

Meurtre à l'hôtel Desprésaux

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MARYSE ROUY

*Meurtre
à l'hôtel
Desprésaux*



LES CHRONIQUES
DE GERVAIS D'ANCENY

Druide

RELIEFS

Collection dirigée par
Anne-Marie Villeneuve

DE LA MÊME AUTEURE

Romans

De retour à Montréal — Les pavés de Carcassonne. Tome 2 : juillet 1966 — juillet 1967, Québec Amérique, 2013.

Les pavés de Carcassonne. Tome 1 : mai 1963 — janvier 1964, Québec Amérique, 2012.

Les Arbres bleus de Charlevoix, Druide, 2012.

Une jeune femme en guerre. Tome 4 : automne 1945 — été 1949, Québec Amérique, 2010.

Une jeune femme en guerre. Tome 3 : Jacques ou les échos d'une voix, Québec Amérique, 2009 ; Québec Loisirs, 2010.

Une jeune femme en guerre. Tome 2 : printemps 1944 — été 1945, Québec Amérique, 2008 ; Québec Loisirs, 2009.

Une jeune femme en guerre. Tome 1 : été 1943 — printemps 1944, Québec Amérique, 2007 ; Québec Loisirs, 2008.

Finaliste du Grand Prix littéraire Archambault

Les Jardins d'Auralie, Québec Amérique, 2005.

Au Nom de Compostelle, Québec Amérique, 2003,
[rééd. dans la collection « QA compact » en 2011].

Prix Saint-Pacôme du roman policier

Mary l'Irlandaise, Québec Amérique, 2001 ; France Loisirs, 2001,
[rééd. dans la collection « QA compact » en 2004].

Les Bourgeois de Minerve, Québec Amérique, 1999 ; France Loisirs, 1999.

Guilhèm ou les Enfances d'un chevalier, Québec Amérique, 1997.

Azalaïs ou la Vie Courtoise, Québec Amérique, 1995 ; De Fallois, 1996.

Québec Loisirs, 1996 [rééd. dans la collection « QA compact » en 2002].

Finaliste du Prix Desjardins et du Grand Prix des lectrices
et des lecteurs du Journal de Montréal

Nouvelles

« Le fablier », dans Jacques Allard (éd.), *Histoires de livres*, Hurtubise, 2010.

« Le permis », *Arcade*, n° 47 « Le mythe du deuxième sexe », 1999.

**MEURTRE
À L'HÔTEL DESPRÉAUX**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Rouy, Maryse, 1951-

Meurtre à l'hôtel Després : les chroniques de Gervais d'Anceny
(Reliefs)

ISBN 978-2-89711-141-0

I. Titre.

II. Collection : Reliefs.

PS8585.O892M48 2014 C843'.54 C2014-941703-9

C2014-941703-9

Direction littéraire : Anne-Marie Villeneuve

Édition : Luc Roberge et Anne-Marie Villeneuve

Révision linguistique : Luc Baranger et Isabelle Chartrand-Delorme

Assistance à la révision linguistique : Antidote 8

Maquette intérieure : www.annetremblay.com

Mise en pages et versions numériques : [Studio C1C4](http://www.studioC1C4.com)

Conception graphique de la couverture : www.annetremblay.com

Cartographe : François Goulet

Diffusion : Druide informatique

Relations de presse : Patricia Lamy

Les Éditions Druide remercient le Conseil des arts du Canada et la SODEC de leur soutien.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion
SODEC.

ISBN papier : 978-2-89711-141-0

ISBN EPUB : 978-2-89711-142-7

ISBN PDF : 978-2-89711-143-4

Éditions Druide inc.

1435, rue Saint-Alexandre, bureau 1040

Montréal (Québec) H3A 2G4

Téléphone : 514-484-4998

Dépôt légal : 3^e trimestre 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de
l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2014 Éditions Druide inc.

www.editionsdruide.com

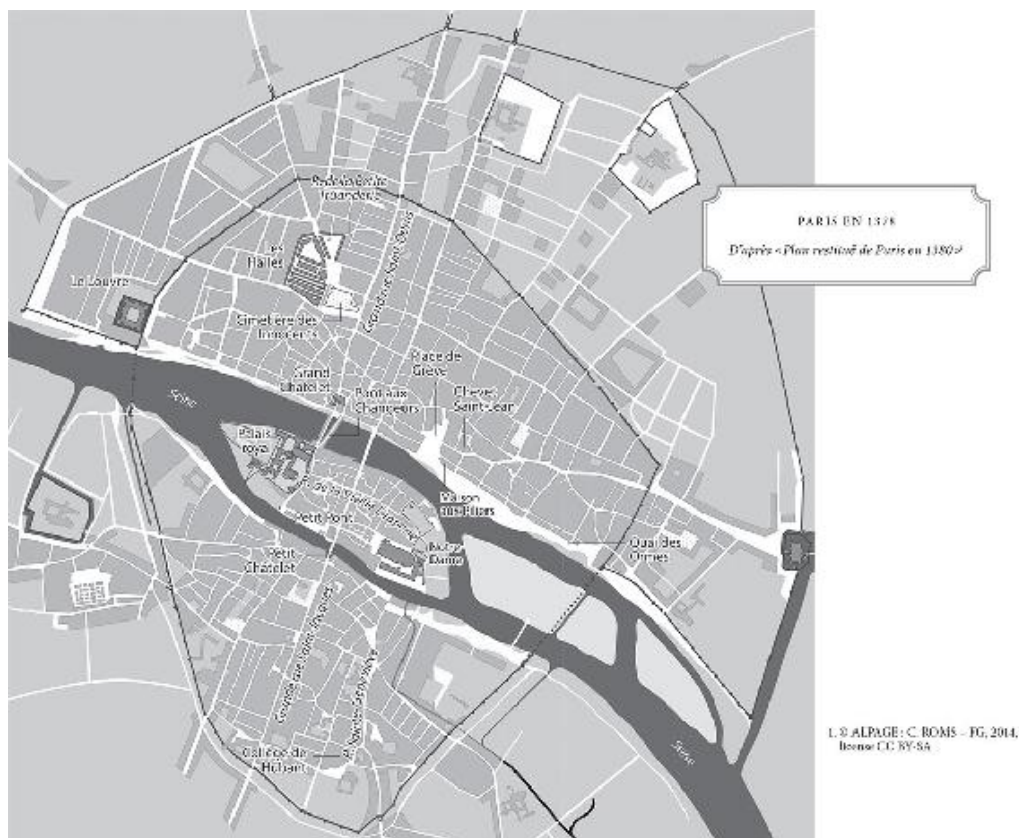
Maryse Rouy

**MEURTRE
À L'HÔTEL DESPRÉAUX**

Les Chroniques de Gervais d'Anceny

Roman

Druide



L. © ALPAGE : C. ROMS - FG, 2014,
license CC BY-SA

LES PERSONNAGES

Prieuré de Neubourg

Gervais d'Anceny, *oblat*

Abbé Giraud, *supérieur de l'abbaye de Nocé dont dépend le prieuré de Neubourg*

Frère Albert, *responsable des écuries*

Frère Amédée, *copiste*

Frère Anselme, *tourier*

Frère Antoine, *copiste*

Frère Clément, *jardinier*

Frère Élie, *copiste*

Frère Godefroi, *copiste, malade*

Frère Jean, *cuisinier*

Frère Paul, *copiste*

Père Alain, *prieur*

Père Joachim, *bibliothécaire*

Père Joseph, *infirmier*

Père Norbert, *cellérier*

Maison Despréaux

MAÎTRES :

Mathilde Despréaux, *veuve, nièce de Gervais*

Malivet, *époux défunt de Mathilde*

Simon, *fils de Mathilde*

Arnaut Roussel, *assistant de Mathilde*

Jeanne Roussel, *amie de Mathilde, mère d'Arnaut*

PERSONNEL :

Adam, *porteur de bois*

Blanche, *chambrière*

Jacquet, *garçon à tout faire*

Jean, *portier*

Firmin, *valet de Simon*

Frère Albain, *pédagogue de Simon*

Pernelle, *cuisinière*

Maître Robin, *intendant*

Maria, *ancienne nourrice, aide en cuisine*

Raymond, *assistant d'Arnaut*

Robert, *porteur d'eau*

Maison d'Anceny

MAÎTRES :

Philippe, *fils de Gervais et de Margaux*

Mariette, *épouse de Philippe*

Colin, *fils de Philippe et de Mariette*

Margaux, *épouse défunte de Gervais*

Raoul d'Anceny, *père défunt de Gervais*

PERSONNEL :

Eugène, *portier*

Muguette, *nourrice*

Perrin, *assistant occulte de Philippe et anciennement de Gervais*

Prévôté de Paris

Guillebert Coudrier, *prévôt adjoint*

Garin, *commissaire organisateur*

Levert, *commissaire organisateur*

Les Joyeux Corneurs

Guillotte alias Viviane, *musicienne, victime*

Isabelle alias Guenièvre, *musicienne, sa sœur*

Maître Arnoul, *père des deux filles*

Vieille femme, *grand-mère des deux filles*

Hugon, *jongleur et comédien*

Jeannot, *jongleur et comédien*

Autres personnages

Étienne, *portefaix*

Henri Chardonnet, *ami de Simon*

Roberte Coudrier, *épouse de l'adjoint du prévôt*

Valentin, *jeune mendiant messenger de Perrin*

I

*Mathilde n'y comprenait goutte. Pourquoi son fils s'adressait-il à cette jeune fille poignardée comme si elle lui était chère ? Et pourquoi était-il là, dans une troupe de comédiens dont son costume semblait prouver qu'il en faisait partie ? Allons, cela ne se pouvait pas. Elle était encore dans la nuit précédant le spectacle, tellement angoissée à la perspective qu'il soit raté qu'elle faisait un cauchemar. Simon n'était pas un histrion*¹, mais un jeune homme sérieux, qui allait tous les jours étudier chez son pédagogue en attendant d'avoir l'âge de reprendre le négoce familial. C'était un mauvais rêve. Son fils chéri, le seul que Dieu lui ait laissé, ne se faisait pas entraver les poignets par deux sergents et emmener comme un brigand sous les yeux d'une assemblée médusée, et elle-même n'était pas en train de devenir folle. Non !*

Gervais d'Anceny posa ses lunettes* sur le pupitre et massa du bout des index la marque de la pince à la base du nez, regrettant une fois de plus que l'inventeur d'un instrument aussi utile n'ait pas eu l'idée d'un système moins douloureux pour le maintenir en place. Il s'étira pour soulager son dos puis alla se réchauffer les mains en les frottant au-dessus des flammes. Bien que les bûches soient remplacées par le convers*, dès que brûlées, le scriptorium* restait froid. La voûte était trop haute et les fenêtres trop grandes. Pour lutter contre l'humidité, il eut fallu tendre les pierres nues de tapisseries, mais ce luxe n'était pas de mise dans un établissement conventuel. Les copistes grelottaient tout l'hiver et leur état s'en ressentait. Ils n'étaient que trois ce jour-là, penchés sur leur écritoire ; les deux autres toussaient

et crachaient sous la garde du père* Joseph qui faisait grand feu, les abreuvait de thym miellé et les abritait sous des monceaux de couvertures. Ces adeptes de l'infirmierie étaient soupçonnés par leur supérieur d'être moins malades qu'ils le prétendaient, mais le père Joseph les défendait bec et ongles. Même si l'infirmier répétait depuis des années qu'ils devraient être installés dans une pièce plus facile à chauffer, rien n'y faisait : pourvu d'une santé à toute épreuve, le père Joachim répliquait que ses copistes n'avaient qu'à écrire plus vite et taper du pied s'ils avaient froid.

Frère* Antoine rejoignit Gervais devant la cheminée sous le regard hostile du bibliothécaire qui appréciait peu ces sortes de pauses.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à geler ici, dit-il à mi-voix. Moi, si j'avais une cellule chauffée...

— Le lieu est propice au travail.

— Sans doute. Mais aussi à la langueur.

— Allons, ne vous plaignez pas, vous et moi sommes solides.

— Ce n'est hélas pas le cas de frère Godefroi.

Rentré de Paris la veille, Gervais, ne voyant pas son vieil ami au réfectoire, l'avait cru en retraite. Même s'il était malade depuis longtemps, il se trouvait plutôt bien au moment de son départ, et il n'avait pas pensé que son état pût s'être aggravé.

— J'espère que c'est passager.

— Oh que non ! Il ne lui reste guère de forces. Il ne fera pas ses Pâques.

— Il est à l'infirmierie ?

— Oui, mais dans une petite pièce contiguë à la grande salle, sous la garde du père Joseph qui filtre les visites. Parler l'épuise, et vous savez quel causeur il est.

Gervais le savait, en effet, lui qui était son ami depuis qu'ils avaient commencé ensemble leurs études de théologie sous la férule* du même maître. Lorsque les circonstances de la vie l'avaient obligé à les interrompre, il avait cessé de fréquenter Godefroi, mais ils étaient restés liés par une correspondance qui, bien que sporadique, s'était maintenue pendant trois décennies. Quand il avait décidé de quitter le

siècle*, c'est au prieuré de Neubourg, où vivait Godefroi, qu'il s'était retiré. À titre d'oblat* ayant richement doté l'établissement, il avait un statut à part — dont la cellule chauffée n'était pas le moindre avantage —, mais il partageait l'essentiel du quotidien des religieux : offices, repas en commun, labeur journalier. Le travail qu'il avait choisi d'effectuer était celui de scribe, et celui qui lui avait été imposé, afin que le prieuré bénéficie de ses compétences, avait fait de lui une sorte d'adjoint à l'intendance. À son arrivée, il aurait préféré se limiter à la copie parce que se pencher sur une Bible des heures durant lui procurait une paix proche de la sérénité, mais il s'était assez vite rendu compte qu'il aurait eu du mal à se contenter de cela. Il avait eu trop longtemps une activité demandant des implications diverses pour devenir un contemplatif du jour au lendemain.

Installé depuis trois ans déjà dans la routine de son lieu d'élection, il n'avait jamais envisagé de le quitter, mais voilà qu'en décembre, il avait reçu de la nièce de sa défunte épouse une invitation à assister à la représentation de *La prise de Constantinople par les Croisés**. La confrérie des marchands de vin, dont elle était une membre éminente, la faisait donner en l'honneur de la visite* de l'empereur à Paris. Mathilde avait insisté sur le côté religieux de l'affaire, avancé que la Normandie n'était pas loin de la capitale et ajouté que cela lui permettrait de faire la connaissance de son petit-fils. Était-ce le dernier argument qui avait joué ? Ou le désir de faire plaisir à Mathilde qu'il affectionnait ? Quoi qu'il en soit, cette missive avait provoqué une irrépressible envie d'enfourcher sa jument comme un jouvenceau, même si ses rhumatismes ne l'y autorisaient plus.

Autant avait-il été content d'aller à Paris, autant était-il maintenant heureux d'être rentré au prieuré. Mais il ne regrettait pas le voyage. Pas du tout. Ces quelques semaines trépidantes, qu'il s'appropriait à revivre par le biais du récit qu'il avait été prié de rédiger, lui avaient donné un coup de jeunesse. À presque cinquante ans, il était un vieil homme, il le savait, et pourtant... Quelques épisodes, qui horrifieraient sans nul doute les moines studieusement penchés sur leur parchemin, lui avaient prouvé qu'il était encore vert et pourrait en remontrer à de plus fringants que lui.

Il espérait que frère Antoine avait exagéré la mauvaise santé de Godefroi et voulait en avoir le cœur net. Le manuscrit déposé dans l'armoire, il quitta le scriptorium sans attendre. Son départ suscita un rictus méprisant du père Joachim. Gervais n'était pas sous son autorité, contrairement aux autres scribes, une exception qui horripilait le bibliothécaire. S'il savait ce que sa bête noire était en train d'écrire, il serait frappé d'apoplexie ! À cette pensée, Gervais dut réprimer un sourire ironique qui eût été mal venu, mais en empruntant la galerie du cloître* pour se rendre à l'infirmérie, repris par son souci de Godefroi, il n'avait plus le cœur à la raillerie.

Après quelques considérations polies sur le voyage de son interlocuteur, le père Joseph, qui avait une longue expérience de la maladie, lui confirma que son ami avait beaucoup baissé.

— Il perd ses forces. Plus rien ne retient son attention. Je suis content que vous soyez de retour. Si quelqu'un peut lui redonner envie de vivre, c'est vous.

— Donc, vous me permettez de le voir. J'avais entendu que les visites étaient limitées.

— Seulement pour ceux qui l'ennuient.

L'infirmier eut un petit rire.

— En fait, à peu près tout le monde.

Bien qu'il soit fort avancé en âge, le père Joseph avait un rire juvénile. Il était de ceux que Gervais avait le plus de plaisir à côtoyer, car à l'inverse de bien d'autres, les ragots ne faisaient pas l'essentiel de sa conversation. Il parlait des plantes médicinales, cultivées par un oblat dans le jardin aux simples* depuis que son corps perclus ne lui permettait plus de s'en charger lui-même, et de la correspondance qu'il entretenait avec des religieux d'un peu partout ayant comme lui la passion de soigner. Il savait aussi bien prêter l'oreille à des interlocuteurs ayant des choses intéressantes à dire que se défendre des bavards futiles.

Il désigna une porte basse.

— Allez-y. Il se peut qu'il dorme, mais cela ne dure jamais longtemps.

Quand Gervais entra dans le réduit surchauffé, Godefroi avait les

yeux clos et dormait en effet comme en témoignait son souffle régulier. Il put l'observer à loisir et ce qu'il vit l'épouvanta : en quelques semaines, les orbites s'étaient creusées, le teint, déjà pâle, était devenu cireux, le visage amaigri laissait deviner la forme des os sous la peau fine comme un vieux parchemin. Le cœur serré, il pensa qu'après bien des fausses alertes, des rémissions inespérées et des sursauts de vie, Godefroi, son ami le plus cher, allait s'éteindre. Comme Margaux, la tant aimée. Il lui restait son fils et son petit-fils, mais il ne leur était pas nécessaire. À quoi servirait-il désormais si Godefroi le quittait ?

Il s'assit sur un tabouret près du lit et attendit le réveil du malade, ce qui ne tarda pas.

Quand il ouvrit les yeux sur son visiteur, un éclair de joie transfigura Godefroi.

— Toi ! Tu es revenu.

— Oui. Hier.

— J'ai cru ne pas te revoir.

— J'avais pourtant bien dit que je reviendrais.

— Je n'étais pas sûr de tenir assez longtemps.

— Voyons ! Que me chantes-tu là ?

Godefroi leva une main exsangue aux veines noueuses et exigea d'une voix ferme :

— Pas de ça entre nous. La vérité, toujours ! Tu n'as pas oublié ?

— Non, répondit Gervais sourdement.

Quoi qu'il lui en coûtât, il ne devait pas feindre de croire à sa guérison, ce serait trahir leur amitié.

— Qu'as-tu fait à Paris ? Dis-moi, demanda le malade.

Et il ferma les yeux pour mieux écouter.

— J'ai aidé Guillebert à résoudre une affaire de meurtre.

Pour le coup, Godefroi rouvrit les yeux.

— Tiens, tiens... À ce que j'entends, tu es toujours aussi perspicace.

— J'ai plutôt eu de la chance.

— Tu vas tout me relater en détail, n'est-ce pas ? Ce sera mon dernier plaisir.

Il se tut et ferma de nouveau les yeux, épuisé. Comme son immobilité durait, Gervais voulut se lever et partir, mais Godefroi retint la main posée sur son drap.

— Reviens après la sieste, c'est le moment où j'ai le plus de forces.

Il eut une sorte de ricanement où l'autodérision le disputait au renoncement.

— Ou le moins de faiblesse.

— Très bien, je viendrai demain après-midi.

— Non, aujourd'hui. Il ne me reste guère de temps.

Puis il referma les yeux et Gervais quitta la pièce. Il s'approcha du père Joseph qui remuait le contenu d'une cassolette d'où s'échappait une odeur d'herbes et de miel.

— On souhaiterait être souffrant, mon père, pour avoir droit à un bol de ce breuvage.

— Si vous toussiez comme ceux à qui je l'administre, vous préféreriez être bien portant.

Gervais eut un geste d'excuse.

— C'était juste pour dire que cela sent bon.

— Il n'y a pas de mal. Notre malade vous a parlé ?

Il lui fit part du désir de Godefroi qu'il revienne après la sieste lui raconter son séjour.

— Pensez-vous que ce soit raisonnable ?

— Oui, s'il le souhaite. Plus rien ne peut lui nuire. Et peut-être cela lui fera-t-il du bien ?

Gervais ne retourna pas au scriptorium tout de suite. Il avait besoin de marcher et de prendre l'air pour diluer l'émotion de la visite. Le cloître qu'il avait tant de fois parcouru avec Godefroi était tout indiqué. C'était là qu'ils avaient débattu de questions théologiques, évoqué des souvenirs, là aussi qu'ils s'étaient souvent tus ensemble. La sensation de la main sèche et brûlante de Godefroi sur la sienne, tellement légère et débile qu'elle paraissait à peine vivante, ne s'effaçait pas. Si le récit de son aventure parisienne devait être, comme il l'avait dit, le dernier plaisir qu'il lui donnerait, il s'y appliquerait de son mieux et en soignerait la forme. Guillebert Coudrier, le vieux

complice de ses années parisiennes, y trouverait également son compte.

II

La requête que l'adjoint au prévôt* du Châtelet* lui avait adressée avant qu'il ne reparte à Neubourg avait surpris Gervais et il avait hésité à la satisfaire.

— Penses-y, avait insisté le magistrat. Ne refuse pas tout de suite.

Il y avait réfléchi en rentrant à Neubourg par petites étapes, évitant de se mêler à la conversation du groupe de marchands renforcé de gens d'armes auquel il s'était joint pour sa sécurité. Les routiers* étaient nombreux dans les campagnes en cette période où, faute de guerre, ces mercenaires privés de solde se payaient volontiers sur les voyageurs sans pour autant épargner les paysans. Les longues heures de méditation, bercées par le pas de sa jument, l'avaient conduit à consentir au souhait de Guillebert Coudrier : rédiger un récit de l'enquête qu'ils venaient de mener pour l'édification de ses futurs sergents. Selon ses dires, ce serait une bonne source d'enseignement.

— Mais le Châtelet a son propre chroniqueur*, avait objecté Gervais.

— Il tient le registre criminel, ce qui revient à résumer les causes et à noter la sentence. Ce n'est guère autre chose qu'une énumération de faits. Ce que je voudrais, c'est une vraie chronique du déroulement des investigations ne cachant ni les errements, ni les fausses pistes, ni les hésitations. Tu es bien placé pour savoir que la vérité n'est pas donnée et qu'il est parfois ardu de la mettre en lumière.

Pour emporter sa cause, il avait ajouté avec un clin d'œil :

— De surcroît, au vu de mes talents, que bien entendu tu glorifieras, le prévôt sera impressionné. Ainsi, quand il quittera sa

charge l'an prochain, il ne manquera pas de me recommander à sa succession.

En réalité, ni l'un ni l'autre ignorait que Guillebert, en raison des circonstances, n'avait pris que peu de part à l'affaire et qu'il n'aurait pu en rapporter les détails au chroniqueur du Châtelet faute de l'avoir suivie d'assez près. Quoi qu'il en soit, Gervais avait été sensible à l'idée de faire profiter des jeunes de son expérience et la perspective d'abandonner momentanément la copie de la Bible en cours — sa troisième depuis qu'il était au prieuré — ne l'affligeait pas outre mesure. Faire le récit de leurs recherches serait bien plus amusant. Il s'aperçut qu'il avait mis en balance la Bible et une relation* de meurtre en employant dans son esprit le mot « amusant » pour les comparer. Saisi de honte, il se signa... mais ne changea pas d'avis. Restait à obtenir l'accord du prieur et la garantie que le bibliothécaire ignorerait à quoi il s'adonnait. Si ce dernier découvrait l'activité profane du laïc, qu'il tolérât à peine dans un lieu normalement consacré à la copie de livres sacrés, il lancerait une cabale qui pourrait aboutir à son éviction. Il fallait donc prendre les devants. La suite du trajet se passa à choisir le meilleur argument.

À la vue de la jument salie jusqu'au ventre, le convers des écuries se répandit en reproches et lamentations. Comment pouvait-on faire subir un traitement pareil à une pauvre bête, si douce et si aimante ? Il était vrai que Fiérote avait grand besoin d'être bichonnée et que son air piteux concordait mal avec le nom attribué au poulain gracieux et fringant qu'elle avait été. Gervais se défendit des accusations du palefrenier en disant qu'un voyage en Normandie à cette saison ne permettait d'éviter ni la pluie ni la boue, lesquelles l'avaient fidèlement accompagné tout au long de sa route. Tandis que le convers grommelait que les honnêtes gens n'avaient rien à faire sur les chemins, Gervais, feignant de ne pas avoir entendu la remarque, le quitta en le remerciant pour les soins qu'il prodiguait à sa monture.

Désireux de parler au père Alain avant toute autre chose, il demanda au tourier* où il pouvait le trouver. Frère Anselme lui apprit que le prieur rendait la justice au village dont il était le seigneur temporel, puis essaya d'engager la conversation, curieux de savoir ce

que l'oblat avait fait pendant ses semaines d'absence. Gervais coupa court ; à de rares exceptions près, cela ne regardait personne, surtout pas frère Anselme qui faisait profession de relayer les commérages. Courbaturé par la chevauchée, il était content de se dégourdir les jambes et partit rejoindre le prieur après avoir déposé son bagage au parloir. Il le trouva à officier sur le parvis de l'église de Neubourg et se mêla au groupe de vilains* qui assistaient à l'événement. Le religieux interrogeait l'un d'eux qui se révéla un témoin privilégié puisqu'il avait pris le voleur sur le fait et l'avait immobilisé, aidé de sa femme, avant de lui lier poignets et chevilles. Toujours ficelé depuis la veille, le malfaiteur se débattait autant qu'il le pouvait, sautillant sur place et accompagnant ses dénégations de gestes rendus grotesques à cause de ses bras attachés. Contre toute vraisemblance, il se prétendait innocent, ce qui indignait le paysan.

— Regardez sa besace ! Elle est pleine du blé qu'il a volé dans ma grange.

— Ce blé, je l'avais. Le blé est partout pareil. Tu l'as marqué, ton blé, pour le reconnaître ?

L'aspect de l'accusé ne plaidait pas en sa faveur : en guenilles, le visage chafouin, la voix criarde, tout chez lui inspirait la méfiance. Fait aggravant pour les gens qui l'entouraient, il était étranger au pays.

Le père Alain voulut savoir ce qu'il faisait dans la grange où il avait été pris.

— Je suis arrivé à la tombée de la nuit et j'ai cherché un endroit où dormir.

— Pourquoi n'as-tu pas demandé asile à l'hostellerie* du prieuré ?

— J'ignorais qu'il y avait un monastère dans les environs.

Une vague de rires secoua les assistants et l'un d'eux lança avec ironie :

— C'est vrai que le clocher et les murs du prieuré sont invisibles d'ici.

— Il faisait noir, on ne voyait rien. Croyez-moi, je suis honnête, je n'ai jamais rien volé.

— Peux-tu le prouver ?

— Comment voulez-vous... ?

— En ôtant ton chaperon*, par exemple.

Les traits de l'homme se crispèrent sous l'effet de l'inquiétude.

— Je ne l'enlève jamais. Je suis chauve. J'ai peur de prendre froid et de tomber malade.

— Tu n'auras qu'à le remettre aussitôt.

Le prieur fit signe à son voisin, le bailli* du village, de décoiffer le prisonnier. Celui-ci se débattit, levant les mains devant son visage pour se protéger, mais il était entravé et ne pouvait guère se défendre. Ses yeux affolés et ses gestes désordonnés avaient permis aux assistants de deviner ce qu'il voulait cacher et qui apparut dès qu'il fut tête nue : il avait été essorillé*. Le fait qu'on lui ait coupé une oreille prouvait qu'il avait déjà volé, et comme il avait menti sur ce point, il avait à coup sûr menti aussi en affirmant que ce blé lui appartenait. De plus, il n'était pas chauve.

Le père Alain le déclara coupable et décida qu'on procéderait à l'ablation de sa deuxième oreille. Cela provoqua chez le condamné un déchaînement de supplications, à genoux, ses bras liés tendus de manière implorante, ce qui n'attendrit personne. La prochaine fois il serait bon pour la corde, et de l'opinion générale, ce ne serait que justice. On alla chercher le forgeron, qui servait de bourreau, et la sentence fut appliquée sur le champ, à la satisfaction des spectateurs dont les quolibets ne parvinrent pas à couvrir les cris de douleur du supplicié. Délesté de sa deuxième oreille, il fut envoyé se faire pendre ailleurs.

Gervais et le père Alain retournèrent de conserve au prieuré tout proche. Le soleil rasant de la fin d'après-midi projetait leurs silhouettes devant eux, exagérant la différence entre celle de l'homme grand et robuste que d'Anceny était encore, et celle du prélat, courte et rebondie. À ce corps replet, s'ajoutait une figure bonasse à laquelle il eût été bien fol de se fier : malgré des apparences trompeuses et un ton empreint d'onction, le prieur de Neubourg était une personne d'autorité à l'esprit acéré et clairvoyant. Ils échangèrent quelques propos désabusés sur la bêtise des voleurs, qui allaient se faire prendre à la taverne la plus proche où ils jouaient aux dés leurs biens mal

acquis s'ils n'avaient pas été, comme le dernier en date, arrêtés en flagrant délit. Puis le père Alain demanda à l'oblat comment son séjour s'était déroulé.

— Je suppose qu'il y a eu des imprévus. Vous n'aviez pas projeté d'être absent aussi longtemps.

— En effet. J'ai été retenu par un drame qui a touché de très près ma nièce Mathilde.

— Racontez-moi cela.

Gervais lui fit part du meurtre et résuma l'enquête.

— Heureusement que vous étiez là pour dénouer l'affaire.

Comme précédemment avec Godefroi, il invoqua la chance.

— Ne faites pas le modeste. J'ai eu vent de vos faits d'armes du passé. D'ailleurs, j'aurais besoin de vos lumières. Il se produit des choses bizarres au prieuré. Je voudrais bien régler ce problème avant le chapitre de Nocé du mois prochain. Sans quoi, il faudra que j'en parle à l'abbé, qui nous enverra quelqu'un pour nous aider... Le début des complications.

— Si je peux vous être utile, ce sera avec plaisir. De quoi s'agit-il ?

— Je vous l'expliquerai ce soir. Venez dans mon bureau après le repas.

— À votre guise.

Comme ils approchaient de la porte du prieuré, Gervais retint le père Alain.

— J'aurais une faveur à vous demander.

— Je vous écoute.

— Coudrier, le prévôt adjoint, voudrait que je fasse la relation de cette enquête, qui a été exemplaire à plusieurs égards, pour servir d'enseignement à ses recrues. Il faudrait pour cela que je mette en suspens la copie de la Bible quelques semaines supplémentaires.

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Il est important que les jeunes puissent profiter de l'expérience de leurs aînés.

— Cependant, je doute que le père bibliothécaire approuve cette activité profane entre ses murs.

Le visage du père Alain se durcit. L'animosité entre les deux

religieux était notoire, quoique larvée. Le prieur détenait l'autorité, ce que le bibliothécaire ne pouvait remettre en question, mais il excellait à montrer ses désaccords par des mimiques ou des nuances de voix à peine perceptibles, qui néanmoins n'échappaient à personne, et contribuaient à maintenir vivante une hostilité jamais clairement exprimée.

— Je me charge de lui.

Il s'en était chargé, en effet, et d'un ton sans appel. Accompagné de son protégé, il s'était aussitôt rendu au scriptorium où il avait annoncé au père Joachim que Gervais d'Anceny se consacrerait jusqu'à nouvel ordre à un travail d'écriture confidentiel qui ne devait être divulgué en aucun cas.

— Que proposez-vous pour que ses documents soient à l'abri ?

Le bibliothécaire désigna le meuble encastré dans le mur et pourvu de portes grillagées, dans lequel étaient conservés, outre les quatre manuscrits du prieuré qui étaient parmi ses possessions les plus précieuses, les ouvrages en cours des copistes.

— Cette armoire dont je suis le seul à avoir la clé, répondit-il, la voix lestée d'une colère contenue.

— Parfait, je compte sur vous. Il va de soi que la consigne du secret ne souffre pas d'exception.

— Je l'avais bien compris ainsi.

Gervais se rendit ensuite à sa cellule pour défaire son bagage et se changer. Il s'arrêta un instant sur le seuil afin de s'imprégner de l'atmosphère. Ici, point de tentures ni de tapis comme dans la chambre où Mathilde l'avait logé : les murs chaulés et le sol dallé étaient nus. Il n'y avait qu'un crucifix et, au-dessous, un prie-Dieu. L'ameublement se réduisait au strict nécessaire : un châlit*, qui supportait une pailleasse et une couverture soigneusement pliée, ainsi qu'une table et un tabouret où il aurait pu s'installer pour écrire si le prieur n'avait pas accepté qu'il le fasse au scriptorium. La fenêtre, minuscule, munie de barreaux, se trouvait près du plafond, ce qui la rendait presque inaccessible. Elle ne montrait rien sinon un morceau de ciel pour l'heure assombri par le crépuscule. À l'opposé, une cheminée avait été

garnie de quelques bûches en prévision de son retour. C'était un lieu de dénuement dont la simple vue lui apportait la paix.

Ses vêtements laïques étaient couverts de boue séchée et il les décrota avant de les ranger dans le coffre, persuadé — mais il l'avait déjà été auparavant — qu'ils ne serviraient plus jamais. Il eut plaisir à troquer ces habits qui affichaient un certain luxe contre la tunique et la coule* de bure que tous portaient au prieuré. Pourtant, quelques semaines plus tôt, les enfler lui avait donné le sentiment exaltant de partir à l'aventure. Les aptitudes à la contradiction de l'esprit humain sont décidément prodigieuses, songea-t-il. Avant de sortir, il alluma le feu. Le bois serait consumé lorsqu'il viendrait se coucher, mais la flambée aurait fait disparaître la glaciale humidité qui s'était installée pendant son absence.

En se rendant au réfectoire, où la cloche appelait les commensaux* du prieuré, il se demanda ce que le père Alain avait voulu dire en parlant de « choses bizarres ». Cela signifiait-il des choses inquiétantes, dérangeantes ou simplement inhabituelles ? Puisqu'il n'avait pas reçu d'indices et ne tarderait pas être mis au courant, il ne servait à rien de se perdre en suppositions. Mieux valait se concentrer sur la lecture accompagnant la soupe, qui ce jour-là était de pois. Le lecteur de la semaine était le père Joachim. Il avait une voix profonde et une belle diction dont il jouait avec une certaine complaisance, à l'agacement du prieur que Gervais voyait de biais. Comme de coutume, il s'agissait d'un passage de la règle de saint Benoît ; cependant, le choix de l'extrait parut curieux à l'oblat.

Le monastère, lut le bibliothécaire, doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De la sorte, les moines n'auront pas à se disperser au-dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leurs âmes.*

Qu'était-il besoin de rappeler ce point de la règle puisque les religieux avaient l'interdiction de sortir et s'y conformaient ? Était-ce pour lui, qui n'y était pas assujetti et quittait à l'occasion l'enceinte du prieuré, que le père Joachim jugeait utile d'attirer l'attention sur cet aspect ? Voulait-il illustrer le fait qu'il n'était pas un vrai membre de

la communauté, ce qui serait une sorte de petite vengeance pour l'avanie subie à cause de lui ? Mais c'était sans doute surestimer l'intérêt qu'il lui portait, et peut-être cela avait-il plutôt un lien avec les fameuses « choses bizarres ».

Même si le père Joachim avait tendance à l'irriter, Gervais se sentait bien dans cette grande salle voûtée où il avait retrouvé sa place. Le prieur trônait en bout de table et venaient de chaque côté, en ordre hiérarchique, les pères, puis les frères, les convers et les novices*. Lui-même, qui était le seul oblat, mangeait entre les frères et les convers. La règle du silence étant en vigueur au réfectoire, avoir un voisin ou un autre ne changeait rien à l'agrément du repas, mais cela illustrait l'importance de chacun. Lorsqu'il y avait un convive de l'extérieur, la place qu'il se voyait attribuée relevait des mêmes critères. C'était très rarement un laïc, auquel cas il s'agissait d'un grand personnage, et il était assis à côté du prieur. Pèlerins et voyageurs mangeaient à l'hostellerie.

Finalement, Gervais supposa que l'allusion devait le viser, car il s'avéra qu'à part le prieur et le cellérier*, personne n'était au courant du problème, mineur au demeurant, auquel le passage de la règle aurait pu faire allusion : des denrées alimentaires disparaissaient sporadiquement de la réserve. Ces incidents avaient commencé peu de temps après le début du carême* et le dernier larcin venait d'être découvert. Le père Alain avait convenu avec le père Norbert de ne pas ébruiter l'affaire pour éviter de mettre le couvent en émoi. La vocation première des bénédictins était la prière et le moindre événement, dans un lieu où la routine et le silence prévalaient, prenait des proportions inconsidérées. Comme les vols se passaient la nuit, le père Norbert veillait pour surprendre le coupable et compensait son manque de repos par une courte sieste. Jusqu'ici, malgré sa vigilance, il avait fait chou blanc.

— N'aurait-il pas pu s'endormir ? s'enquit Gervais.

— Il affirme que non.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Qu'il en est persuadé et qu'on l'offenserait en insinuant le contraire. Mais il est âgé et a pu sommeiller sans en avoir conscience.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous résolviez le problème dans la plus grande discrétion.

Je vais aviser le père Norbert qu'il doit répondre à vos questions et vous faciliter la besogne. Bien entendu, avant de passer vos nuits à guetter, prenez le temps de récupérer du voyage, il n'y a pas d'urgence.

Gervais avait plongé dans le sommeil aussitôt qu'allongé et la cloche sonnant matines* le réveilla en sursaut. Encore une chose étonnante : pendant toute la durée du séjour parisien, il s'était éveillé de lui-même au milieu de la nuit sans pouvoir se rendormir et maintenant, revenu à Neubourg, il eut volontiers paressé. Il sauta à bas de sa couche et se découvrit fort endolori. La chevauchée y était pour beaucoup, mais aussi la dureté du châlit et la minceur de la paillasse, qui n'avaient rien en commun avec la mollesse du matelas dont sa nièce l'avait gratifié et qui l'avait tout d'abord empêché de dormir. Ce serait l'affaire de quelques nuits, il suffisait de ne pas y penser. Dans le corridor, il se joignit au chant des autres tandis qu'ils se dirigeaient en procession vers l'église. Si les voix étaient pures sous la voûte de pierre, l'haleine des récitants tout juste tirés du sommeil ne l'était pas. Ce déplaisir auquel il n'avait jamais pu s'habituer, il l'endurait à la manière d'une pénitence qu'il offrait au Seigneur.

L'esprit de Gervais, qui avait du mal à s'abîmer dans la prière, voletait de-ci de-là. En posant son regard sur les silhouettes brunes toutes semblables avec leurs capuches rabattues, il se demanda qui, parmi tous ces ventres creux, avait fait bombance pendant la nuit. Un seul ? Plusieurs qui seraient complices ? N'ayant pas encore interrogé le père Norbert, il n'avait aucun élément pour y répondre, mais ne doutait pas d'y parvenir bientôt, car il ne devrait pas y avoir grande difficulté à découvrir un chapardeur dans le cellier d'un monastère enclos de murs.

III

La cloche de sexte* le surprit. Il avait passé plus de temps qu'il ne le croyait à se remémorer les événements de la veille tandis qu'il arpentait le cloître, laissant son regard s'attarder sur les ifs qui portaient encore quelques baies que des geais criards se disputaient. Les deux personnes qu'il devait visiter avaient l'habitude de faire la sieste, ce n'était pas le moment de s'y présenter ; il attendrait none* pour cela. Il retourna au scriptorium et récupéra dans l'armoire le manuscrit commencé le matin. Alors qu'il l'avait tout bonnement posé à côté des livres, il découvrit qu'il en était le plus éloigné possible et comprit que le père Joseph, choqué par la cohabitation des textes sacrés et de ces feuillets profanes, avait déplacé l'objet comme s'il craignait une contamination. Par la même occasion, l'avait-il lu malgré la consigne ? Il supposa que non pour la bonne raison qu'il n'avait jamais dû se trouver seul au scriptorium.

Gervais n'avait pas l'intention de continuer sa chronique ce jour-là, seulement se relire pour vérifier s'il avait choisi la bonne formule. Son premier mouvement avait été d'écrire : *J'étais devant la maison Despréaux, au premier rang des invités, en train de regarder les comédiens jouer La prise de Constantinople par les Croisés dans l'espace aménagé à cet effet en place de Grève, lorsque...* Cette façon de procéder le gênait. Il lui semblait qu'en disant *Je* il risquait de se donner trop d'importance et même de se présenter à son avantage dans certaines situations dont il n'avait pas lieu de se glorifier. Non qu'il voulût cacher la vérité, mais il n'était pas certain de résister à quelques omissions. Par contre, s'il racontait l'histoire comme s'il n'en était pas

l'un des protagonistes, il lui serait plus aisé de relater certaines choses. Alors, il effaça le tout pour recommencer à la nouvelle manière. Malgré cela, il douta encore. Incapable de trancher, il décida de poser la question à Godefroi et de s'en tenir à ce qu'il lui dirait.

Après les prières de none, il quitta l'église en compagnie du père Joseph et ils se rendirent ensemble à l'infirmerie où ils trouvèrent leur malade éveillé. Si son aspect physique n'était pas meilleur que la veille, il avait dans le regard une vivacité nouvelle, ce qui amena un sourire content sur le visage du père infirmier. Il laissa son patient en compagnie du visiteur en disant qu'il viendrait plus tard avec une boisson médicinale.

— Alors, mon vieil ami, tu es prêt à m'emmener dans le Paris de notre jeunesse ? demanda Godefroi. A-t-il beaucoup changé ?

— Oui et non, tu verras à mesure. Ce récit que je vais te faire, j'ai entrepris de le rédiger pour Guillebert.

— Le rédiger pour Guillebert ? Pourquoi donc ?

Gervais le lui expliqua et avoua qu'il hésitait sur la façon d'exposer les faits.

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais trop. Ce parchemin roulé que tu as en main, c'est le début de l'histoire ?

— Oui.

— Eh bien ! fais-m'en la lecture et je te le dirai après.

Gervais s'éclaircit la voix et commença : *Rien ne laissait présager le drame qui était sur le point de survenir.*

Puis il s'arrêta, mal à l'aise.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est tellement bizarre de lire mes propres mots. D'habitude, ce sont toujours des textes sacrés.

— Tu le fais pour moi, dit Godefroi d'un timbre à peine reconnaissable tant il était fatigué. Pour me faire plaisir.

— Pardonne-moi. Je reprends.

Rien ne laissait présager le drame qui était sur le point de survenir. Tout allait à merveille. Même le soleil était de la partie. Petitement, certes,

entre deux nuages et point très chaud, mais c'était beaucoup mieux que la veille. Il était tombé toute la journée une de ces pluies fines et têtues coutumières de Paris qui avait fait craindre à Mathilde Despréaux d'avoir à reporter la fête. Au petit matin, des gagne-deniers* qui attendaient en place de Grève un hypothétique engagement avaient été munis de balais de bruyère pour évacuer flaques de boue et détritiques avant de disposer les bancs. Des sergents de la prévôté faisaient un cordon autour de l'espace réservé à la représentation afin d'éviter que la populace, nombreuse en ce lendemain d'Épiphanie* où elle n'avait pas encore repris le travail, ne s'avance trop près des invités. Emmitouflés dans leurs pelissons*, les mains glissées dans leur manchon fourré de vair* ou d'écureuil commun, les spectateurs étaient souvent plus attentifs à la conversation de leur voisin qu'à la scène qui se jouait devant eux. Mais c'était toujours ainsi et il n'y avait pas à en prendre ombrage.

Le roi avait répondu à l'invitation que Mathilde lui avait envoyée au nom de la confrérie des marchands de vin en mandatant un de ses proches, l'empereur aussi. C'était un succès. Même si elle n'en était pas l'unique commanditaire, le fait que la représentation ait lieu devant chez elle en donnait l'impression. Parmi les membres de la confrérie, elle était la seule à posséder une demeure située en face d'un plan dégagé, et ils avaient dû accepter, bon gré mal gré, qu'elle joue les hôtes.

Veuve de l'un des plus gros importateurs de vin parisiens, elle avait eu un peu de mal à s'imposer après le décès de son époux, mais elle pouvait maintenant s'enorgueillir de son succès. Elle apportait sa contribution aux festivités entourant la visite du souverain germanique et sa maison s'en trouvait grandie. Cet événement la posait comme une de celles qui comptent. Lorsque son fils lui succéderait, elle lui transmettrait une charge et une fortune enviables.

Sur l'estrade montée devant la façade de l'hôtel, les comédiens, grîmés en croisés et Sarrasins*, s'affrontaient en vociférant, faisant tourner dans les airs épées et cimenterres* de bois. Ils jouaient La prise de Constantinople par les Croisés. Dame Mathilde et quelques autres auraient préféré un mystère*, celui de la Nativité par exemple, qui leur semblait indiqué en cette période encore proche de Noël. Mais Arnaut, son homme de confiance, doté d'un sens politique supérieur à la moyenne,

avait remontré que la prise de Constantinople n'était pas seulement un épisode de la Guerre sainte. C'était aussi une parabole bien venue dans les circonstances : les Sarrasins représentaient l'Anglais, que le roi, figuré par les croisés, allait bouter hors de France, mettant un point final à cette interminable guerre.

Le spectacle s'achevait et les comédiens redoublaient d'ardeur. Mathilde, qui avait un peu de mal à suivre l'action tant il y avait de simulacres de combats, laissa ses yeux courir sur l'arrière du décor grossièrement colorié, admirant tout à loisir le beau mur en pierre de taille de sa demeure à trois pignons*. Tout comme la Maison aux Piliers*, elle reposait sur des arcades portées par des colonnes. La largeur de la façade en imposait et faisait supposer, à juste titre, que l'habitation s'étirait en profondeur : d'abord les pièces à vivre, puis la cour, bordée de resserres* surmontées de galetas* abritant les chambres des serviteurs, des aiseiments*, de l'écurie, de l'étable, du gelinier* et du clapier. Tout au fond, il y avait le potager suivi du verger. D'ici trois mois, les cerisiers et les pommiers seraient en fleur, et le froid, si vif depuis quelques semaines, céderait enfin à un temps plus doux.

L'éternuement de son voisin la ramena au moment présent, mais au lieu de revenir à Constantinople, elle regarda discrètement autour d'elle. Comme il se devait, elle était au premier rang, partageant la place d'honneur avec ses pairs, entourée des deux invités officiels. À côté du religieux qui représentait l'empereur était assis son oncle Gervais ; pour autant qu'elle puisse entendre, ils devaient en latin. De nombreux autres notables étaient présents, et parmi eux, Philippe, le fils de Gervais qui avait succédé à son père. Le jeune drapier établi dans la Cité près du Palais royal* avait belle prestance. Il était accompagné de son épouse, la frivole Mariette. Au-delà du cordon de sergents se pressaient badauds et miséreux de tout poil. Elle ne vit pas son fils. Sans doute Simon était-il caché par un spectateur plus grand que lui. Il avait refusé de se placer dans les premiers rangs, s'estimant trop jeune pour être ainsi mis de l'avant. Elle avait apprécié cette forme de maturité. Croisant le regard de son oncle, elle laissa paraître un discret sourire de satisfaction.

Soudainement, sur scène, le ton monta, la pagaille devint hystérie avant d'être canalisée sous l'impulsion du chef des sergents royaux qui

s'était aussitôt porté en avant. L'officier fit reculer à grand-peine comédiens et figurants et les spectateurs découvrirent un corps allongé. Quelqu'un était malade, ou pire. Pire sans doute pour expliquer un tel déchaînement de cris horribles. Mathilde s'était levée d'un bond. Oubliant la démarche compassée qu'elle adoptait en temps normal pour se donner plus de dignité, elle avança vivement jusqu'au pied de la scène érigée à quelques pas. Le corps d'où s'était échappé un flot de sang était celui d'une jeune fille, une des deux musiciennes qui accompagnaient le spectacle de leurs instruments. La victime avait un poignard fiché dans la poitrine. Le manche damasquiné de cette arme, Mathilde l'aurait reconnu entre mille : il appartenait au poignard de feu son époux et elle l'avait offert à Simon pour son anniversaire deux jours plus tôt. Et, outre le poignard, il y avait Simon lui-même, en oripeaux de Sarrasin, agenouillé auprès de la blessée, qui répétait comme une litanie : « Non, Viviane ! Ouvre les yeux ! Viviane, je t'en prie ! Ne meurs pas ! » Les yeux de la mourante restèrent fermés, mais sa bouche crispée prononça de manière intelligible le nom de Simon avant d'expirer. Mathilde n'y comprenait goutte. Pourquoi son fils s'adressait-il à cette jeune fille poignardée comme si elle lui était chère ? Et pourquoi était-il là, dans une troupe de comédiens dont son costume semblait prouver qu'il en faisait partie ? Allons, cela ne se pouvait pas. Elle était encore dans la nuit précédant le spectacle, tellement angoissée à la perspective qu'il soit raté qu'elle faisait un cauchemar. Simon n'était pas un histrion, mais un jeune homme sérieux, qui allait tous les jours étudier chez son pédagogue en attendant d'avoir l'âge de reprendre le négoce familial. C'était un mauvais rêve. Son fils chéri, le seul que Dieu lui ait laissé, ne se faisait pas entraver les poignets par deux sergents et emmener comme un brigand sous les yeux d'une assemblée médusée, et elle-même n'était pas en train de devenir folle. Non !

Godefroi, dont les yeux étaient clos depuis le début de la lecture, demeurait silencieux. Après quelques minutes, comme il continuait de se taire, Gervais précisa :

- Voilà. C'est tout ce que j'ai écrit pour le moment.
- Je m'y croyais, en place de Grève, devant l'hôtel Despréaux...
- À ton avis, je dois poursuivre sous cette forme ?

— Oui.

Gervais attendit une suite qui ne vint pas. Godefroi, qui avait toujours épilogué à n'en plus finir, économisait ses mots. Après un temps de silence, il se contenta d'ajouter avec un sourire fragile que cela lui donnait quelque chose à espérer pour le lendemain.

Le père Joseph survint avec deux bols fumants, dispensant Gervais de chercher l'enchaînement adéquat qu'il peinait à trouver. L'infirmier tendit un bol au visiteur en précisant que ce breuvage ne contrevenait pas aux règlements du carême.

— C'est juste un mélange d'herbes apaisantes avec une cuillerée du miel de nos abeilles.

Il déposa l'autre récipient sur une petite table, à côté d'une cuvette et d'un bougeoir, puis aida Godefroi à se redresser avant de lui faire boire l'infusion. Même de cela le malade ne pouvait plus s'acquitter seul. Cette fois, il était difficile de croire à une rémission, même s'il en avait déjà eu par le passé alors qu'il semblait pareillement au bout de ses forces. Après avoir quitté la pièce sur la promesse de revenir le lendemain, Gervais en parla à l'infirmier.

— Vous devez avoir la foi, lui répondit-il simplement. Dieu le rappellera à lui quand le temps sera venu.

C'était un encouragement à prier, mais pas à espérer la guérison. Il allait falloir se préparer à accompagner Godefroi dans ses derniers moments.

IV

Gervais avait assez de temps pour une visite au cellérier avant les vêpres*, une rencontre propre à lui changer les idées. Il découvrit le vieux moine occupé à additionner une colonne de chiffres d'une voix un peu trop haute trahissant la surdité. Il le laissa terminer avant de se manifester, ce qui lui permit d'étudier la disposition des lieux. On ne pouvait accéder au cellier qu'en traversant cette pièce où le père Norbert travaillait et dormait. De la sorte, les réserves de nourriture, si précieuses pour la communauté, étaient en permanence sous sa garde. Le cellérier n'en sortait que pour les offices, les repas et les séances quotidiennes de lecture à la salle capitulaire, mais à ces occasions, ils étaient tous réunis à l'église, au chapitre ou au réfectoire et une absence aurait été remarquée.

Ne voulant pas le surprendre, Gervais frappa au montant de la porte. Pour être entendu, il dut s'y reprendre à trois fois, toujours plus fort. À première vue, le père Norbert, vieil homme frêle et voûté, ressemblait au père Joseph. Mais dès qu'il parlait, la différence était évidente : alors que l'infirmier était un savant curieux de tout, l'intendant du prieuré n'avait d'autre horizon que son cellier et ses listes de vivres. Les vols l'affectaient tellement, confia-t-il à l'oblat, qu'il en avait perdu le boire, le manger et le sommeil. Son interlocuteur pensa à part soi qu'il n'avait jamais dû avoir un gros appétit à en juger par sa silhouette qu'une saute de vent suffirait à déséquilibrer. Le sommeil, par contre, ne devait pas être si mauvais, à moins d'attribuer les larcins à de purs esprits.

— Le père Alain, qui tient vos capacités en grande estime, m'a dit

de vous faciliter la tâche. Que comptez-vous faire ?

— D'abord, si vous le voulez bien, je vais visiter les lieux.

Le vieil homme se leva péniblement, saisit un bâton noueux en guise de canne et traversa la pièce en boitillant. La clé du cellier était accrochée à un clou à côté de la porte.

— Vous voyez ? C'est toujours verrouillé.

Et la clé est opportunément placée à côté de la porte...

— Où vous installez-vous la nuit pour veiller ?

Il désigna sa couche dans un coin de la salle.

— Sur mon lit. Pas pour dormir, je ne dors pas, mais ma mauvaise jambe est douloureuse à la fin de la journée et cela me fait du bien de l'allonger.

— Je comprends.

Il comprenait aussi que lorsque le vieil homme sourd s'était endormi en croyant veiller, il ne devait pas être difficile de s'introduire discrètement.

— La nuit, votre porte n'est pas fermée ?

— Non. Personne ne s'enferme, vous le savez bien, c'est contraire à la règle.

Bien sûr... Ils descendirent ensemble dans le cellier, éclairés par le bougeoir du père Norbert. C'était une grande pièce en sous-sol à laquelle on accédait par des marches de pierre qui donnaient du mal au vieillard. Gervais inspecta les soupiraux grillagés par où passait une faible lumière, car il voulait s'assurer qu'aucune bête, fouine ou autre sauvagine, n'avait eu la possibilité de s'introduire. Mais les grillages étaient intacts. Il s'enquit également de l'éventuelle présence de rats. Cela aussi était exclu : la chatte du père Norbert y veillait. Elle les avait d'ailleurs suivis d'un pas nonchalant.

— S'il y avait des rats, elle ne se frotterait pas à nos jambes en ronronnant : elle serait en train de les guetter.

Toute la nourriture du prieuré était rangée là. Contre un mur s'alignaient des tonneaux remplis de céréales, pois secs, fèves, lentilles, noix, huile et vin. Des étagères courant sur l'autre mur portaient navets, panais, raves, choux et pommes sur des lits de paille pour les préserver de l'humidité. Il y avait aussi des œufs dans des

paniers tressés et des fromages dont l'un était largement entamé. Du lard et des jambons pendaient des solives.

— Est-ce que c'est toujours le même type d'aliments qui disparaît ?

— Oui. Enfin, il y en a de deux sortes : du jambon, dont nous ne mangeons pas en carême, ce qui rend les prélèvements bien visibles, et tout ce qui est sucré : figues, dattes, citrons confits, sucre rosat, dragées...

— De grandes quantités ?

— Grandes, non, mais tout de même conséquentes.

— Tout ce qui entre et sort est consigné, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Expliquez-moi comment cela se passe.

— Moi, je suis dans la pièce du haut, où nous allons d'ailleurs retourner si vous avez terminé. Il fait froid dans ce caveau et mes vieux os y sont sensibles.

Ils remontèrent et Gervais s'assit sur le tabouret des visiteurs tandis que le cellérier réintérait sa table à écrire.

— Je me tiens ici. Les convers apportent les vivres que les paysans ont remis au tourier. Je les enregistre, puis ils s'occupent de les déposer à leur place. Dans l'autre sens, c'est la même chose : l'aide du frère cuisinier va chercher ce qui lui a été demandé et je l'inscris. Tous les matins, je descends vérifier que tout est correct avant de commencer la journée.

— Si nous résumons, il n'y a pas de rats et aucune bête ne peut venir du dehors, ce qui laisse supposer une intervention humaine. Tout ce qui entre et sort pendant le jour est contrôlé. Cela ne peut donc se passer que la nuit.

— Mais la nuit je veille !

— Une dernière question : avez-vous noté les dates ?

— Oui. Si vous le souhaitez, je peux vous les recopier.

— Volontiers. Peut-être y verrons-nous quelque indice.

— Avez-vous espoir de trouver la solution ?

— Sans doute. Il faut que j'y réfléchisse.

— Je vous donnerai les dates en allant aux vêpres.

Tandis que chacun mastiquait longuement le pain et le fromage qui constituaient, avec la soupe, l'unique repas quotidien des quarante jours du carême, Gervais pensait à la petite énigme des vols de nourriture. Ils devaient procéder d'un affamé. Les privations du jeûne étaient une rude épreuve pour les gros appétits, et il y en avait plus d'un autour de la table. Lui-même avait du mal à oublier les griffes de la faim qui labouraient ses entrailles dans la journée et que quelques gorgées d'eau ne parvenaient pas à apaiser. Cette année, c'était encore plus difficile, car le carême avait débuté alors qu'il était chez sa nièce où la cuisinière s'entendait à apprêter comme un péché les poissons censés être une pénitence. Les mêmes pois, que le frère Jean officiant à la cuisine du prieuré avait cuits dans la seule compagnie de quelques tristes oignons et d'un peu de sel, Pernelle les utilisait comme base de sauces pour ses poissons. Mélangés à du vin doux et du gingembre, ils faisaient merveille sur les brochets rôtis ; avec de la cannelle et des oignons frits, ils transformaient la soringue d'anguille en un mets de choix, et avec du verjus, du persil et de la sauge, l'espimbèche de rougets devenait un pur délice. Mais plus que tout le reste, c'est le civet d'huîtres servi le vendredi précédant son départ, la dernière recette* offerte par Pernelle, que Gervais avait le mieux aimé.

Ignorant que frère Jean ne s'aventurerait pas sur des terres inconnues, elle avait prophétisé :

— Avec celle-là, vous convertirez votre moine cuisinier.

Et elle lui avait détaillé le procédé avec autant de componction que si elle lui prodiguait un viatique. Les yeux fermés sur une extase intérieure, Gervais se remémora ce mets de choix. L'évocation était si forte qu'il croyait sentir sur son palais le moelleux des huîtres. S'il ne détournait pas ses pensées tout de suite, il allait se mettre à saliver comme le mâtin* du commissaire Levert. S'efforçant de faire durer sa bouchée de pain le plus longtemps possible, il porta son attention vers la tablée. Le père Norbert, le mieux placé pour commettre les vols qu'il dénonçait, ne pouvait être soupçonné. Le vieil homme ne mangeait pas plus que la mésange que Gervais avait observée picorant sur le rebord de la fenêtre du scriptorium les miettes de pain déposées

par frère Antoine. Lui non plus ne devait pas être coupable, même s'il ne prenait qu'une infime partie de sa portion pour nourrir l'oiseau. Le cellérier n'était pas le seul à vivre de peu : le père Joseph chipotait également sans appétit, délaissant un reste de fromage couvé par son voisin d'un œil concupiscent. Le mouvement preste qui fit passer le fromage d'une écuelle à l'autre faillit échapper à Gervais tellement il était discret et bien au point. L'infirmier avait légèrement glissé son écuelle vers son voisin pour faciliter la manœuvre puis l'avait ramenée à lui, ni vu ni connu. Gervais se demanda si frère Paul qui venait de bénéficier de la générosité du père Joseph pourrait être le voleur. Sans doute pas : sa cellule était la plus éloignée du cellier. Il aurait dû longer au complet le corridor où dormaient les autres moines, passer devant le dortoir des convers et celui des novices, dont toutes les portes étaient ouvertes. Ce serait beaucoup plus facile pour les novices, car leur entrée faisait face à celle du cellier. Il les regarda en bout de table et ne douta pas qu'ils fussent de bons candidats aux vols de nourriture : ces garçons en pleine croissance avaient des airs de chats affamés. La nuit cependant ils étaient sous la garde d'un frère installé dans leur dortoir. Gervais savait que la surveillance était assurée à tour de rôle, mais en ignorait le détail. Peut-être y avait-il là quelque chose à creuser ?

Avant de se coucher, il consulta la liste des vols. Il y en avait eu quatre : le premier était survenu la troisième nuit du carême et les autres avaient suivi à six jours d'intervalle avec une régularité exemplaire. En toute logique, le prochain aurait lieu dans quatre nuits : celle de lundi à mardi. Il en aviserait le prieur et ils élaboreraient une stratégie en fonction de la manière dont il comptait sévir. D'ici là, ils pouvaient dormir sur leurs deux oreilles.

Gervais eut autant de mal que le matin précédent à se lever pour les matines et en attribua la cause au jeûne. À la pensée que le jour ne pointait pas encore et qu'il faudrait attendre le coucher du soleil pour manger, il eut une sorte de vertige. La seule façon de ne pas trop souffrir, avait-il appris avec le temps, était de ne pas y songer, le pire étant de se laisser aller au souvenir de plats savoureux qui ne

franchiraient pas le stade de l'idée, ce qui confinait à la torture. Un précepte oublié la veille et qu'il se promettait de garder en mémoire. Il mit toute son énergie dans la récitation des psaumes et, peu à peu, la sensation de faim s'atténua et disparut. Après la période de lecture et l'office des laudes*, il demanda à être reçu par le prieur afin d'avoir l'esprit libre pour se consacrer ensuite à la rédaction de sa chronique des événements de l'hôtel Despréaux.

— Vous avez déjà trouvé la solution ? s'étonna le père Alain.

— Non, mais j'ai une hypothèse. Avant tout, pouvez-vous m'expliquer comment fonctionne la surveillance du dortoir des novices ?

— Ah... C'est donc par là qu'il faut chercher. Cela ne me surprend guère. À vrai dire, je m'y attendais. La garde est assurée par six de nos frères, à tour de rôle, une nuit chacun. Il s'agit des frères Antoine, Paul, Clément, Jean, Anselme et Albert.

— Et c'est frère Clément qui était de service mardi dernier ainsi que lors des autres vols ?

Le prieur consulta un document et vérifia les dates.

— En effet. Mais ne me dites pas que vous le soupçonnez, je ne croirai jamais à sa culpabilité.

Gervais sourit. Quiconque connaissait frère Clément savait qu'il ne ferait jamais rien de répréhensible.

— Ce n'est pas à cela que je pensais, mais au fait qu'il est très sourd. Aussi sourd que le père Norbert.

— Je vois... Si je vous suis bien, la nuit où notre frère jardinier dort chez les novices, lorsqu'il ronfle bien, l'un d'entre eux en sort le plus tranquillement du monde, traverse le corridor, vérifie que le père Norbert ronfle aussi, prend la clé du cellier, descend faire son choix et retourne au lit sans être inquiété.

— C'est ainsi que j'imagine l'affaire.

— Pour cela, il faut la complicité des autres. Et cette complicité doit s'acheter avec une part du butin. Ce qui signifierait qu'ils sont tous coupables.

— Sans doute. Mais cela reste à prouver. En veillant lundi prochain nous obtiendrons un flagrant délit.

— Je vais y penser et prier afin de trouver une façon efficace de régler l'affaire sans être ridiculement sévère. Ce sont de jeunes gens, il ne faut pas l'oublier. Pour eux le carême est une épreuve plus dure que pour nous. Je ne peux toutefois pas fermer les yeux, car ils doivent apprendre la mortification et la discipline. Je vous remercie d'avoir fait diligence et je vous rends à vos travaux d'écriture.

V

Installé à son pupitre, muni d'un folio vierge, Gervais commença par tailler ses plumes. Il s'y attarda, ce qui sembla irriter le bibliothécaire : se consacrer trop longtemps à cette activité passait à ses yeux pour de la paresse, une façon de repousser le moment de se mettre au travail. Et en fait, c'était un peu de cela qu'il s'agissait : ne sachant trop comment débiter, il essayait plusieurs amorces dans sa tête tout en préparant plus de plumes qu'il n'en utiliserait. Le mieux, finit-il par décider, était de raconter les événements dans l'ordre chronologique, et il se lança.

Les deux soldats emmenèrent Simon qui trébuchait sur les pavés. Hébété, il répétait : « Viviane, je t'en prie... Viviane, je t'en prie... » L'officier criait des ordres à ses hommes pour qu'ils entourent l'ensemble des comédiens de manière qu'aucun ne s'échappe. Ceux-ci protestaient : puisque le coupable était arrêté, à quoi servait de les retenir ? C'était son poignard, il était penché au-dessus du corps et la victime avait prononcé son nom avant de mourir. Les circonstances, en effet, étaient accablantes pour le jeune homme. Dans un contexte différent, le chef des sergents s'en serait contenté. Mais quelqu'un avait murmuré à son oreille que le comédien en défroque de Sarrasin qu'il venait d'interpeller était en réalité le fils Despréaux. La situation était délicate à souhait et il ne voulait pas que l'on puisse lui reprocher un faux pas. Il préférait les arrêter tous et laisser au commissaire organisateur dont il dépendait le soin de démêler l'affaire. Couvrant les voix de son puissant organe, il leur annonça qu'ils seraient conduits au Grand Châtelet pour y être entendus. Le tumulte

grandit encore, mais il n'en eut cure. Pour répondre à dame Mathilde, par contre, il mit des formes. Avec une volubilité sans cesse croissante la menant tout droit à la crise nerveuse, elle lui affirma que son fils avait été emmené par erreur et qu'il fallait le libérer. L'officier pris à partie vérifia du coin de l'œil que ses sergents avaient bien escamoté le suspect selon ses ordres, puis il feignit de s'en étonner et assura la mère aux abois qu'il partait s'en occuper.

— N'ayez crainte, ma Dame, tout sera vite éclairci. Je m'y rends de ce pas.

Il prit la tête du groupe formé par les comédiens encadrés des sergents, lesquels arboraient de manière dissuasive la verge* symbolisant leur fonction, tandis que la civière emportant le cadavre suivait derrière. Ils avancèrent devant une haie de spectateurs médusés puis traversèrent la populace qui grondait. De cet attroupement, surtout composé d'amis et de voisins des gagne-deniers emmenés par les sergents, fusaient des insultes. Indignés que leurs compagnons de misère soient menés en prison alors que la rumeur disait déjà que l'héritier Despréaux était coupable, ils levaient le poing, brandissaient des bâtons et eussent fait un mauvais sort aux policiers royaux si ceux-ci avaient été moins nombreux.

En bon assistant, Arnaut Roussel prit la situation en main. Après avoir demandé à Gervais, qui s'était avancé pour soutenir sa nièce, de la conduire à ses appartements pour la soustraire aux curieux, il s'adressa aux invités avec l'aplomb d'un homme investi de l'autorité requise. Il sut trouver les périphrases permettant d'expliquer la fin abrupte de la représentation par ce qu'il qualifia d'incident déplorable et de malentendu. La maison Despréaux, assura-t-il, regrettait cet empêchement, et la collation prévue serait servie tout de suite.

La mère d'Arnaud avait accompagné Mathilde et Gervais à l'intérieur. Quoique plus âgée, Jeanne Roussel était une amie proche de Mathilde qui se laissa aller à son étreinte en pleurant. Voyant sa nièce bien entourée, Gervais lui annonça qu'il se rendait au Châtelet.

— Oh oui, mon oncle, supplia la mère éplorée, qui s'était détachée de Jeanne pour s'accrocher au pourpoint* de Gervais, je vous en prie, courez libérer Simon.

— Je ferai tout mon possible.

Il se fraya un passage parmi les invités pressés autour des tables que les serveurs avaient chargées de victuailles. Arnaut allait des uns aux autres, parfaitement à l'aise dans son rôle. Gervais se réjouit que sa nièce ait un adjoint de cette trempe.

Le jeune homme, à vrai dire plus si jeune, avait été confié par son père à Malivet, le défunt époux de Mathilde, pour être initié aux arcanes des affaires. Les maisons Roussel et Despréaux étaient amies et le procédé, courant. Arnaut était destiné à succéder à son père et il lui serait bénéfique d'étudier le fonctionnement d'une autre entreprise. Mais l'apprentissage du garçon terminé, il n'y avait plus de maison Roussel : leur commerce avait été ruiné par la guerre, qui avait ravagé et incendié la région d'où provenaient leurs importations de bois. Arnaut était resté chez Despréaux et, au décès de Malivet, il avait, à la demande de Mathilde, formé sa patronne aux affaires. Depuis, ils travaillaient ensemble à la prospérité de l'établissement.

Le trajet était court jusqu'au Châtelet et les personnes arrêtées avaient déjà été conduites dans une salle invisible de l'entrée. Repérant l'officier responsable de la manœuvre, Gervais s'enquit du nom de son supérieur auprès du sergent qui défendait la porte. La chance était avec lui : l'homme était sous les ordres du commissaire Levert, lui-même rendant compte à Guillebert Coudrier le prévôt adjoint. Pour appuyer sa demande d'entretien, il mentionna que Guillebert était de ses amis. Pendant que l'on informait Levert de sa présence, le sergent de faction lui apprit que le sieur Coudrier était de service au Palais royal pendant la durée du séjour de l'empereur à Paris. Il était responsable de la sécurité de l'illustre invité. Désireux lui aussi d'éviter les ennuis, le commissaire ordonna que l'on fît entrer l'oncle de la dame Despréaux se prévalant de l'amitié de son patron. Il se leva pour le recevoir. D'un même mouvement, un impressionnant mâtin abandonna le devant du feu pour aller flairer l'inconnu. La bête, massive, était dotée de muscles puissants qui jouaient sous le pelage fauve. Sa tête était large avec des babines pendantes d'où un filet de bave se balançait au rythme de sa marche. À un pas de Gervais qu'il n'avait pas quitté du regard, il se forma au-dessus des yeux du chien trois rides horizontales qui lui donnaient l'air de réfléchir. Un peu comme s'il se demandait si le visiteur était inoffensif ou s'il fallait l'attaquer.

— Ici Primaut* ! ordonna Levert.

Il l'avait rappelé juste au dernier moment, un jeu auquel il devait aimer se livrer pour impressionner les malfaiteurs.

Gervais n'avait pas bronché.

— Bel animal, apprécia-t-il.

— Et facile à dresser.

— J'en ai eu un autrefois. Il ne m'est jamais rien arrivé en sa compagnie : il suffisait de le regarder pour oublier toute envie de s'en prendre à son maître.

Le commissaire ne releva pas, attendant que Gervais lui expose la raison pour laquelle il avait demandé à le rencontrer. La requête de son vis-à-vis lui fit lever les sourcils dans une mimique à la fois surprise et un peu choquée laissant présager sa réponse. Effectivement, quoique poli, il ne concéda rien : sans l'aval de sa hiérarchie, il ne pouvait pas lui ménager une entrevue avec son petit-neveu et encore moins relâcher ce dernier. Mais qu'il se rassure : le jeune homme était en sécurité, isolé des camarades de la victime qui pourraient lui vouloir du mal. Gervais cacha son agacement pour ne pas s'aliéner la courte bienveillance du commissaire dont une éventuelle mauvaise humeur pourrait nuire à Simon. Insister eût été inutile et Gervais était persuadé qu'en raison de l'importance de sa famille le garçon ne serait pas molesté. Son amitié avec Coudrier, dont Levert lui avait confirmé le détachement au Palais royal, compterait aussi : tant que le commissaire n'aurait pas vérifié si Gervais avait dit la vérité, il ne courrait pas le risque de tenir cette amitié pour fausse. Le bref entretien terminé, Levert le reconduisit en lui conseillant de faire porter de la nourriture à son neveu ainsi qu'aux autres prisonniers dont on ignorait s'ils devraient rester longtemps en détention.

Pour l'heure, Mathilde n'avait pas à s'inquiéter. Par la suite, cela dépendrait de l'innocence ou de la culpabilité de son fils. C'était la première fois depuis l'événement que Gervais se posait la question. Contrairement à sa nièce, dont l'amour maternel interdisait d'envisager que Simon puisse être le meurtrier, lui ne l'excluait pas. Que savait-il de son petit-neveu ? Peu de choses. Arrivé à Paris récemment, il l'avait rencontré une seule fois, lors du repas célébrant son quinzième anniversaire, et ils n'avaient eu l'occasion d'échanger que des banalités. Gervais revoyait la

scène où Mathilde avait offert à Simon le poignard de son père. La joie du garçon et la fierté de sa mère étaient si plaisantes à observer que les invités avaient applaudi. Comme elle devait regretter ce cadeau maintenant !

Gervais logeait chez son fils, à la maison d'Anceny qui était encore sienne, mais où il se sentait importun. Il n'avait aucune affinité avec sa bru, qu'il jugeait sotte, et elle le détestait parce qu'elle le savait. Mathilde lui avait proposé de séjourner à l'hôtel Despréaux, mais il avait refusé pour ne pas vexer Philippe. Il songea que les circonstances lui permettaient de déménager : quoi de plus normal que de vouloir être auprès de sa nièce pour la soutenir ? Il regretterait de ne plus voir Colin, un petit bonhomme attachant qui ressemblait à Philippe au même âge. Cependant, rien ne l'empêcherait de lui rendre visite, de préférence aux heures où il savait sa mère occupée ailleurs.

Les agapes continuaient devant l'hôtel. Il ne s'arrêta pas, pressé de rejoindre Mathilde qu'il trouva en train d'arpenter la salle nerveusement. Elle se jeta sur lui.

— Vous me ramenez Simon ?

— Non, pas encore. Tu dois patienter. Mais ne t'inquiète pas, il n'est pas en danger. Ta maison est respectée, ce qui le protège. De plus, j'ai mis en avant mon amitié avec Guillebert Coudrier, le prévôt adjoint.

— Coudrier va le libérer ? On peut y compter ?

— Pas tout de suite. Tant que l'empereur est à Paris, il est chargé de sa sécurité et n'est pas disponible. Sois patiente et garde confiance, Mathilde.

Elle se dirigea vers la porte d'un pas déterminé.

— Je me rends au Châtelet dire à Simon que vous vous occupez de le sortir de là.

— C'est inutile, ils ne te permettront pas de le voir.

— Mais vous, vous l'avez vu ?

— Non. Personne n'en reçoit l'autorisation.

— Alors, comment pouvez-vous être sûr qu'il va bien ? cria-t-elle d'une voix désespérée.

— Je le sais. Le commissaire est un homme prudent. Il ne prendra pas le risque de maltraiter l'héritier d'une grande famille bourgeoise de Paris. Tu peux cependant faire quelque chose pour ton fils.

— Quoi donc ? Dites-moi...

— Lui faire porter de la nourriture, ainsi qu'à tous les autres qui ont été arrêtés en même temps.

— Je m'en occupe.

Elle quitta la pièce comme un tourbillon.

Quand ils furent seuls, Jeanne Roussel demanda à Gervais ce qu'il pensait de l'affaire.

— À vrai dire, répondit-il franchement, je n'en sais rien.

— Cette pauvre Mathilde... Un fils unique qui se comporte ainsi...

— Rien ne prouve qu'il est coupable.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais il a menti. Personne ne se doutait qu'il jouait avec les comédiens.

— Il est vrai... Tout de même, mentir à sa mère est un péché véniel. Surtout pour couvrir une activité n'étant pas à proprement parler une mauvaise action. Dans cette troupe, il y a des clercs*, et le sujet traité est un épisode d'une croisade, ne l'oublions pas.

— J'en suis bien consciente. De toute façon, je soutiendrai Mathilde quoi qu'il advienne. Et Arnaut aussi la soutiendra.

Gervais lui sourit.

— C'est une chance pour elle de vous avoir.

Désireux de se mêler à la foule des invités pour écouter les rumeurs, il prit congé. En quittant l'étage, il pensait avec plaisir à Jeanne Roussel. C'était une veuve accorte qui avait gardé un éclat de fraîcheur et prenait soin de sa personne. Quel âge pouvait-elle avoir ? Si elle s'était mariée et avait enfanté très jeune, elle devait approcher de la fin de la trentaine. C'était tenu pour vénérable par le commun, mais Gervais se souvenait de Margaux peu avant que la maladie ne la ronge : à quarante ans passés, elle était restée aussi désirable qu'au temps de leurs épousailles et il ne manquait pas de le lui prouver souvent. Si Margaux avait vécu, où seraient-ils aujourd'hui ? À la naissance de Philippe, ils s'étaient promis de se retirer dans un couvent quand leur fils serait établi, mais auraient-ils eu le courage de renoncer l'un à l'autre alors qu'ils s'aimaient tant ?

Le représentant du roi et celui de l'empereur devisaient en faisant largement honneur aux plats que des serviteurs leur présentaient sur un signe d'Arnaut dès qu'ils avaient les mains vides. Quand Gervais

s'approcha, les gens qui les entouraient en formant une cour respectueuse s'écartèrent et l'envoyé royal lui demanda s'il venait du Châtelet. Il résuma sa brève visite et l'homme se fit rassurant :

— J'ai fait rendre compte au Palais. La prévôté recevra des ordres pour que tout soit éclairci au plus tôt, n'ayez crainte.

D'Anceny le remercia comme il se devait. Cependant, il savait bien que c'était du Châtelet que tout dépendait et non de ce délégué sans pouvoir empressé de se donner de l'importance. Il s'éloigna discrètement et flâna de groupe en groupe, l'oreille tendue dans l'espoir d'apprendre quelque chose d'intéressant, mais il ne glana que des ragots sans rapport avec l'affaire.

La cloche de none surprit Gervais. Il travaillait depuis le matin, s'étant seulement interrompu pour les prières et s'y remettant aussitôt. Mais là, il ne pourrait pas reprendre, car Godefroi l'attendait. La faim serra son estomac. S'il n'y avait pas pensé durant qu'il écrivait, maintenant que son esprit était vacant il lui était difficile de se concentrer sur autre chose. L'heure du repas approchait, mais les derniers moments étaient les plus durs, le pire étant la récitation du béniédicité dans le réfectoire où planait l'odeur de la soupe. Parfois quelqu'un s'évanouissait, le plus souvent parmi les jeunes qui avaient davantage besoin de nourriture et supportaient moins bien les privations. Gervais se réjouit que le prieur en soit conscient et recherche une punition modérée pour les voleurs de vivres.

En marchant vers l'infirmerie, il se prit à souhaiter que le père Joseph lui propose de cette infusion tant appréciée le jour d'avant. Non seulement il fut exaucé, mais il n'eut même pas à l'attendre.

— Vous parlerez plus facilement si vous avez la gorge adoucie de miel, lui dit l'infirmier en lui tendant le bol tandis qu'il lui donnait les dernières nouvelles de Godefroi.

Le malade n'allait pas mieux, certes, mais il avait retrouvé, grâce à Gervais, le désir de vivre encore un peu, alors qu'avant le retour de son ami il attendait la fin d'une existence ne pouvant plus rien lui offrir.

— Soyez certain qu'il s'efforcera de tenir jusqu'au bout de votre

histoire.

— Est-ce que je devrais la faire durer ?

— Non. Il s'en apercevrait. Contentez-vous de lui donner ce bonheur et d'avoir vous-même la joie d'être avec lui encore un peu.

Ils pénétrèrent dans la chambre et tout ce que le père Joseph avait dit s'avéra juste : Godefroi, dont l'extrême maigreur frappa le visiteur aussi fort que la veille, avait les traits tirés et le visage livide, mais ses yeux brillaient de plaisir anticipé. Le père Joseph aida son patient à boire pendant que Gervais savourait son propre bol à petites gorgées, puis il laissa les deux hommes.

— Il me semble que tu as davantage de feuilles qu'hier, remarqua Godefroi.

— En effet. J'ai été pris par mon récit et j'avais l'impression que la plume courait toute seule sur le parchemin.

— Parfait. Je ferme les yeux pour mieux t'écouter. N'importe pas que je dors, va jusqu'au bout.

— Bien. Je commence :

Les deux soldats emmenèrent Simon, qui trébuchait sur les pavés. Hébéte, il répétait : « Viviane, je t'en prie... Viviane, je t'en prie... »

Godefroi rouvrit les yeux et l'arrêta.

— C'est moi qui t'en prie, Gervais, essaie de moduler ta voix. Fais comme si tu me racontais l'histoire, pas comme si tu lisais la prière des morts.

— Tu ne crains pas que ce soit plus fatigant ?

— Fais-moi la grâce de penser une fois pour toutes que je ne risque plus rien, et applique-toi. Imagine que tu es un trouvère qui doit séduire son public.

— Un trouvère ? Tu y vas fort. Mais d'accord, je vais essayer.

Cette fois, il ne fut pas interrompu et se rendit jusqu'au bout de son texte en variant le ton selon qu'il s'agît de la narration ou d'un dialogue, et s'enflammant même un peu de temps à autre. Comme la veille, quand il se tut, Godefroi resta un moment silencieux. Il attendit qu'il se manifeste.

— C'est bien, dit-il d'une voix très faible.

Gervais se pencha sur lui, alarmé :

- Je t'ai épuisé, n'est-ce pas ?
- Mais non.
- Je te laisse reposer. Demain, c'est dimanche, je n'écirai pas.
- Tu me parleras de Colin.
- Très bien. Dors, je m'en vais.

VI

À la sortie des vêpres, le prieur demanda à Gervais de le suivre dans son bureau et aborda sans préliminaires la question du vol.

— Je pense qu'il serait préférable, pour eux comme pour moi, d'ignorer le nom des coupables, surtout s'ils sont tous complices comme nous le soupçonnons. Ce que je voudrais, c'est leur faire peur : qu'ils prennent conscience que c'est mal et perdent toute envie de recommencer.

— Cela me paraît sage, en effet. Comment envisagez-vous de procéder ?

— Malheureusement, je n'en ai pas idée. Je me disais que vous, peut-être...

— Si vous le souhaitez, je vais y réfléchir et essayer de trouver un moyen.

— Parfait. Je compte sur vous.

L'expression satisfaite du prieur ne laissait pas place au doute : il venait de transmettre à son oblat la responsabilité de régler l'affaire et pouvait désormais se consacrer à d'autres tâches. Gervais pensa que l'autorisation de rédiger son mémoire sur l'enquête parisienne valait bien l'effort de chercher une solution au problème interne du prieuré, d'autant qu'il ne devrait pas être très difficile d'effrayer des garçons impressionnables affaiblis par le jeûne. Le cellier, avec son entassement de tonneaux et de sacs et ses recoins que la chandelle des voleurs n'éclairerait pas, se prêterait facilement à une mise en scène propre à les apeurer. Tout en mangeant la soupe, de choux ce soir-là, mais aussi insipide que les fèves de la veille, il regarda les novices du

coin de l'œil. Ils étaient huit, de dix à quinze ans. Quinze ans, songea-t-il, l'âge de Simon. Alors que leurs aînés le faisaient durer, ils avalaient leur brouet* à grandes lampées pour se retrouver, affamés comme devant, face à une écuelle vide. Il leur restait le pain et le fromage, qu'ils étaient tout aussi incapables de manger lentement, et ensuite, c'était l'interminable attente jusqu'au prochain repas. Gervais aurait préféré leur resservir du fromage plutôt que les punir ; malheureusement, ce n'était pas de son ressort.

Le lendemain, comme tous les dimanches, les habitants du prieuré arboraient des visages réjouis, car le jour du Seigneur, le carême faisait une pause. Ils auraient droit à deux repas pour lesquels la sempiternelle soupe serait accompagnée de poisson ou d'un plat à base d'œufs et d'un demi-litre de vin. Faute de satisfaire leurs corps durant les six jours qui les en avaient privés, ces mets avaient alimenté leurs fantasmes. Aujourd'hui, les chants vibraient plus fort aux offices, et il semblait même que la cadence s'accélérait un peu.

Le père Joachim clôturait sa semaine de lecture au réfectoire. Il affichait le plus grand mépris pour les nourritures terrestres, comme en témoignait sa silhouette filiforme, et cette joie ambiante dont il savait la cause l'irritait. Son choix de l'extrait de la Règle de saint Benoît le prouvait, qui procédait d'une volonté d'insister sur la mortification nécessaire au salut de l'âme.

D'une voix claquant comme un fouet, il lut :

Les moines doivent toujours vivre comme pendant le carême, c'est sûr ! Mais peu d'entre eux ont ce courage. C'est pourquoi nous recommandons de garder une vie très pure, au moins pendant le carême, et donc d'effacer durant ces jours saints toutes les négligences du reste de l'année.

Pour donner du poids à sa lecture, il s'arrêta, ce qui incita ses auditeurs à lever la tête de leur écuelle. Il les dévisagea un à un de son œil reptilien, avant de continuer :

Alors, pendant ces jours, ajoutons quelque chose au service habituel qui est notre devoir : prions plus souvent seuls devant Dieu, prenons moins de nourriture et moins de boisson.

Gervais se demanda si le bibliothécaire espérait voir les moines

laisser quelque chose dans leur écuelle. Il aurait tort d'y compter : chacun l'essuya avec son pain jusqu'à la dernière trace et les rares dépourvus d'appétit firent profiter leurs voisins des reliefs. Pour ce premier repas du jour, frère Jean avait fait des carpes provenant du vivier de la clôture. C'était un plat de fête par rapport à l'ordinaire, et pourtant... Le cuisinier de Neubourg eût tiré avantage de prendre quelques leçons à l'hôtel Despréaux. Pernelle ne manquait pas d'ôter l'amer à ses carpes, procédé que visiblement frère Jean ignorait. Quant à la façon de les apprêter, elle ne ressemblait guère à celle de la cuisinière de Mathilde : au lieu de les cuire à l'étouffée, avec des oignons frits, de la cannelle, du safran, du vin et un peu de verjus, il s'était contenté de les plonger dans un fade bouillon d'herbes et de les servir en l'état. Néanmoins, pour les ventres affamés du monastère c'était un délice.

Après un tour d'horizon de convives qu'il eût souhaités moins satisfaits de manger à leur faim, le père Joachim termina, la voix teintée de courroux :

Ainsi chaque moine offre librement à Dieu et avec la joie de l'Esprit Saint un peu plus que ce qu'on lui demande. C'est-à-dire : il mange moins, il boit moins, il dort moins, il parle moins, il évite les plaisanteries. Et il attend la sainte fête de Pâques avec la joie du désir inspiré par l'Esprit de Dieu.

Sans une trace de remords, ils répondirent tous un « Amen ! » plein de conviction avant de se régaler des pommes et des noix qui complétaient le modeste festin. Dépité, le lecteur s'assit à sa place et refusa la carpe d'un geste méprisant pour se contenter d'un quignon de pain qu'il n'accompagna même pas de fromage. Cet ascétisme ostentatoire provoqua chez le père Alain un soupir excédé. Dieu préserve le prieuré de voir le père Joachim lui succéder un jour !

Comme tous les dimanches à Neubourg, celui-ci fut consacré à la prière et à la lecture, avec une interruption pour Gervais afin d'honorer son rendez-vous quotidien. Selon ce qui devenait une habitude, le père Joseph lui prépara une infusion miellée et lui donna le bulletin de santé de Godefroi. Son ami avait eu une dure nuit : sa respiration difficile s'apparentait à un râle et l'infirmier avait craint

qu'il ne survive pas. Puis il s'était apaisé et avait dormi sur le matin. Il avait mangé un peu de pain trempé dans du lait d'amandes et s'était assoupi de nouveau.

— Vous devriez le trouver plutôt bien si on considère les rudes moments qu'il vient de traverser.

Godefroi l'accueillit avec un sourire, sinon des lèvres, du moins des yeux. La nuit avait laissé des traces : les cernes plus noirs encore que de coutume lui dévoraient le visage. Gervais craignit qu'il ne puisse parler, mais il le fit, d'une voix point trop poussive, et même le taquina :

— Tu t'es bien régala avec la carpe de frère Jean ?

Son ami ne put réprimer une grimace.

— Au lieu de faire le copiste, ajouta-t-il, tu devrais t'occuper de la cuisine. Tout le prieuré y gagnerait.

— Mais je ne suis pas ici pour me goberger, au contraire.

— Entre les deux, il pourrait y avoir un moyen terme.

— Certes... Tu sais que je traîne toujours un peu dans les officines où se mijotent de bons plats. Je n'aurais pas de mal à donner quelques conseils à notre cuisinier. Et je dois avouer qu'après le traitement de Pernelle à l'hôtel Despréaux, retomber sur les brouets de frère Jean, en carême de surcroît... Contrairement à ce que pense le père Joachim qui trouve que nous n'en faisons jamais assez dans ce domaine, j'ai vraiment le sentiment de me flageller.

— Mon pauvre ami, sourit Godefroi.

Un accès de toux le cassa en deux et provoqua l'entrée de l'infirmier. Le père Joseph soutint les épaules du malade durant la quinte. Ensuite, il épongea son front couvert de sueur et lui fit boire une gorgée de potion. Gervais allait se retirer lorsque Godefroi le retint d'un geste.

— Parle-moi du petit Colin, demanda-t-il dans un souffle rauque.

Questionné du regard, l'infirmier lui fit signe d'obtempérer.

— Un bel enfant, commença Gervais. Il ressemble déjà à son père. Tandis qu'il évoquait son petit-fils, son visage s'éclairait.

— Malgré son jeune âge, on devine qu'il aura la même corpulence : il sera grand et bien bâti.

— Comme toi.

— Si tu veux... Quoique chez moi, cela ne se voit plus guère.

— Chercherais-tu les compliments ?

Gervais se récria qu'il voulait juste dire que son corps était très éloigné de ce qu'il avait été. En d'autres termes, il avait beaucoup vieilli.

— Moins que d'autres, crois-moi.

Honteux d'avoir l'air de se plaindre devant son ami, qui avait le même âge et était devenu un vieillard égroting, ce que lui-même était loin d'être, il enchaîna :

— Colin est un enfant curieux de tout. J'ai eu beaucoup de plaisir à l'emmener en promenade dans Paris.

— A-t-il des traits de sa mère ?

— Oui, une certaine joliesse. Grâce à Dieu, elle ne lui a pas transmis sa sottise.

— Philippe s'entend-il toujours avec elle ?

— Mais oui, aussi étonnant que cela puisse paraître. Pourtant, mon fils est intelligent.

— Il faut croire qu'elle a des arguments.

Gervais regarda Godefroi avec surprise. Est-ce que son ami, qui de toute sa vie ne s'était jamais permis la moindre allusion leste, venait de dire ce qu'il pensait avoir compris ? Il semblerait que oui, puisqu'il accompagna son commentaire d'un clin d'œil de toute évidence égrillard. Après l'avoir quitté, il y songea plusieurs fois, troublé. À quoi pouvait-on imputer ce changement d'attitude ? Aux herbes du père Joseph ? S'il osait, il poserait la question à l'infirmier.

VII

Le jeûne paraissait plus dur d'avoir été interrompu et Gervais se jeta dans son récit pour oublier la faim. Pendant les matines, il avait réfléchi à ce qu'il allait écrire et put commencer dès que ses plumes furent taillées.

D'Anceny quitta l'hôtel Despréaux... Quoique prêt, il s'arrêta après les premiers mots. Il n'arrivait pas à s'habituer à parler de lui-même à la troisième personne. Peut-être aurait-il dû changer les noms ? Cet exercice étant destiné à servir d'exemple d'enquête, peu importait que le sujet soit d'Anceny ou un quidam quelconque. Mais il y avait Godefroi. Aussi bizarre que cela puisse paraître, cela ne dérangeait pas son ami de l'entendre dire Gervais d'Anceny comme s'il désignait un étranger. Puisqu'il avait débuté de cette manière, il n'avait pas le choix, car c'était ainsi que Godefroi attendait la suite. À vrai dire, le problème ne se posait qu'aux premières phrases. Après, il n'y pensait plus et trouvait même parfois amusant de se comporter en observateur extérieur. Comme pour sa rencontre avec Roberte Coudrier, par exemple, qu'il s'était remémorée pendant la prière. Foin de réticences, il fallait y aller.

D'Anceny quitta l'hôtel Despréaux pour la maison Coudrier en espérant y apprendre que son ami rentrait dormir chez lui et pouvait être vu à ce moment-là. Contrairement à l'accoutumée, il ne flâna pas en bordure de Seine où il pouvait rester longtemps à observer l'animation du port de Grève. Les quais s'y succédaient, avec chacun sa spécialité. Il y avait le quai au vin et ses effluves entêtants. Situé à proximité de la prévôté

des marchands, c'était le plus important ; la maison Despréaux y était établie. Également le quai au blé dont les odeurs étaient si rassurantes qu'elles lui donnaient le sentiment d'être en lieu sûr, comme enfoui dans le giron d'une nourrice. Venaient ensuite le quai au foin dont la proximité affolait l'appétit des chevaux et le quai au charbon avec ses portefaix* noirs comme des diables. Coudrier habitait près du Grand Châtelet, rue de la Saunerie, à l'angle du quai du même nom, une maison cossue, quoique plus modeste avec ses deux pignons que celles à trois pignons des familles Despréaux et d'Anceny. Il était issu d'une lignée de robins* dont les générations précédentes avaient acheté des terres leur permettant un train de vie supérieur à celui de la plupart des magistrats. Au portier qui le reconnut, il demanda à voir le maître des lieux dont il affecta d'ignorer l'absence. Le vieil homme lui annonça ce qu'il savait déjà et lui apprit dans la foulée la présence de dame Roberte. Gervais réprima une grimace de déception : il n'échapperait pas à une rencontre avec l'acariâtre épouse de son ami dont il avait espéré qu'elle serait à l'église.

De la voix acide au physique tout en angles qui proclamait son dédain des bonheurs de la vie, Roberte était d'un abord désagréable. Pourtant, jeune, elle n'était pas si mal, se souvint-il. Quand avait-elle commencé d'afficher cette piété agressive ayant peu à peu poussé Guillebert à la délaisser ? En fait, pour être juste, c'était peut-être l'inverse qui s'était produit : Coudrier le bon vivant ne boudait aucun plaisir et elle avait dû prendre ombrage de ses infidélités. Gervais se préparait à être mal reçu, comme l'étaient toujours les amis de son mari, mais ce ne fut pas le cas et il comprit que le choix de la vie monastique l'avait réhabilité à ses yeux. Elle s'enquit, presque avec grâce, de son existence à Neubourg et eut un hochement de tête approbateur en apprenant qu'il partageait ses journées entre la prière et la copie de la Bible. Puis elle lui demanda des nouvelles de son petit-fils. Tandis qu'il lui disait avec émotion à quel point Colin était un enfant charmant, elle l'écoutait avidement et il se souvint que la femme de son ami était bréhaigne*. Sans doute était-ce là qu'il fallait chercher les raisons de son tempérament acrimonieux.

Les politesses terminées, elle s'étonna de sa visite :

— Il me semblait que c'était aujourd'hui la représentation de La prise de Constantinople chez votre nièce ?

— En effet, mais le spectacle a été interrompu par un accident déplorable.

Si Roberte avait renoncé aux joies du monde, elle n'avait pas pour autant cessé de s'intéresser à ce qui s'y produisait comme en témoigna son expression de curiosité avide. Vu que l'événement serait vite de notoriété publique et qu'il ne voulait pas s'en faire une ennemie en ayant l'air de le lui cacher, Gervais lui en offrit un condensé dans lequel l'existence du poignard et le fait que son neveu était le principal, sinon le seul, suspect du meurtre, fut passé sous silence. Il se contenta de lui apprendre que Simon avait joué dans le spectacle en cachette de sa mère et qu'il avait été conduit au Châtelet avec les autres.

— Comme vous vous en doutez, j'aurais aimé discuter de tout cela avec le prévôt adjoint, votre époux, pour le cas où il aurait pu être de quelque secours à la maison Despréaux.

— Il est au Palais royal, regretta-t-elle. Il n'est pas revenu dormir depuis que l'empereur est à Paris. Si vous voulez lui expliquer tout cela dans une lettre, je la lui ferai porter.

Il la remercia et s'en acquitta immédiatement, usant de son écritoire comme elle le lui proposait. Pendant ce temps, Roberte envoya sa chambrière quérir un valet qui servirait de commissionnaire. Elle lui confia la missive aussitôt que rédigée en lui ordonnant de la délivrer au plus vite à Coudrier.

Le message de Gervais était sans ambiguïté : il ne lui cachait rien et l'appelait sans détour à lui venir en aide. Cependant, il ne s'illusionnait pas : Guillebert n'aurait aucun temps à consacrer à son affaire avant des jours et n'aurait peut-être même pas le loisir de lui répondre. En attendant, Simon et ses compagnons resteraient détenus.

Voyant Roberte dans de bonnes dispositions à son égard, il tenta sa chance.

— J'aurais une autre faveur à vous demander.

— Dites.

— Je me suis prévalu auprès de ses subalternes de mon amitié avec votre mari, mais je ne suis pas certain qu'ils m'aient cru. Si elle pouvait être confirmée, je serais sûr qu'ils traiteraient bien mon neveu en l'absence de leur supérieur.

Un éclair de plaisir passa dans le regard de Roberte. Il avait eu raison d'oser : elle était enchantée d'exhiber un pouvoir qu'elle ne devait pas avoir souvent l'occasion d'exercer.

— Je m'en charge, n'ayez crainte.

Il la quitta sur de grandes manifestations de reconnaissance et elle l'assura que toutes ses prières seraient pour la maison Despréaux.

Gervais avait lieu d'être satisfait : Simon resterait en prison, certes, et au secret, mais il serait en sécurité, et lorsqu'il serait libéré de sa mission, Guillebert s'occuperait personnellement de l'enquête par égard pour son vieil ami. Il pouvait informer sa nièce de ses démarches et la tranquilliser. Chemin faisant, son contentement d'avoir agi fit place à une certaine contrariété émanant de son impuissance à accélérer le processus. Impuissant, à y bien penser, il ne l'était peut-être pas tout à fait : rien ne l'obligeait à garder les bras ballants en attendant Coudrier. Par le passé, du temps où il n'était pas encore prévôt adjoint, il l'avait aidé à éclaircir quelques affaires et en avait même résolu seul quelques autres à une époque plus lointaine encore, chez les drapiers du Languedoc, par exemple, ou les marchands vénitiens. Interroger les gens avant qu'ils oublient, dramatisent ou enjolivent l'événement lui permettrait d'obtenir des informations susceptibles d'aider son ami. Pour cela, il ne fallait pas compter sur Levert : persuadé de tenir le coupable, qui avouerait le meurtre et son motif dès que soumis à la question*, le commissaire ne prendrait pas la peine d'entamer une enquête.

Les invités étaient partis et les valets finissaient de démonter les tables. Gervais avait espéré manger un morceau avant d'aller voir Mathilde, mais dehors il n'y avait plus rien. Il trouva sa nièce seule, prostrée, les mains abandonnées sur un travail d'aiguille qui n'avancait pas. À son entrée, elle eut un sursaut :

— Vous m'apportez des nouvelles, mon oncle ?

— Oui, mais pas directement de Simon.

Il lui apprit que son fils ne risquait rien de plus grave que de s'ennuyer avant que le prévôt adjoint puisse intervenir. L'aide de Roberte Coudrier avait été précieuse, et Guillebert, il en était sûr, réglerait l'affaire aussitôt qu'il serait libéré de ses obligations.

Elle soupira douloureusement.

— C'est une bonne nouvelle, Mathilde, insista-t-il, et tu dois t'en réjouir. Il te faut aussi continuer tes activités quotidiennes, cela te distraira de ton souci.

— Je vous promets de faire de mon mieux.

— Comme tu m'as plusieurs fois prié de séjourner chez toi, j'ai pensé accepter ton invitation. Ainsi, je pourrai interroger les habitants de la maison, ce qui fera gagner du temps à Coudrier, et surtout, je serai sur place s'il survient de nouveaux développements.

— Ce sera un tel réconfort de vous avoir près de moi ! Mille fois merci, mon oncle, pour votre assistance et votre sollicitude. Jeanne et Arnaut Roussel s'installent également ici pour me soutenir. Vous m'êtes tous les trois d'un grand secours.

— Dans ce cas, je vais l'annoncer à mon fils et récupérer mon bagage. Comme il partait, elle le retint.

— Attendez un instant.

Elle alla à son coffre d'où elle revint avec une bourse bien garnie.

— Voilà pour les débours. L'argent facilite toujours les choses. Et n'hésitez pas à m'en redemander si nécessaire.

Avant de partir, il fallait qu'il mange. Il se dirigea vers la cuisine située au rez-de-chaussée dont elle occupait la partie du fond. Une porte, à son flanc, donnait sur la rue du Chevet Saint-Jean, de même que la rigole par où s'écoulaient les eaux usées. Il s'agissait d'une vaste pièce à voûte de pierre datant du siècle précédent et dont les chiches ouvertures évoquaient plus des soupiraux que des fenêtres. Les étages de l'hôtel actuel construits pour le père de Mathilde avaient été édifiés sur cette survivance d'un ancien bâtiment. On y venait en traversant la grande salle ou bien depuis l'étage, par un escalier à vis qui la reliait à un corridor desservant les chambres. Une autre issue donnait directement sur les resserres, où étaient entreposés le bois et certaines denrées peu fragiles. De la cuisine, on accédait aussi à la cave, un lieu parfait pour y conserver la farine et les cochonnailles, car elle gardait une température égale en toute saison.

Quand Gervais pénétra dans la cuisine, les serviteurs étaient attablés devant les restes. Son entrée les mit sur pieds, gênés d'avoir été surpris en train de ripailler alors que les maîtres étaient plongés dans l'affliction.

D'Anceny leur fit signe de se rasseoir en les assurant qu'ils méritaient de se détendre après tout le travail accompli. Il désirait simplement manger lui aussi, car il n'en avait pas eu le temps. Maître Robin, l'intendant, s'empressa. Messire d'Anceny voulait-il du lapin de garenne ou du ramier au saupiquet, du bourberel de sanglier ou bien du chapon à la calimafrée ? Il allait lui faire monter son plat tout de suite. Sachant d'expérience qu'il s'obstinerait à l'appeler ainsi même s'il protestait, il ne releva pas le Messire auquel il avait renoncé en entrant au monastère et promena un nez gourmand au-dessus des chaudrons et lèchefrites. Il choisit le chapon et déclara qu'il le mangerait sur place, avec eux, en bout de table. Malgré leurs mines consternées, il s'assit sur le banc. Nul doute qu'ils auraient préféré continuer leur repas entre eux, mais Gervais pensait que la cuisine était un bon endroit pour glaner des informations, et puisqu'ils étaient tous réunis, il ne voulait pas se priver de l'aubaine. Maître Robin déposa en face de son tranchoir* celui de Gervais que Pernelle, la cuisinière, avait garni sans manifester d'enthousiasme excessif. Assise en bout de table, encadrée de Gervais et de Maître Robin, elle se levait de temps à autre pour s'assurer que les plats gardés au chaud près des braises ne brûlaient pas. Elle arborait une mine aussi peu amène que l'intendant, mais le convive imposé s'extasia sur ce qu'il mangeait et réussit à lui arracher une ombre de sourire.

— Je ne sais pas de quelle manière vous avez cuit ce chapon, mais je suis sûr que vous y avez apporté tous vos soins.

La cuisinière ne résista pas à la flatterie et lui dévida l'intégralité de la recette. Tandis qu'elle expliquait comment elle avait mis de la belle eau nette dans la lèchefrite en dessous du chapon qui rôtissait et avait arrosé la volaille tout au long de la cuisson avec cette eau mêlée au jus de viande qui coulait de la volaille et à une gousse d'ail broyée, le reste du personnel, à l'exception d'un Maître Robin impassible, reprit peu à peu sa conversation. Elle roula d'abord sur des sujets sans conséquence, comme la préférence affichée par les invités pour le cuissot de mouton qui avait tellement embaumé la cuisine et dont, à leur grand regret, il ne restait plus un seul morceau, puis ils en vinrent à parler du meurtre après avoir vérifié du coin de l'œil que l'oncle de la maîtresse donnait toute son attention à la cuisinière. En réalité, Gervais tendait l'oreille, ou plutôt les deux oreilles :

de la gauche, il écoutait assez pour suivre raisonnablement la recette et émettre à bon escient un mot ou un signe d'encouragement, et de la droite, il s'efforçait de ne rien manquer de la conversation ancillaire. Malgré son désir de poser des questions, il s'en abstint, persuadé qu'ils se renfermeraient dans une feinte ignorance et qu'il n'y aurait rien à en tirer. Il songea qu'une bonne tactique serait d'obtenir la confiance de Pernelle et de devenir un familier des lieux. Quoi de mieux pour cela que se prétendre un passionné de mets raffinés à l'affût de nouvelles recettes ?

Il repartit content de lui : personne ne s'était douté de ses véritables motivations. Il n'avait sans doute pas découvert grand-chose, mais il pensait qu'ils en savaient davantage et qu'un peu de patience serait plus efficace qu'un interrogatoire direct. Qu'avait-il appris qu'il ignorait avant son incursion dans le domaine des serviteurs ? Que personne n'était vraiment surpris qu'un drame soit survenu. Quelqu'un avait dit, peut-être la chambrière de Mathilde ou sa voisine de table : « Cela devait arriver » et les autres avaient approuvé. L'information était mince, mais pas anodine.

La journée avançait, il était temps de se rendre chez son fils. Pour traverser la Seine, il prit un bac en Grève. Le passeur avait déjà un client, un portefaix chargé de marchandises pour la Cité, avec qui il engagea la conversation. Sans se douter de la parenté de Gervais avec la famille Despréaux, ils parlèrent du meurtre en toute liberté. Cela lui permit d'apprendre que le petit peuple des alentours, qui connaissait les gagne-deniers emprisonnés, était persuadé de la culpabilité de Simon. L'incarcération des autres apparaissait comme une injustice dont ils craignaient qu'elle n'en précède une plus grande : faire porter le chapeau à un innocent dépourvu d'appuis chez les notables.

Philippe était dans l'échoppe, à superviser le déballage d'une belle pièce de tissu où Gervais reconnut au premier coup d'œil la qualité des drapiers de Flandre. Il observa un moment son fils avant qu'il ne s'avise de sa présence. Philippe était l'image de la pondération, ressemblant en cela plutôt à sa mère alors que c'était de lui qu'il tenait les traits et la stature. À voir la compétence avec laquelle il examinait le drap et l'autorité dont il faisait preuve envers le facteur* qui le lui présentait, il lui fut confirmé, s'il en était besoin, que l'entreprise familiale était en bonnes mains. Se retrouver dans ce lieu dont il avait été le patron si longtemps fit à Gervais

un petit serrement de cœur même s'il ne regrettait pas de s'être effacé. Eugène, le vieux portier déjà là du temps de son père, l'avait salué avec émotion et respect, de même que les anciens employés. Les rares nouveaux, devinant qu'il était quelqu'un d'important dans la maison, avaient calqué leur attitude sur eux. Il en avait perdu l'habitude au prieuré, où sa place était des plus humbles, et en ressentit une impression d'étrangeté. Par contre, l'odeur du tissu neuf, si familière, lui procura un bonheur inattendu. Il ferma les yeux pour mieux s'en pénétrer.

Une fois la transaction terminée, Gervais se montra. Philippe l'entraîna à l'écart pour qu'il l'informe loin des curieux. Direct comme de coutume, il demanda à son père s'il croyait Simon coupable.

— À vrai dire, je l'ignore. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Rien. Je ne le vois presque jamais. Avant de réaliser le jour de son anniversaire qu'il avait quinze ans, je le tenais encore pour un enfant.

— Mathilde jure qu'il est innocent, mais elle ne sait pas tout. La preuve : elle a découvert au moment du drame qu'il jouait avec les comédiens.

— Tu as des relations à la prévôté, tu y es allé, je suppose ?

— Oui, tout de suite. Malheureusement, Coudrier n'est pas accessible parce qu'il est chargé de la sécurité de l'empereur et le commissaire du Châtelet ne m'autorise pas à voir Simon. Toutefois, j'ai précisé que j'étais l'ami du prévôt adjoint et sa femme l'a confirmé. Ils n'oseront rien faire en attendant son retour.

— Et toi ?

— Je vais essayer de découvrir ce qui s'est passé. Ce sera plus facile si je suis sur place.

— Tu t'installes chez Mathilde ?

— Oui, il vaut mieux.

Même si le visage de Philippe ne voulait exprimer que sa compréhension, Gervais y discerna du soulagement : il allait pouvoir annoncer à Mariette que son beau-père levait le camp et retrouver la paix domestique.

— Ainsi, dit Godefroi pensivement, la belle Roberte est devenue une harpie.

— Tu la connaissais ?

— Évidemment. Nous étions voisins.

— Et elle était belle ?

— C'était en tout cas mon avis quand elle avait quatorze ans et que je la croisais le matin. Elle allait à l'église et moi à l'école.

— Tu t'intéressais aux filles ? Toi ?

— Qu'est-ce qui te permet de croire que je suis fait d'une chair différente des autres ? Tu es toujours aussi naïf, mon pauvre Gervais.

Sans relever la dernière phrase, qui pourtant l'avait piqué, il répondit que c'était parce qu'il ne lui en avait jamais parlé.

— Eh bien maintenant, tu vois, j'en parle. Je ne sais pas si elle était aimable, Roberte, en ce temps-là, je n'ai jamais osé lui adresser la parole, mais je ne l'ai pas oubliée avec son corselet lacé serré laissant découvrir des seins bien paumés quand le fichu glissait. Et il glissait toujours au moment où nous nous croisions. La nuit son image m'enfiévrerait. Roberte... Une vieille acariâtre, me dis-tu ?

— Souviens-toi d'elle à quatorze ans et efface ce que je t'ai raconté.

En se dirigeant vers le réfectoire, Gervais remâchait le commentaire de Godefroi. Naïf, lui ? Sans doute plus qu'il aurait aimé le croire. Quand il parviendrait à un certain point de l'histoire en cours de récit, son ami aurait beau jeu de ricaner, car il s'était montré fort naïf en cette occurrence. Mais toujours ? Non, il n'était pas prêt à le concéder.

VIII

Pendant que le couvent s'installait pour la nuit, Gervais alla prendre son poste dans le cellier. La veille, après les vêpres, il avait soumis au prieur la stratégie qui, pensait-il, suffirait à ôter aux voleurs toute envie de recommencer : dissimulé au fond de la cave enténébrée, il déclamerait d'une voix forte et sépulcrale des extraits de la Règle de saint Benoît lorsqu'ils seraient dans la place. Le père Alain approuva l'idée et l'aïda à choisir les phrases destinées à secouer les amateurs de jambon.

Sans entrer dans les détails, Gervais annonça au père Norbert que le prochain larcin aurait lieu la nuit même. Le plus sûr moyen d'éclaircir le mystère consistant à être là au bon moment, il allait se cacher dans le cellier pour attendre les voleurs.

— Pourquoi cette nuit ?

— Parce que les vols précédents se sont produits à six jours d'intervalle.

— Ah bon ? Je ne l'avais pas remarqué. Comment expliquez-vous cela ?

Il préféra répondre qu'il ne se l'expliquait pas.

— Vous y allez seul ? C'est peut-être dangereux.

— Cela m'étonnerait. De toute façon, je suis de taille à me défendre.

Le cellérier voulut à toute force lui donner sa canne et laisser la porte ouverte derrière lui pour qu'il puisse battre en retraite si nécessaire.

— Surtout pas ! se récria-t-il. Il faut que tout soit comme

d'habitude. Pour sortir, je suivrai le même chemin que les voleurs dès que je les aurai mis en fuite.

— Il y fait très froid. Si vous restez là jusqu'au matin, vous allez attraper la mort, s'inquiéta le père Norbert qui lui tendit d'autorité sa couverture et sa canne.

Gervais le rassura :

— À mon avis, cela ne se produira pas très tard et je finirai la nuit dans ma cellule.

Le vieil homme secoua la tête, au comble de la perplexité.

— Je ne comprends pas comment ils entrent. Il doit y avoir un trou quelque part... Pourtant, vous avez bien vérifié.

— Ne vous tracassez pas, on sera bientôt fixés.

Muni d'une chandelle, il descendit les marches de pierre et se dirigea vers le fond de la cave. Il avait demandé au cellérier de lui laisser le temps d'y parvenir avant de fermer la porte pour s'assurer que le bruit de la clé était audible jusque-là. Comme il l'avait espéré, il en perçut bien le ferraillement, ce qui l'autorisait à garder la chandelle allumée. Il la moucherait dès qu'il entendrait tourner la clé.

Le déplacement de quelques sacs de farine lui permit de se ménager une cache relativement confortable. Assis sur un tonnelet, adossé à un sac, la couverture que le père Norbert avait eu la bonne idée de lui donner sur les épaules, l'attente commença. D'abord, pour passer le temps, il pria. Avec sa longue pratique de la récitation des psaumes, ils lui étaient spontanément venus à l'esprit dans l'ordre des matines, prochaine période de prière. Puis ses pensées s'égarèrent sur son existence au couvent, avec ses journées si bien réglées qu'elles assuraient la paix de l'âme. Il était heureux ici, entre l'église et le scriptorium, à louer le Seigneur, recopier la Bible, déambuler autour du cloître avec Godefroi. Mais Godefroi ne déambulerait plus jamais autour du cloître. Un des bonheurs de sa vie à Neubourg était sur le point de disparaître. Mieux valait évoquer Paris dans ce trou sombre où la lueur de la chandelle faisait apparaître des formes spectrales propres à troubler le jugement.

Dans ses premiers jours dans la capitale, avant de renouer avec son ancienne existence, comme s'il ne l'avait jamais quittée, il s'était

senti à la fois perdu, car il ignorait à quoi son temps serait employé, et bousculé parce qu'il était sans arrêt tiré à hue et à dia, sollicité par les uns et les autres, tenu de prendre des initiatives. Ici, il ne se passait rien, enfin d'habitude. Ce soir, une entorse à la routine allait se produire. Si le prieur avait fait appel à lui, comprit-il maintenant qu'il y réfléchissait, ce n'était pas à cause de ses talents d'enquêteur, comme il l'avait prétendu. N'importe qui, à part le père Norbert — qui n'admettrait pas plus sa surdité que le fait qu'il puisse s'endormir —, serait arrivé très vite à la même conclusion que lui. Le père Alain avait attendu son retour pour lui confier le soin de résoudre l'énigme parce qu'il ne voulait pas qu'un *vrai* membre de la communauté se consacre à autre chose que le service de Dieu. Pour Gervais d'Anceny, qui venait de la grand'ville où il s'était colleté avec les forces du Malin, ce serait moins dommageable que pour n'importe lequel des moines de Neubourg. En fait, l'affaire se réglerait entre presque laïcs, puisque les coupables n'étaient pas encore membres à part entière de la congrégation et lui n'en était qu'une pièce rapportée. À moins qu'il se soit trompé et que les novices n'aient rien à voir là-dedans ? La chandelle qui baissait prouvait qu'il était posté depuis un long moment au fond du cellier ; le frère Clément et le père Norbert avaient eu largement le temps de s'endormir et de laisser le champ libre aux novices. Lui-même aurait sans doute plongé dans le sommeil s'il n'y avait eu les contractions de son estomac trop peu alimenté titillé par les odeurs enivrantes des nourritures à l'entour. Les effluves du sac de farine lui rappelaient douloureusement le pain sortant du four et ces oubliés* encore chaudes vendues à la criée par des marchands ambulants et dont il s'était régalé avec Colin qui les aimait par-dessus tout. Il en avait acheté à peine quelques jours plus tôt puisque de simples individus ne se privaient que de chair en carême, et qu'à Paris, il était un simple individu. Au-dessus de sa tête commençait la théorie de jambons qui courait presque jusqu'au pied des marches. Il ne les avait pas sentis tout de suite, la farine couvrant tout le reste, mais avec le temps qui passait son nez parvenait à isoler les différentes odeurs, et le fumet du jambon lui provoquait des afflux de salive. Il peinait à repousser l'image mentale qui s'était insidieusement formée

de sa main en train de saisir le coutelas aperçu sur une étagère, celui que les voleurs allaient sans doute utiliser, de couper une tranche de jambon et de la manger lentement, voluptueusement. La sensation était si forte qu'il lui en vint des larmes aux yeux. Il moucha la chandelle pour ne plus voir l'objet de sa tentation.

C'est alors qu'il entendit la clé et recouvra aussitôt ses esprits. Il avait toujours pensé aux voleurs au pluriel et il avait eu raison : ils étaient deux, frêles silhouettes s'étirant sur les murs à la lueur dansante de la chandelle tandis qu'ils descendaient précautionneusement les marches. Arrivés dans la salle, sûrs d'être hors de portée d'oreille, ils ne se gênèrent pas pour parler fort. C'étaient bien des novices : leurs voix alternaient les aigus et les graves de ceux qui muent.

— On va commencer par le jambon, entendit-il. Cherche le couteau, il nous a dit qu'il était sur une étagère à droite vers le milieu.

Il nous a dit, remarqua Gervais. Voilà la preuve de la complicité des autres ; ils doivent venir à tour de rôle.

— Je l'ai.

— Bon. Éclaire-moi pendant que je le coupe.

Un instant passa tandis que la flamme incertaine de la chandelle jetait des lueurs sur la voûte.

— Je n'y arrive pas, c'est trop haut. Il faudrait que je monte sur quelque chose.

Il y eut le bruit d'un objet traîné sur les dalles de pierre.

— Là, tu y arrives ?

— Oui. Je coupe les tranches et je te les donne.

« Voici le moment d'intervenir », pensa Gervais.

D'un ton comminatoire, il lança :

— Qu'y a-t-il dans ton cœur, misérable pécheur, toi qui viens de pénétrer en ce lieu ?

D'abord, ce fut le silence, puis une petite voix tremblée semblable à celle d'un enfant demanda :

— Tu as entendu ? Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas.

La réponse trahissait la même inquiétude.

Gervais poursuivit :

— Y a-t-il dans ton cœur ce feu mauvais et amer qui sépare de Dieu et conduit loin de lui pour toujours ?

Il n'y avait plus un bruit : les novices étaient tétanisés. Gervais continua en parlant de plus en plus fort.

— La règle dit de ne pas voler, et tu viens voler. La règle dit de ne pas désirer avec envie ce que tu n'as pas, et tu désires pour toi les nourritures qui sont pour tous. La règle dit de mener durement son corps et tu veux engraisser le tien. La règle dit d'aimer le jeûne et tu te prépares à le rompre.

C'était toujours le silence. Voilà qui ne faisait pas l'affaire du justicier : son but était de les pousser à s'enfuir, pas de les pétrifier. Il allait falloir leur donner un petit coup de pouce pour qu'ils déguerpissent.

Sortant du texte de la règle qui les statufiait, il leur ordonna d'une voix tonnante :

— Partez, voleurs ! Quittez ce lieu ! Retournez à votre dortoir ! Misérables novices, dites à vos complices que le châtiment sera terrible si vous recommencez. Fuyez et repentez-vous.

Il entendit enfin ce qu'il espérait : la chute du couteau sur les dalles et la galopade des pieds nus. De saisissement, celui qui tenait la chandelle l'avait lâchée et elle gisait à terre, toujours allumée, éclairant une belle tranche de jambon elle aussi abandonnée. Gervais la regarda, fasciné. Puis, irrésistiblement, il s'en empara, la déchiqueta à belles dents et l'avalait sans presque la mâcher. Ensuite, accablé de honte, il remonta les marches d'un pas lourd, ferma la porte derrière lui, traversa la pièce où le père Norbert ronflait comme un bienheureux et, parvenu à sa cellule, s'allongea sur sa couchette. Le sommeil tarda à venir.

Au matin, il fit son rapport au prieur sans omettre son propre larcin ni sa gloutonnerie.

— Passer tout ce temps dans un cellier était probablement une trop rude épreuve pour un estomac vide, lui dit son supérieur avec indulgence. Privez-vous de fromage aujourd'hui et n'y pensez plus.

Il avait cru voir une lueur amusée dans le regard du père Alain,

mais sans doute s'était-il trompé.

IX

D'Anceny soupa à l'hôtel Despréaux. Le repas fut servi dans la chambre de Mathilde comme c'était le cas d'ordinaire lorsqu'il y avait une compagnie restreinte. Des valets avaient posé un plateau sur des tréteaux et enlèveraient le tout ensuite. Dans cette vaste pièce pourvue de deux lits à courtines et d'une table à écrire où elle passait le plus clair de sa journée de travail, elle recevait aussi ses partenaires de négoce. Dans une volière, des chardonnerets sentant venir la fin du jour donnaient à tue-tête leur dernier concert. Mathilde, les nerfs à vif, lança une draperie sur la cage pour les réduire au silence. Outre la maîtresse de maison, il y avait là les Roussel mère et fils, et Gervais répéta pour eux le détail des démarches accomplies.*

— Il n'y a donc rien d'autre à faire qu'attendre, conclut Arnaut.

— Pas du tout, répliqua vivement Mathilde. Mon oncle d'Anceny a l'expérience des enquêtes, il va trouver le coupable.

— Fort bien, approuva-t-il en posant sur Gervais un regard qui reflétait son scepticisme.

Celui-ci comprit que l'assistant de sa nièce ne croyait pas à l'innocence de Simon et tenait pour sûr que son vis-à-vis ne pouvait pas lui non plus être dupe. Voilà qui l'ébranlait. Déjà, quand il avait échangé quelques mots avec Jeanne Roussel, elle avait fait une remarque paraissant aller dans ce sens. Arnaut devait savoir des choses que Mathilde ignorait ; il lui poserait la question le lendemain. Quoi qu'il en soit, il fallait éclaircir divers éléments de l'affaire : la présence de Simon sur scène, sa relation avec la victime et le motif que lui ou un autre aurait pu avoir de la tuer.

— Est-ce toi, Mathilde, qui as supervisé la préparation du spectacle ?

— Non, c'est Arnaut. Moi j'ai suivi de loin.

Alors Arnaut devait savoir que Simon allait jouer. Il décida de ne pas le lui demander en présence de Mathilde : elle avait assez de raisons de se tourmenter sans y ajouter que l'assistant auquel elle se fiait lui avait caché un fait aussi important. Puisque ce manque de franchise ne l'avait pas frappée, il n'attirerait pas son attention là-dessus.

Arnaut précisa :

— Je ne m'en occupais pas personnellement : en réalité, le maître du collège de Hubant avait la haute main sur la préparation du spectacle et me faisait rapport. Les clercs qui jouaient provenaient de son école.

— Je suppose qu'il n'y avait pas seulement des clercs puisque la victime est une femme.

— Il s'était adjoint une troupe de bateleurs* possédant des habiletés qui manquaient à ses élèves. En matière d'accompagnement musical, me semble-t-il. Et il y avait aussi des gagne-deniers engagés les derniers jours pour faire nombre. Ils devaient, je crois, s'agiter et crier sur ordre. Tout ce beau monde répétait ensemble. Je le sais pour les avoir vus en passant, mais je ne me suis jamais arrêté à les regarder parce que j'ai beaucoup à faire et que ma présence aurait été inutile. Le maître de Hubant est jeune et plein d'ardeur, j'avais toute confiance dans sa capacité à présenter un spectacle réussi.

Épuisés par la journée, ils se retirèrent aussitôt après avoir mangé. Jeanne partagerait la chambre de Mathilde, et Gervais et Arnaut dormiraient dans deux pièces voisines. À la demande de Gervais, sa nièce lui avait fait apporter une table, un tabouret et de quoi écrire. Il consignerait à mesure ce qu'il convenait de retenir et les questions à ne pas oublier de poser, mais cela attendrait au lendemain, car il tombait de sommeil.

Quelques heures plus tard, pendant que tous côtoyaient encore leurs rêves, il se leva et pria longuement. Les habitudes monacales étaient tenaces : le crépuscule lui fermait les yeux et l'heure des matines le trouvait prêt à commencer sa journée, même si la nuit restait profonde. Toujours seul à être éveillé, il pensa au problème qu'il avait promis de résoudre et réfléchit à l'élaboration d'un plan. D'abord, il lui fallait interroger Mathilde

sur ce qu'elle connaissait de l'emploi du temps et de la vie de son fils, et surtout, parler au valet de Simon. Il serait mieux au fait de ses activités. Il devait aussi rencontrer son pédagogue qui aurait vraisemblablement des informations à donner. Peut-être pourrait-il s'entretenir avec l'un de ses camarades ? Il se souvenait d'un jeune homme présent à la fête d'anniversaire. Le fils de Mathilde et lui avaient la même allure de jouvenceaux appartenant à un milieu privilégié. Tout ce qu'ils portaient était précieux et à la mode, de la richesse du tissu de la cotte* aux manches serrées, à la fourrure* du col et du bas du surcot*, en passant par la ceinture qui descendait sur les hanches et les poulaines* ridiculement longues, pointues et relevées au bout. Quelle sottise, se dit-il, de prolonger la chaussure de la longueur d'un pied ! Et cela s'allongeait encore ! Jusqu'où le désir de se singulariser irait-il ? Ces jeunes gens avaient aussi le visage bien nourri de bourgeois n'ayant jamais manqué et la chevelure bouclée qui était de mise. Cependant, Simon paraissait plus fragile que son ami. Peut-être cela tenait-il à sa blondeur et ses traits fins ? Même si son camarade au poil foncé semblait plus solide et plus assuré, c'étaient encore presque des enfants, qui se penchaient parfois l'un vers l'autre pour se chuchoter des choses qui les faisaient rire. Il y avait là une piste à ne pas négliger.

Après Mathilde, il devait parler à Arnaut pour vérifier ce qu'il savait. De toute évidence, il croyait Simon coupable. Avait-il pour cela de bonnes raisons ou seulement des présomptions en raison du caractère et du comportement habituel du garçon ? Faute d'avoir accès aux bateleurs et aux gagne-deniers enfermés au Châtelet, il essaierait de retrouver leurs proches. Quant aux clercs, nul doute que l'autorité ecclésiastique les avait récupérés avant la fin de la journée parce qu'ils n'étaient pas de juridiction laïque. Ils devenaient ainsi intouchables. Compte tenu des circonstances qui pointaient Simon comme coupable, ils avaient dû être libérés sur le champ. Il se demanda si sa situation d'oblat à Neubourg serait une introduction suffisante pour rencontrer leur chapelain, mais ne nourrissait pas grande illusion à ce sujet. Quoi qu'il en soit, il essaierait. Tout cela occuperait largement sa journée et peut-être même les suivantes.

Ne pouvant rien faire de plus, il laissa vagabonder sa pensée en attendant le réveil de la maisonnée. La veille, en allant chercher son bagage

à son ancienne demeure, il avait bénéficié d'une double chance : il avait vu son petit-fils sans croiser Mariette. Quel bel enfant ! Et charmant, souriant... Il n'aurait pu souhaiter mieux pour perpétuer la lignée d'Anceny. Colin lui avait réclamé une histoire à cor et à cri. Inspiré par l'animal du commissaire, il lui avait parlé de son propre chien, qui se nommait bêtement Mâtin. Colin voulait tout savoir : est-ce qu'il était plus grand que lui ? Bien plus grand. Plus lourd ? Beaucoup plus lourd. Lourd comme son père ? Plus encore. Pas vrai, papé ! avait-il protesté sur le ton de celui que l'on n'abuse pas. C'était pourtant la vérité : le chien pesait plus qu'un homme fort. S'il avait été entraîné à attaquer, personne n'aurait pu lui résister à moins d'être armé d'un bâton ou d'une épée. Mais Mâtin était pacifique. Il n'avait pas été besoin de le rendre méchant : sa seule présence servait de protection. « J'en veux un pareil », avait décrété l'enfant. Il aurait dû s'y attendre. Que n'avait-il réfléchi et choisi de raconter un épisode du roman de Renart* comme il l'avait fait les jours précédents ? Colin, qui pouvait être obstiné, allait réclamer un matin à ses parents et Mariette en ferait un casus belli* contre son beau-père. Elle qui affectionnait les petits chiens — elle avait un couple de lévriers italiens et leur portée qui couraient en tous sens dans la maison — n'en voudrait jamais un grand. Gervais se reprocha de la contrarier toujours comme s'il le faisait exprès. Quoiqu'elle en pense, ce n'était pas vrai.

La nuit avait douloureusement marqué Mathilde. Son visage flétri par les larmes et le manque de sommeil semblait précocement vieilli, et pourtant, elle n'avait rien perdu de son charme : cette brisure donnait envie de la protéger et de la consoler. Arnaut devait le ressentir ainsi, car son comportement avait changé. On aurait dit que maintenant c'était sur lui que tout reposait. La différence était infime : un peu plus d'assurance dans la voix, dans le geste, dans le maintien, dans la façon de s'adresser à sa patronne, comme si justement elle ne l'était plus, mais dépendait de lui.

— Je vais prier à l'église, annonça-t-elle dès que levée.

— Allez-y, je m'occupe de tout, lui répondit-il.

Elle partit avec son chien, un épagneul fauve qui la suivait comme son ombre, avant que Gervais n'ait eu le temps de l'interroger sur son fils. Après tout, se dit-il, peu importe, ce n'est pas elle qui me donnera les

meilleures informations. Elle est trop aimante, trop partielle. Jeanne Roussel descendit à la cuisine pour suppléer la maîtresse au plan domestique : la mère et le fils avaient pris la maison en main. Arnaut accepta de retarder son départ pour les entrepôts afin de répondre aux questions de Gervais. Il s'y prêta de bonne grâce, sans l'avancer en rien : d'après lui, il était difficile de se faire une opinion au sujet de Simon, car c'était un jeune homme renfermé. À cause de cela, bien qu'il le côtoie depuis des années, il ne pouvait prétendre le connaître. Comment savoir de quoi il était capable ? Gervais en espérait plus du valet attaché au garçon, mais Arnaut lui apprit que ce serviteur avait disparu depuis la veille.

— Hier, quand j'ai voulu lui parler, justement pour vérifier s'il était au courant de quelque chose, j'ai découvert que personne n'avait vu Firmin depuis des heures. Et il n'a pas reparu.

— Pourrait-il avoir participé au spectacle ? Si c'est le cas, il sera au Châtelet avec les autres.

Arnaut haussa les épaules.

— Qui sait ?

— Je vais essayer d'en apprendre davantage auprès du personnel.

— À votre guise. Moi, j'ai du travail.

Jeanne Roussel avait quitté la cuisine quand il y arriva, mais c'était d'elle que l'on parlait. D'elle et de son fils. Dissimulé dans l'escalier où il s'attarda à les écouter, Gervais crut reconnaître la voix de la cuisinière. Pernelle, si c'était bien elle, disait qu'ils en menaient large, les Roussel, et n'avaient pas perdu de temps pour profiter de la situation. Arnaut, c'était de longue main qu'il se rendait indispensable. Il voudrait s'emparer de la position du maître qu'il ne s'y prendrait pas différemment. Et l'autre, sa mère, elle avait été vite là. Si cela tournait mal pour le petit maître, dame Mathilde ne s'en remettrait pas, et alors il faudrait vivre avec ces deux-là. Les temps allaient changer et pas pour le mieux.

Gervais devina que Jeanne Roussel avait bousculé la routine et que cela déplaisait. Les serviteurs ne semblaient pas apprécier les Roussel, mais il ne devait pas en tirer de conclusions hâtives. À son avis, ce qu'il avait entendu était plutôt à interpréter comme un attachement aux maîtres — ou aux habitudes — qu'ils craignaient de perdre, si une décision de justice

défavorable à Simon plongeait Mathilde dans le désespoir.

Quelqu'un venait et il se montra, feignant d'arriver. La cuisine se dépeupla à son entrée, du moins en partie. Le porteur de bois s'en alla avec son crochet, le porteur d'eau avec les seilles* vides et la chambrière de Mathilde avec une pile de linge sur les bras. Il ne restait que Pernelle et ses deux aides, une forte femme et un gringalet. La femme étripait une volaille et le garçon grattait des navets tandis que la cuisinière humait une sauce en arborant la physionomie inspirée d'une artiste. La flatterie ayant été bien reçue la veille, Gervais y eut recours de nouveau.

— J'ignore à quoi est cette sauce, mais elle embaume jusqu'en haut des marches. À tel point qu'elle m'a attiré ici.

— C'est une simple aillie, annonça-t-elle avec une fausse modestie.

— Simple ? Je n'y crois guère.

— Disons que je l'améliore.

Elle baissa la voix et confia à son interlocuteur qui fit mine d'être honoré :

— Je broie les aulx avec du gingembre et des amandes.

— Et avec quoi l'allongez-vous ?

— Du verjus.

L'air matois de Pernelle prouvait qu'elle y mettait autre chose. Gervais ferma les yeux pour paraître mieux flairer. Il réfléchit : que peut-on rajouter à une sauce ? Du vin, sans doute. Considérant la couleur, s'il avait vu juste, c'était du blanc.

— Seulement ? Pas de vin blanc ?

— Messire d'Anceny, c'est un plaisir de parler cuisine avec vous ! s'exclama Pernelle avec ravissement. Vous êtes un connaisseur.

— Et vous une fine cuisinière. J'ai hâte de m'en régaler.

Elle lui tendit la cuillère. Gervais souffla dessus pour la refroidir, la dégusta dévotieusement et émit un claquement de langue appréciateur.

— Magnifique !

— Vous au moins, Messire, vous savez ce qui est bon.

— Ne me dites pas que vous n'êtes pas habituée aux louanges, je ne peux le croire. Ma pauvre nièce n'est pas en ce moment en état de goûter la chère délicate, mais je crois me souvenir qu'elle est plutôt gourmande.

— Et gentille avec les serviteurs, approuva la cuisinière. Dame

Mathilde est une bonne maîtresse.

— *Le jeune maître aime-t-il manger lui aussi ?*

— *C'est encore presque un enfant, intervint l'autre femme, il préfère les succades*.*

L'expression de son visage et le ton de sa voix témoignaient d'une grande affection pour l'intéressé.

— *Je parie que vous étiez sa nourrice, devina Gervais.*

— *C'est la vérité, confirma-t-elle. Un si bon petit ! Tous les matins, il m'embrasse avant de partir. Et il me cajole : Maria, donne-moi des dragées ; Maria, je me suis fait mal à la main, soigne-moi ; Maria, je ne peux pas dormir, viens me chanter une ballade. Il sait que je ne lui refuse jamais rien.*

— *C'est un grand jeune homme maintenant, il doit y avoir longtemps qu'il ne vous a pas réclamé de ballade.*

— *Ne le croyez pas. Encore la semaine dernière. Il était malheureux et avait besoin de réconfort. Dans ces cas-là, c'est toujours Maria qu'il appelle.*

Avant qu'il puisse lui demander les raisons de cette tristesse, elle se mit à pleurer à gros sanglots.

— *Qu'est-ce qui va lui arriver à mon petit ? Ce n'est pas un criminel. Il est doux et aimable. Vous allez le sauver, hein, messire d'Anceny ? Dis-lui, Pernelle, qu'il doit sauver le jeune maître.*

La cuisinière approuva.

— *Personne ne le croit capable d'avoir fait une chose pareille.*

— *J'ai bien l'intention de découvrir la vérité, mais pour cela il faut m'aider. Vous étiez au courant de sa participation au spectacle ?*

— *Non, répondirent-elles en chœur.*

Ce qu'elles firent un peu trop vite. Gervais choisit de ne pas insister pour le moment.

— *J'aimerais m'entretenir avec son valet. Firmin, je crois ?*

— *On ne l'a pas vu depuis hier matin.*

Leurs expressions étaient devenues carrément fuyantes.

— *Vous ne savez pas s'il jouait avec les comédiens ?*

Elles hochèrent négativement la tête. Le gringalet leva le nez de ses racines.

— *Il était bien trop vieux, ricana-t-il.*

La cuisinière et la nourrice le fustigèrent du regard et il se tut, contrit. Gervais salua la compagnie et s'en alla : pour le moment, il n'y avait plus rien à espérer.

— Au point où nous en sommes, résuma Godefroi, les apparences sont contre Simon. Arnaut le croit coupable et la police aussi. Les servantes affirment qu'il ne l'est pas, mais elles cachent des informations. Pour ta part, tu es perplexe. C'est bien cela ?

— Exactement. Je suis resté longtemps dans le brouillard et cela ne s'est éclairé que lorsque...

Le malade leva une main diaphane en signe de protestation.

— Non ! Surtout, ne me le dis pas, je veux arriver à la conclusion pas à pas, comme si j'avais été là. Une fois ton histoire terminée, je n'aurai plus qu'à mourir. Crois-le ou pas, je n'en ai pas envie. Alors que je ne peux ni bouger, ni sortir, ni lire, ni manger, que je ne peux plus rien faire... je m'accroche quand même à mon enveloppe charnelle. Mais après, quand tu auras fini, je ne lutterai plus. Merci pour ce dernier désir de vie que tu me donnes.

Violemment ému, Gervais dut marcher autour du cloître, longuement et à grands pas, pour retrouver un semblant de paix.

X

Durant le souper, Gervais jeta un coup d'œil discret aux novices. Il se demandait s'ils se hasarderaient à recommencer bien qu'ils aient eu très peur. Peut-être le sort avait-il désigné des couards lundi pour l'opération ravitaillement, et que d'autres garçons, plus hardis, décideraient d'aller vérifier s'il y avait réellement motif à renoncer ? Il ne serait certain d'avoir réussi la mission confiée par le prieur que passée la nouvelle nuit de permanence du frère jardinier, mais il n'était pas vraiment inquiet, rassuré par le spectacle qu'offraient les jeunes gens : ils fixaient tous obstinément leur écuelle vide d'un air soucieux. Si certains devaient croire à une intervention surnaturelle, d'autres avaient sans doute compris qu'ils avaient été démasqués et qu'on avait voulu leur donner une leçon. Il fallait espérer qu'ils soient assez intelligents pour deviner qu'une récidive entraînerait de vraies sanctions.

Quand avait sonné la cloche des matines, le père Norbert avait été sidéré de ne pas trouver l'oblat dans le cellier alors que la porte était toujours fermée. D'Anceny était venu lui expliquer ce qui s'était passé, ne lui cachant que l'identité des coupables. Le cellérier, incrédule, lui avait tout fait répéter.

— Alors vous avez vu les voleurs ?

— Non, je n'ai distingué que leurs silhouettes.

— Ils arrivaient vraiment d'ici ?

— Oui. J'ai même entendu la clé tourner dans la serrure.

— Et ensuite ?

— Quand ils ont été bien avancés à l'intérieur, j'ai récité à voix

haute la règle de saint Benoît. Ils ont eu peur et se sont enfuis.

— Je ne m'explique pas comment ils ont pu traverser cette pièce alors que je veillais. Et vous-même, par où êtes-vous passé pour sortir ?

— Également par la porte. Je les ai suivis, mais ils avaient disparu. J'ai donné ensuite un tour de clé. Comme vous ne bougiez pas, je n'ai rien dit.

— Se pourrait-il que je me sois assoupi ? finit-il par se demander.

Il avait du mal à l'admettre, mais il n'y avait pas d'autre explication possible, à moins de croire à une intervention du Malin, un pas qu'il hésitait à franchir.

— Eh bien... Pensez-vous qu'ils reviendront ?

— J'espère que non. Ce dont je suis sûr, c'est qu'ils étaient tellement effrayés qu'ils ont oublié de fermer la porte.

L'affaire en était restée là, mais Gervais n'était pas tout à fait certain de l'avoir convaincu.

Au matin, tandis qu'il taillait ses plumes, il observait sans en avoir l'air le père Joachim studieusement penché sur sa page. Pour le livre d'heures* qu'il recopiait, destiné à un grand personnage de l'entourage du roi, le vélin* utilisé était des plus précieux. Une fois l'ouvrage terminé, il serait richement enluminé par un moine de Nocé, la maison mère de Neubourg. Cette commande avait été confiée au bibliothécaire parce qu'il avait la plus belle écriture du monastère et il en tirait une légitime fierté. Pour l'heure, il était entièrement concentré sur son travail, mais Gervais l'avait vu à plusieurs reprises poser sur lui un regard dubitatif. Il devait brûler de curiosité au sujet des travaux du seul oblat du scriptorium qui requerraient un secret absolu. Quoiqu'« absolu » soit un grand mot, devait-il se dire, puisque tous les après-midi le scribe emportait ses écrits à l'infirmerie pour en faire profiter son ami mourant. Le père Joachim résisterait-il jusqu'au bout au désir de le lire ? Pour le moment, il y était parvenu : Gervais prenait soin de décaler très légèrement plusieurs feuillets de manière que, si quelqu'un y touchait, il soit incapable de les remettre exactement à leur place. Rien n'avait bougé. Pourtant, il était

persuadé que le bibliothécaire mourait d'envie d'en prendre connaissance. Renoncer à satisfaire sa curiosité était-ce une de ces petites choses en plus qu'il offrait au Seigneur en temps de carême ? Gervais se réjouissait de suivre sur son visage les traces de son combat intérieur.

D'Anceny quitta la cuisine de l'hôtel Despréaux pour se rendre... Par où avait-il commencé ? Pas par le collège de Hubant, il en était sûr, même s'il y était allé peu après. Il avait du mal à se souvenir de la chronologie des faits. Que n'avait-il pris des notes sur le moment comme il pensait le faire lorsqu'il avait demandé une table à écrire pour sa chambre ! Elles lui seraient bien utiles aujourd'hui. Mais ses soirées avaient été trop occupées pour cela. Qu'importe. À force d'y réfléchir, il finirait par trouver. Il se revit traverser la grande salle vers la porte d'entrée, la franchir et là... Ah, oui : il avait croisé Mathilde qui rentrait de l'église.

Mathilde lui adressa un pauvre sourire.

— Vous êtes mon unique espoir, mon oncle. La police ne fera rien.

Gervais revint sur ses pas et l'accompagna à sa chambre.

— Dès le retour de Coudrier, il y aura du mouvement, mais en attendant, en effet, je serai le seul à agir. Je vais faire mon possible afin d'éclaircir la situation. Pour commencer, que pourrais-tu m'apprendre du caractère de Simon ?

— C'est un bon garçon, doux, aimable, attentionné.

Elle en parlait de la même façon que la nourrice, mais c'était compréhensible : les deux femmes étaient celles avec qui le jeune homme avait des relations de tendresse.

— Est-ce qu'il est d'un abord ouvert et avenant avec les étrangers ?

— Malheureusement non. Il est timide et ne se met jamais en avant. Il va falloir qu'il change parce que dans le commerce, cela lui nuirait. Mais ce n'est encore qu'un jeune homme, il apprendra. Sous la gouverne d'Arnaut, qui est un excellent modèle à suivre, je suis sûre qu'il y arrivera.

Elle parlait de timidité, Arnaut de dissimulation. Gervais se demanda comment lui-même l'avait perçu le jour de son anniversaire. Faisant plutôt

preuve de réserve, dirait-il, mais elle s'était dissipée vers la fin du repas. Le vin aidant, il riait avec son voisin aux facéties des jongleurs* qui distrayaient les invités. Les jongleurs ! Ils étaient deux à faire tours et cabrioles pendant qu'une jeune fille les accompagnait avec un psaltérion*. Pourraient-ils être liés à ceux qui jouaient la veille dans le spectacle religieux ? Mieux : c'était peut-être les mêmes.

— Pour l'anniversaire de Simon, il y avait des amuseurs. Est-ce toi qui les as engagés ?

— Oui. Ils m'ont été recommandés par le maître du collège de Hubant. Ils faisaient partie de la troupe que lui-même employait, je crois.

— Saurais-tu où je peux les trouver ?

— Raymond, qui est sous les ordres d'Arnaut, a servi d'intermédiaire. À cette heure-ci, vous l'avez aux entrepôts.

— J'y vais de ce pas. As-tu l'intention de te remettre au travail ?

— Non. Je ne suis capable que de prier.

— Cela t'aiderait, pourtant. Songes-y.

— Ne perdez pas de temps avec moi, mon oncle. Ne vous souciez que de Simon.

En descendant le degré* menant à la grande salle, il pensa que, pressé de trouver la trace des bateleurs, il avait oublié de poser à Mathilde les questions prévues. Peu importait, ce serait pour plus tard, car il ne pouvait de toute façon suivre qu'une piste à la fois.

Il allait sortir pour se rendre aux entrepôts lorsqu'un homme demanda à le voir.

— Commissaire Garin, dit celui-ci en guise de présentation. Le prévôt adjoint m'a mandaté pour vous conduire à lui au Palais royal.

— Je vous suis.

Voilà qui réjouissait Gervais. Il n'en avait pas espéré autant. En cheminant vers la rue Saint-Denis, il engagea la conversation. Pas sur son affaire, évidemment, le policier n'aborderait pas ce sujet, même s'il avait des informations, comme tout le monde devait en avoir dans la police. À y bien penser, ailleurs aussi : un meurtre qui interrompt un spectacle donné en l'honneur de l'empereur, meurtre pour lequel le fils de la maison était suspecté, devait défrayer la chronique. Il aiguilla le messenger sur les festivités, ce qui lui permit d'apprendre que celui-ci n'était pas un sous-fifre,

mais un personnage important de la hiérarchie du Châtelet : au même titre que Levert, Garin assistait Coudrier. L'un avait la ville en charge, l'autre le Palais royal, une cité dans la cité. Le prévôt adjoint chapeautait les deux. De ce fait, Garin était aux premières loges, au plus près des souverains dont il fallait assurer la sécurité.

Alors qu'ils étaient retenus par un embarras de charrettes comme il s'en produisait toujours dans la ruelle voûtée donnant accès au pont aux Changeurs et sur le pont lui-même, le commissaire entreprit de décrire à d'Anceny le banquet royal de la veille. Il avait été donné dans la Grand-Salle du Palais, tendue pour l'occasion de précieuses tapisseries de haute lice*. Des baldaquins brodés de grosses perles surmontaient les tables où étaient disposés des ustensiles d'or et d'argent massif. Les dressoirs croulaient de flacons précieux, coupes, gobelets et vaisselle d'or, le tout rehaussé de pierreries. Une nuée de valets servaient aux convives les mets les plus recherchés et les vins les plus fins. Le soliloque dura jusqu'à ce qu'ils parviennent à destination et Gervais soupçonna Garin de s'être étendu sur un sujet anodin, dont il ne disait d'ailleurs que ce qui était de notoriété publique, pour l'empêcher d'avoir le loisir de l'interroger.

Tout en l'écoutant d'une oreille distraite, Gervais pensait que les deux assistants de Guillebert Coudrier avaient en commun un physique propre à impressionner les malfaisants : une taille au-dessus de la moyenne et une carrure imposante, mais alors que Levert avait manifesté une distance polie, Garin était disert et aimable. En franchissant l'enceinte du Palais, il comprit qu'il ne devait pas se laisser abuser par les apparences : les subordonnés de Garin lui témoignaient un respect qui ne paraissait pas dénué de crainte, et il devina que la différence d'attitude des deux auxiliaires de Coudrier à son égard provenait du fait que le premier ne savait pas si leur amitié était réelle tandis que le deuxième en était informé.

Il trouva Guillebert dans un cercle de lieutenants de sergenterie à qui il donnait des instructions : il allait y avoir un déplacement royal et il faudrait être plus vigilant que jamais. Apercevant son ami, il lui fit signe d'attendre et Gervais s'approcha d'une fenêtre dominant une cour intérieure où des gardes s'affairaient. Lorsque parut, porté sur une litière, un homme âgé richement vêtu et entouré du plus grand respect, il devina qu'il s'agissait de l'empereur. D'une santé défaillante, l'oncle du roi ne

pouvait pas marcher et avait toutes les peines du monde à se tenir en selle. Pourtant, au prix de fortes souffrances, il avait fait son entrée dans Paris à cheval. Vu que ce matin-là son escorte était assez réduite, il ne devait pas quitter l'enceinte du Palais royal. Gervais supposa qu'il se rendait à la Sainte-Chapelle se recueillir devant les reliques de la Couronne d'Épines et du morceau de la Vraie Croix.

Les lieutenants dépêchés à leurs tâches, Guillebert rejoignit Gervais près de la fenêtre. Ils s'étreignirent fortement.

— Eh bien, le moine, ironisa le prévôt adjoint pour cacher son émotion, pour toi, le temps n'a pas l'air de passer. La vie du couvent te conserve bien. Rien de tel que d'être loin des soucis du siècle pour éviter les rides et garder un teint frais.

— Tu n'es pas si mal non plus, vieux ruffian, rétorqua son ami qui réalisa en le disant que ce n'était pas tout à fait vrai.

Le visage de Guillebert s'était marqué en trois ans, son menton commençait de s'affaïsser et une légère bedaine pointait sous le pourpoint.

— Comme tu peux t'en douter, je n'ai pas une minute à moi et mes hommes sont sur les dents jour et nuit. Tant que l'empereur n'aura pas quitté Paris, personne n'aura le temps de s'occuper de ton affaire. J'ai quand même convoqué Levert pour qu'il me fasse le récit de ce qui est arrivé vu du côté de la police.

— Et ?

— Je ne te cache pas qu'il est persuadé que ton petit-neveu est coupable. Toi, qu'en penses-tu ?

— Que c'est probable, en effet. Ma nièce, par contre, est sûre que c'est faux.

— Une mère, tu sais...

— Je sais. Cela mérite cependant d'être vérifié. Quoi qu'il en soit, il faut chercher pourquoi cette femme a été tuée, trouver des membres de sa famille et les aider si mon petit-neveu est responsable.

— Comme je te l'ai dit, pour le moment je suis coincé. Mais rien ne t'empêche d'aller fourrer ton grand nez ici et là et de découvrir par toi-même ce qui s'est passé. Tu as prouvé plus d'une fois que tu en étais capable.

— Il me faut pour cela l'autorisation d'interroger Simon et les autres

prisonniers.

— *Je ne peux pas te la donner et j'en suis désolé. Comme tu ne fais pas partie de la police, cela froisserait des susceptibilités. Nous le ferons ensemble quand je serai libéré de mon service au Palais. Les clercs, évidemment, ont été récupérés par l'autorité ecclésiastique, ils ne sont pas de notre juridiction. Ton statut de religieux te donnera peut-être accès à eux, ce qui m'est impossible. Pour le moment, la seule chose ce que je puis faire, c'est dire à Levert de ne pas te mettre des bâtons dans les roues.*

— *Ou un matin dans les jambes.*

Guillebert éclata de rire.

— *Il t'a fait le coup de l'arrêter juste au dernier moment, je suppose.*

— *Exactement.*

— *Et tu n'as pas bronché ?*

— *Pas le moins du monde.*

— *Tu as dû l'impressionner, même s'il lui en faut beaucoup. Bien que je n'aie pas de temps à te consacrer, je suivrai les progrès de tes recherches. Quand je pourrai distraire un moment, Garin ira te quérir et nous ferons le point.*

Comme il s'en allait, Coudrier lui posa la main sur l'épaule :

— *Sois prudent. Si par extraordinaire Simon est innocent, il y a un coupable en liberté qui ne voudra pas que tu le démasques.*

Gervais quitta le Palais satisfait. Il avait décidé de mener sa propre enquête avant de rencontrer son ami, mais c'était beaucoup mieux de le faire avec sa bénédiction. Coudrier semblait le croire capable de résoudre l'affaire. Il aurait pu toutefois se dispenser de sa remarque sur son nez. Il n'y résistait jamais. D'Anceny ne lui avait pas fait le plaisir de protester, car il aurait rétorqué de son air le plus candide qu'il parlait de son flair et non de son appendice nasal, mais il savait bien qu'il l'avait fait exprès. Gervais avait toujours été chatouilleux sur ce point, même s'il était certain que son nez n'était pas long, enfin, pas trop long. D'ailleurs, sa chère Margaux affirmait qu'il donnait du caractère à son visage. Coudrier pour sa part prétendait que c'était à sa truffe de lévrier qu'il devait ses succès de limier. Le plaisir de voir ses compétences reconnues se trouvait diminué de manière notable par cette comparaison avec un chien de chasse pourvu d'un museau de taille conséquente. Il n'en restait pas moins vrai que

Coudrier faisait confiance à ses capacités d'enquêteur et lui laissait le champ libre.

XI

— Tu ne m'as pas parlé... de l'entrée... de l'empereur... dans Paris. ... Étais-tu présent ? demanda Godefroi d'une voix si faible qu'il devait fréquemment s'interrompre.

Quoi qu'il lui en coûtât, Gervais, pour répondre au vœu de son ami, prit le parti de se comporter comme si tout allait bien.

— Oui. Par chance, j'étais arrivé la veille. J'étais placé aux premières loges puisqu'il est passé devant la maison d'un parent qui m'avait convié à profiter de la vue de ses fenêtres. Je m'y trouvais avec Mariette, le petit Colin et quelques membres âgés de notre confrérie. Philippe était dans le cortège en tant qu'invité du roi, de même que Mathilde et les principaux notables. Le spectacle était magnifique. Veux-tu que je te le décrive ?

Godefroi fit signe que oui.

— L'empereur est arrivé par Saint-Denis où il s'était arrêté pour prier devant les saintes reliques et admirer les sépultures royales. À cause de ses difficultés à marcher, il avait eu recours à une litière. Mais pour son entrée dans la ville, malgré la douleur que cela lui causait, il a demandé à être hissé sur le destrier offert par le roi, un superbe cheval noir, afin d'honorer son hôte et de ne pas décevoir le grand concours de peuple qui assistait à son arrivée.

— Un cheval noir ? ... Les empereurs et les rois... d'ordinaire...

— Oui. La coutume veut que les empereurs et les rois entrent dans les villes sur un cheval blanc, mais notre roi n'a pas souhaité qu'il en soit ainsi. Il craignait que cela puisse être interprété comme la marque d'une supériorité de son invité sur lui.

— Je comprends. Ton fils et ta nièce... Ils étaient... dans le cortège ?

— Ils y étaient, et en bonne place, peu après le roi et l'empereur, juste derrière le prévôt de Paris et celui des marchands, parmi les échevins et les grands bourgeois. Comme il faisait froid, ils portaient de longs manteaux brodés de pierreries et doublés de fourrures précieuses et le roi, un manteau d'écarlate fourré d'hermine et un chapeau royal à bec orné de perles. Ils montaient tous de très beaux chevaux richement caparaçonnés. Mon petit-fils a été tellement émerveillé que je serais surpris qu'il l'oublie. Devenu adulte, ce sera peut-être son plus lointain souvenir. Les gens d'armes venaient en tête, et juste avant eux, des trompes les annonçaient. Les soldats étaient des sergents porteurs de bannières ainsi que des arbalétriers suivis de chevaliers et d'écuyers, l'épée en bandoulière et coiffés du couvre-chef d'apparat. Sans compter les huissiers d'arme du roi qui entouraient les souverains et allaient à pied. Ils veillaient à ce que personne ne puisse s'approcher d'eux à moins de deux toises*.

— N'ont-ils pas eu du mal à avancer avec tous ces badauds ? demanda le père Joseph qui venait d'entrer, une fiole dans les mains.

— Le roi y avait pourvu, expliqua-t-il. Il avait fait crier la veille par les rues qu'il ne fallait pas encombrer le chemin et que chacun devait rester aux endroits désignés pour les voir passer.

L'infirmier, qui était entré, déposa quelques gouttes du liquide de la fiole sur un linge et le fit respirer à Godefroi qui sembla en ressentir un bien immédiat. Ce faisant, il demanda à Gervais :

— Est-ce que la foule acclamait le cortège ?

— Oui. Le souverain est populaire. Il maintient le royaume en paix ce dont les Parisiens lui sont reconnaissants. Mais ce n'est pas la seule raison : une entrée royale dans une ville signifie que des libations seront offertes au peuple, ce qui ne manque jamais d'encourager l'enthousiasme.

— Quand on vit retiré comme moi depuis tant d'années, soupira le père Joseph, on a du mal à se représenter la pompe, la foule...

— N'oubliez pas le bruit. Surtout le bruit. Il y a bien moins longtemps que vous que je suis ici, mais j'avais perdu l'habitude du

bruit de la ville. Il est assourdissant et ne cesse jamais. Et là, en plus, il y avait les trompes et les cloches des églises.

— Même si j'étais en bonne santé, dit Godefroi, je crois que je ne le supporterais pas.

— Tu sais, on s'y fait très vite : après quelques jours, je n'y prêtais plus attention.

Le père Joseph les laissa et Gervais déroula son manuscrit.

Lorsque d'Anceny avait franchi la Seine en compagnie de Garin, occupé à écouter l'officier, il n'avait pas remarqué ce qui l'entourait, mais en retraversant seul le fleuve, passant devant le joaillier qui avait son échoppe sur le pont entre deux comptoirs de changeurs, il ne put empêcher l'afflux des souvenirs. Pareil à ce qu'il avait toujours été avec sa couronne de cheveux blancs et son dos voûté, l'artisan qui avait fabriqué tous les bijoux offerts à Margaux durant leur vie commune ciselait un collier. Gervais se rappelait le dernier joyau qu'il lui avait commandé comme si c'était hier : un fermail incrusté de turquoises pour attacher le grand mantel dont elle s'enveloppait pour aller à l'église. La joie de sa femme à la vue du précieux objet l'avait comblé. Elle l'avait si peu porté...*

Un rassemblement de curieux agglutinés autour d'un ours savant gênait la circulation et Gervais contourna l'obstacle sans vraiment y prêter garde. Toujours perdu dans sa mélancolique évocation, il ne s'aperçut pas que, le tour étant fini, les badauds, désireux de s'éloigner avant que l'animal n'arrive à eux avec son escarcelle, s'esbignaient sans se préoccuper de bousculer les passants. Ramené au moment présent par un coup d'épaule qui faillit le déséquilibrer, il réfléchit à la tâche qui l'attendait en se demandant par quel bout la prendre. À vrai dire, il n'était pas obligé de retourner tout de suite à l'hôtel Despréaux : l'ordre des démarches importait peu, il suffisait de ne rien oublier. Comme il n'avait pas sorti Fierote depuis deux jours et qu'il n'était pas très éloigné de l'hôtel d'Anceny, il décida de faire demi-tour vers l'île de la Cité pour récupérer sa jument. Il irait ensuite au collège de Hubant situé sur la montagne Sainte-Geneviève, juste avant l'abbaye du même nom.

En passant devant les lapinières pour se rendre aux écuries, il tomba sur Colin et sa nourrice. L'enfant demandait à voir ses jouets favoris

plusieurs fois le jour et elle lui ouvrait la porte des cages pour qu'il puisse caresser les lapereaux tout en s'assurant que l'intensité de son affection ne le conduise pas à écourter leur vie en les serrant trop fort. Le grand-père s'attarda à contempler le petit qui poussait des cris de joie. Quand Colin eut découvert sa présence, il voulut le retenir. Gervais pensa qu'il n'était pas si pressé qu'il ne pût lui offrir une balade à cheval. Maintenu à l'écart par Muguet, car elle craignait que la jument ne le piétine, Colin assista au harnachement de Fiérote puis, lorsque Gervais fut en selle, le petit passa des bras de la nourrice à ceux du cavalier. À califourchon, bien calé contre le buste de son grand-père, Colin, ivre de fierté, serrait les rênes dans ses petites mains, persuadé qu'il dirigeait lui-même la monture.

Supposant que l'ours savant amusait un nouveau public, Gervais engagea Fiérote sur le Grand Pont. L'animal y était effectivement, tenu en laisse par son maître avec une chaîne ferraillante qui ajoutait un son métallique aux battements de tambour de l'animal. Le gros ours brun dépassait les badauds de la tête et des épaules. Il se trémoussait, dressé sur ses pattes arrière, dans une cadence qui n'était pas forcément la même que celle de ses pattes avant sur le tambourin accroché à son cou. Cela ne diminuait nullement le plaisir du public, portefaix lourdement chargés, vendeurs d'oublies ou bourgeoises faisant leurs emplettes accompagnées des servantes qui les portaient. À l'instar des autres spectateurs, Colin battait des mains et riait aux éclats. Tout ce peuple bigarré oubliait le temps d'une pause le fardeau quotidien, mais aussi la nécessaire méfiance à observer dans tout attroupement. De sa position surélevée, Gervais s'aperçut qu'un tire-laine* dépouillait un badaud. Il cria : « Gare à vos bourses ! » Le voleur détala et disparut dans la foule tandis que chacun vérifiait s'il avait été sa victime. C'était le cas pour un d'entre eux qui se mit à vociférer et alla se plaindre à un sergent à verge en patrouille sur le pont. Plus personne ne regardait l'ours, et son maître dépité maudissait le larron*. Gervais lui fit signe d'approcher. Il donna une piécette à Colin et lui dit de la déposer dans l'escarcelle de l'ours. Impressionné de le voir d'aussi près, l'enfant se serra contre son grand-père et ne retrouva le sourire que lorsque l'énorme animal, qui s'était suffisamment éloigné pour ne plus paraître menaçant, le remercia d'un roulement de tambour. Gervais fit faire demi-tour à Fiérote pour ramener Colin à sa nourrice. L'enfant aurait préféré rester avec son

aiëul qui le consola en lui offrant une oublie et en lui promettant d'autres promenades à cheval.

Même si la distance n'était pas importante, il lui fallut du temps pour parvenir au Petit Pont qui donnait accès au quartier des écoles sur la rive gauche de la Seine tant la Cité était encombrée. Voyant que rien ne bougeait rue de la Vieille Draperie bloquée par une collision de charrettes, il s'engagea rue de la Pelleterie et le regretta aussitôt, car elle était fort étroite et les châlits que fabriquaient les artisans occupaient une partie de l'espace. Il aurait dû se souvenir qu'il n'existait pas de bon chemin pour traverser l'île de la Cité : il fallait prendre son mal en patience. La jument se fraya difficilement un passage parmi les gens et les animaux — cochons, poules et autres chiens errants — qui grouillaient dans un vacarme d'où émergeaient les appels des marchands ambulants essayant d'attirer la pratique en criant leurs produits plus fort que leurs voisins. La rue de la Calendre eût été un meilleur choix ; il devrait s'en souvenir au retour.

Le Petit Châtelet franchi, il s'engagea rue Sainte-Genève. La peste le prit aux yeux et à la gorge et il remonta son pourpoint pour s'en couvrir le nez et se mettre à l'abri de la contagion*. Visiblement, le conflit qui opposait les riverains à l'abbaye Sainte-Genève, propriétaire des lieux, perdurait trois ans après son départ. Les habitants voulaient que les bouchers sis tout au long de cette voie aillent pratiquer leurs tueries* hors les murs, mais ces derniers résistaient — soutenus par leur seigneur ecclésiastique qui y trouvait avantage monétaire —, prétendant que le sang et les fèces des tripailles qu'ils lavaient à même la rue suivaient la pente jusqu'au pied de la montagne pour disparaître dans la Seine. Si les grosses pluies entraînaient effectivement l'essentiel des déchets de la rigole centrale, il pleuvait rarement assez pour cela et il y avait toujours un reliquat à pourrir sur place. Ainsi, le quartier fleurait la charogne en tout temps. En janvier, c'était déjà très difficile à supporter, mais en été, avec la chaleur et les mouches, nul ne se risquait en ces lieux s'il n'y était obligé. Des meuglements de détresse se firent entendre et Fiérote, sensible à ces relents de mort, montra des signes d'agitation. Inquiète, elle encensait et ronflait. Gervais la rassura du geste et de la voix, tapotant son encolure du plat de la main et répétant doucement son nom. Elle resta nerveuse, mais cessa les

mouvements brusques de la tête. Il força un peu la cadence pour sortir au plus vite de ce cloaque.

Le collège de Hubant était situé presque au sommet de la côte et quand il y parvint il comprit en voyant la sculpture de l'Annonciation au-dessus du portail pourquoi on l'appelait aussi collège de l'Ave Maria. Le statut de l'établissement lui avait été décrit par Mathilde lors du repas d'anniversaire de Simon. Fondé quatre décennies auparavant, il accueillait à ses débuts six boursiers de huit à seize ans qui étudiaient la grammaire et la logique avec un maître placé sous l'autorité d'un chapelain. Outre l'étude, les clercs, maintenant un peu plus nombreux, étaient astreints à de pieuses occupations : prières, aumônes, visites d'églises. La participation à La prise de Constantinople par les Croisés entraînait dans cette catégorie.

Un homme à toutes mains* qui faisait office de portier vint répondre à l'appel du heurtoir. Il laissa pénétrer l'arrivant dans la cour, mais ne l'invita pas à le suivre dans la maison. Gervais descendit de sa monture et la tint par la bride en attendant le retour du messager. Le chapelain l'accompagnait : ne s'introduisait pas qui voulait dans le collège ! Pourtant, il s'était recommandé de dame Despréaux, dont il avait précisé qu'il était l'oncle, et avait signalé son état d'oblat chez les bénédictins de Nocé. Le prêtre qui, malgré le froid assez vif, n'avait pas mis de houppelande* sur son froc pour montrer que l'entrevue serait de courte durée, arborait un visage fermé.

— Vous comprendrez, lui dit-il, qu'après ce qui s'est produit, je refuse d'avoir le moindre contact avec cette maison. Mon rôle est de protéger nos étudiants du mal et ils s'y sont trouvés confrontés de la plus effroyable manière. J'ignore ce que vous êtes venu chercher ici et je ne veux pas le savoir. Partez et ne revenez pas !

Sur ce, il fit demi-tour et rentra tandis que le cerbère lui intimait de le suivre hors de la cour. Gervais enfourcha docilement sa monture, sachant qu'il serait inutile de protester. Comme il allait tourner bride, il aperçut un clerc à l'angle du mur. L'individu amorça un mouvement hésitant de la main dans sa direction puis disparut. Le portier ne s'était aperçu de rien. De toute manière, dans le cas contraire, il aurait refusé de lui donner la moindre information.

Pour redescendre vers la Seine, Gervais coupa par des venelles qui le

conduisirent à la Grande rue Saint-Jacques. Tout en cheminant, il songeait à la rebuffade qu'il venait d'essuyer. Elle ne le surprenait guère : un oblat n'était rien, et le nom de Mathilde, au lieu d'être un sésame comme cela eût été le cas avant le meurtre, constituait maintenant un obstacle infranchissable. À vrai dire, il n'avait pas espéré grand-chose de cette démarche, mais il se devait d'explorer toutes les directions et cela en était une. L'attitude du clerc était difficile à interpréter. Gervais n'était même pas sûr qu'il lui ait adressé un signe et ne l'avait pas vu assez pour déterminer s'il s'agissait du maître ou de l'un de ses étudiants. Pour s'en assurer, il faudrait le rencontrer et lui parler. Quoique malaisé, cela ne devrait pas être impossible, surtout si c'était le maître. Perrin pourrait l'aider dans cette démarche.

Lorsqu'il parvint à proximité du Palais, le son argentin de l'horloge que le roi avait fait placer quelques années plus tôt en haut de la tour pour donner l'heure aux Parisiens lui confirma qu'il était midi. C'était le bon moment pour demander à dîner à son fils et lui emprunter Perrin. Cet homme, qui avait travaillé sous ses ordres avant de servir Philippe, ne restait jamais inemployé bien qu'il n'ait pas de fonction définie dans l'entreprise, car sa finesse et sa débrouillardise en faisaient un collaborateur précieux dans les situations où agir au grand jour eut été dommageable. Affecté par le départ au couvent du patron qu'il avait si souvent secondé, Perrin avait été tenté de le suivre, mais n'avait pu se résoudre à l'idée de mener une vie d'ascèse. Cette décision, il n'avait pas eu à la regretter parce que Philippe, sachant l'apprécier, lui avait conservé le rôle occulte qu'il tenait auprès de son père.

Gervais demanda au valet d'écurie si Philippe était là. Sur sa réponse positive, il lui confia Fiérote et pénétra dans l'hôtel. Son fils et sa bru allaient se mettre à table et le convièrent de bonne grâce à partager leur repas. Mariette fut affable, considérant sans doute qu'elle pouvait faire l'effort de supporter son beau-père puisque ce n'était qu'à petites doses. En dégustant un pâté d'anguilles jeté dans une sauce friande à souhait où dominaient la cannelle, le gingembre et le girofle — sa bru avait bien des défauts, mais elle aimait la bonne chère et veillait de près sur la cuisine —, ils parlèrent de choses et d'autres : du prix du blé, que la paix maintenait à un niveau stable, de la visite de l'empereur, qui provoquait des fermetures

de rues et des encombrements rendant les déplacements dans la ville plus compliqués encore que de coutume, de Colin qui avait raconté sa promenade à cheval et sa joie de voir un ours savant. Il revint à ce moment-là à Mariette que l'enfant réclamait un matin depuis que son grand-père lui avait vanté les qualités de cet animal. Elle le reprocha avec aigreur à Gervais tandis que son époux minimisait le problème en l'assurant que Colin cesserait très vite d'y penser.

Philippe avait demandé à son père comment leur tante Mathilde supportait l'épreuve et il avait répondu qu'elle était effondrée, ne pouvant que pleurer et prier, mais Mariette ne se trouvait pas suffisamment informée des suites du drame de l'hôtel Despréaux. Son mari avait dû lui dire que son père enquêtait ; fort curieuse de nature, elle brûlait d'apprendre s'il avait progressé. Comme elle était également bavarde et manquait de jugement, c'était la dernière personne à qui Gervais aurait fait part de ses avancées, pour autant qu'il y en eût. Il prétendit qu'il ne se passerait rien tant que Coudrier ne serait pas libre et vit la contrariété pincer les lèvres fines de sa bru. Il était clair qu'elle ne le croyait pas. Pour que ses démarches restent secrètes, car l'inverse pourrait nuire à son enquête, il décida — tant pis pour son fils incapable de rien cacher à sa commère — de ne pas l'informer de ses investigations. Il attendit d'être dans l'escalier qui menait à la boutique de draperie au rez-de-chaussée de l'hôtel pour l'aviser qu'il avait besoin de Perrin.

XII

Quand il reprit possession de son manuscrit, passées les prières de tierce*, Gervais s'aperçut tout de suite que quelqu'un y avait touché. Le changement était infime et le coupable devait être certain de ne pas s'être trahi ; pourtant, c'était clair : les feuillets n'étaient pas placés exactement de la même façon que la veille. Ainsi donc, le père Joachim n'avait pas résisté à la curiosité. Mais était-ce bien lui ? Le regard qu'il portait de loin en loin sur son copiste atypique était le même que de coutume. Or, le bibliothécaire ne possédait en rien l'art de la dissimulation, ce qui expliquait l'inimitié de tant de gens à son égard. Il ignorait visiblement qu'un peu de diplomatie facilite les relations humaines, et que c'est d'autant plus vrai dans un monastère dont les habitants vivent en vase clos. Gervais avait commencé sa journée plus tard que ses confrères parce que de prime* à tierce il s'était consacré à la vérification de la comptabilité du couvent en compagnie du cellérier. L'indiscrétion avait été commise pendant cet intervalle de temps. Pourrait-elle être le fait d'un autre que le père Joachim ? Ce dernier déverrouillait le matin l'armoire où étaient conservés les manuscrits en cours de transcription et ceux qui servaient de modèle. Pendant les heures de travail, elle restait ouverte, car les scribes prenaient un seul folio à la fois et le rapportaient à sa place quand ils avaient fini de le copier. La porte n'était refermée à clé que lorsqu'ils quittaient tous ensemble le scriptorium, c'est-à-dire à chaque période de prière. En fait, n'importe qui aurait pu s'emparer du manuscrit de Gervais et le lire sans qu'il y paraisse.

Il regarda les frères penchés sur le lutrin où était déposé leur

modèle. Sur lequel de ces lutrins ses feuillets s'étaient-ils retrouvés ce matin ? Qui aurait pu avoir envie de savoir ce qu'il faisait, lui qui écrivait, mais ne recopiait pas ? Frère Antoine, qui s'ennuyait tant à transcrire sa Bible que tous les prétextes étaient bons pour se lever, aussi bien lui demander des nouvelles de Godefroi, qu'apporter à la mésange son offrande de miettes de pain ? Frère Paul ? Gervais songea que si le coupable était le gourmand qui finissait les maigres repas de carême de son voisin de table, ses descriptions des plats de Pernelle devaient lui faire souffrir mille morts. Ou bien étaient-ce frère Amédée ou frère Élie ? Ils venaient de quitter l'infirmerie où ils avaient soigné un mauvais catarrhe* et les visites quotidiennes de Gervais à Godefroi avec ses feuillets à la main auraient pu exciter leur curiosité. Des deux premiers il y avait peu à craindre, car Gervais ne se souvenait pas de les avoir vus nuire volontairement à quelqu'un. Mais c'était différent pour les deux autres, qui avaient le don de l'intrigue et dont il valait mieux se méfier. Alors, qui ? Voilà un mystère qui serait sans doute plus difficile à élucider que le vol de jambon. Comme il ne pouvait rien faire, sauf demeurer vigilant, Gervais s'efforça de chasser l'affaire de son esprit, même si elle le tracassait, pour continuer la rédaction de son récit.

La joie d'être réquisitionné éclaira le regard de Perrin qui, à son habitude, s'abstint d'exprimer en paroles ce qu'il ressentait. Visiblement, il était ravi que son vieil ami ait besoin de lui, car il savait que sa vie allait devenir autrement excitante que sous la gouverne du trop sage Philippe.

Les deux hommes se connaissaient de longue date. Le père de Perrin avait travaillé pour celui de Gervais, et Raoul d'Anceny, qui avait détecté chez l'enfant une vive intelligence, l'avait envoyé à la petite école avec ses fils. Quand il avait su lire, écrire et compter, le garçon avait naturellement trouvé sa place dans le commerce de draps de la maison d'Anceny. Écoliers, Gervais et Perrin avaient joué ensemble, puis s'étaient perdus de vue au moment où le fils du maître avait senti l'appel de la vocation religieuse. Lorsque ce dernier, qui avait intégré bon gré mal gré l'entreprise familiale, avait été confronté à une affaire délicate, il s'était adressé au

compagnon de son enfance pour le seconder, marquant ainsi le début d'une fructueuse complicité.

Perrin n'avait pas changé : c'était toujours la même silhouette contrefaite, qui expliquait sans doute qu'il n'ait pas pris femme, aucune n'ayant voulu se lier à un homme difforme. Son physique ingrat était peut-être aussi à l'origine de son refus de parler s'il n'y était pas obligé, comme pour se faire remarquer le moins possible. En avait-il souffert ? Gervais l'ignorait : entre eux, la pudeur était de mise. Il avait eu l'occasion par le passé de découvrir que les sens de Perrin trouvaient leur compte dans la fréquentation des filles folieuses* des étuves* de la rue de Glatigny, mais comment se sentait-il lorsqu'il réintérait son logis vide ? Quoi qu'il en soit, son vieux compagnon n'avait pas le caractère aigri, bien au contraire, et il était toujours prêt à se lancer dans une nouvelle aventure. Gervais lui raconta tout, sans rien celer.

— Tu souhaiterais sans doute commencer par tenter de parler au clerc de Hubant ? supposa Perrin.

— En effet. Je ne suis pas sûr que ce soit une piste, mais pour le moment, je n'en ai pas d'autres.

— Je vais poster un mendiant près du collège. C'est un galopin tout à fait dégourdi que j'ai employé plus d'une fois. Quand les écoliers sortiront, il les suivra, puis il viendra m'en aviser dès qu'ils seront arrivés dans un lieu où il y a des chances qu'ils restent un certain temps. Je l'enverrai te chercher. Pour cela, il faut que je sache où te trouver. Tu seras ici, à l'hôtel d'Arcy ?

— Non, j'ai quitté la Cité pour la Grève. Il était plus commode d'être à l'hôtel Despréaux pour soutenir ma nièce.

— Ah...

Perrin avait à coup sûr deviné ses vraies raisons, mais il ne le manifesta pas et se contenta de lui recommander de ne pas oublier d'avertir le portier de sa destination quand il s'en irait, de manière qu'il puisse le rejoindre.

— Surtout, insista-t-il, dis-lui qu'il doit donner l'information au jeune mendiant qui la lui demandera.

Après avoir quitté Perrin, Gervais, qui avait récupéré Fierote, traversa la Seine pour se rendre aux entrepôts de la maison Despréaux afin de

rencontrer Raymond, l'assistant d'Arnaut susceptible de l'aider à retrouver les bateleurs. Il eut la mauvaise surprise d'apprendre que ledit Raymond était parti le matin même pour Beaune négocier un achat de vin. Son absence durerait plusieurs semaines. Voilà qui était fâcheux. Il n'y avait plus que le maître de Hubant à pouvoir le renseigner et rien ne l'assurait qu'il accepterait de le faire.

Le portier de l'hôtel Despréaux était un vieil homme dont Gervais ne tarda pas à découvrir la sénilité. Il lui répéta plusieurs fois les consignes sans être sûr qu'il eût compris, bien que le vieux hochât vigoureusement la tête à chaque mot en signe d'approbation. Gervais s'en ouvrit à Mathilde, insistant sur l'importance que les messages lui soient transmis. Elle affirma qu'il n'y avait rien à craindre : Jean était fiable. Il avait servi la famille comme valet à tout faire depuis son plus jeune âge et avait été recasé par charité à la porte parce que le travail était facile et peu fatigant.

— Ce n'est pas une lumière, mais il exécute scrupuleusement les ordres, s'ils sont simples. Assurez-vous qu'il a compris et il n'y aura aucun problème.

Gervais pensa que, justement, c'était là le problème : rien ne prouvait que Jean eût compris. Mais il n'insista pas, préférant plutôt l'informer de sa déception de ne pas avoir pu rencontrer l'assistant d'Arnaut.

— J'ai appris qu'il était parti ce matin pour Beaune, c'est vraiment dommage.

— Raymond ?

— Oui.

— Ah bon ? Cela m'étonne : il ne devait pas y aller avant le printemps. Sans doute avons-nous vendu plus de vin que prévu avec toutes les festivités qui entourent la visite de l'empereur.

— Les fêtes des grands sont bonnes pour les affaires.

— C'est vrai, mais je donnerais tous les profits en échange de la liberté de Simon. Je n'ai plus que lui : Dieu m'a repris Malivet et les six autres enfants que nous avons eus. Simon est toute ma vie.

— C'est justement pour cela que tu dois être forte. Lui aussi n'a que toi.

— Je ne parviens qu'à prier, comprenez-le, mon oncle. Cette maison peut fonctionner sans moi : Arnaut s'occupe du négoce et Jeanne de

l'intérieur. Quant à vous, sortez Simon du Châtelet, je vous en conjure. Moi, je prie pour votre réussite.

Il lui répéta que rien n'irait vite. Certes, il avait des pistes prometteuses — le Seigneur lui pardonnerait ce pieux mensonge —, mais il fallait savoir attendre.

Tirée un moment de ses oraisons par l'arrivée de Gervais, dont elle avait visiblement espéré qu'il venait lui annoncer un miracle, elle s'y replongea à son départ. Il quitta le cœur serré cette femme brusquement vieillie, frileusement pelotonnée sous une couverture qui ne semblait pas la réchauffer, et dont les lèvres marmonnaient une interminable patenôtre. Elle ne ressemblait pas à la courageuse Mathilde qui avait fait face à toutes ses épreuves passées : celle-ci était le malheur de trop. Si Simon était reconnu coupable, elle ne survivrait pas à sa condamnation. Mais quelle mère pourrait supporter de voir supplicier son fils ? Il se prit à espérer de toutes ses forces que Simon soit innocent.

La journée était bien entamée et il ne pouvait plus rien entreprendre avant le lendemain. Quant à retourner traîner aux cuisines, c'était prématuré : s'il voulait que les serviteurs lui racontent ce qu'ils savaient, il devait gagner leur confiance et cela exigeait du doigté. Muni du précieux livre d'heures que Mathilde lui avait prêté à sa demande, il se réfugia dans sa chambre. Depuis cinq jours qu'il était dans la capitale du royaume, il n'avait pas eu un moment de répit et se sentait moralement épuisé. De la routine du prieuré tout lui manquait : son travail de scripteur, ses longues périodes de lecture dans la salle du chapitre, ses déambulations silencieuses et solitaires autour du cloître en compagnie de Godefroi, et le silence, surtout, le silence.

— Tu dois être content d'avoir retrouvé la tranquillité de Neubourg, commenta son ami dont la parole était aujourd'hui fluide.

Ce mieux était dû au marrube que Gervais lui avait administré en arrivant. Le père Joseph lui avait remis la fiole en lui recommandant d'en faire respirer au malade dès qu'il peinait à reprendre son souffle. Les effluves médicaux de la plante faisaient merveille, même si l'effet était de courte durée.*

— Rien n'est jamais aussi simple, tu sais, répondit-il. Je venais

d'arriver à Paris à ce moment-là, et il m'a fallu un temps d'adaptation. Maintenant, au retour, c'est la même chose. Songe que je suis resté absent presque trois mois, c'est largement assez pour prendre de nouvelles habitudes.

— Et pour remettre en question le bien-fondé de ta présence ici ?

Gervais posa sur Godefroi un regard surpris. Sa faculté de percevoir les pensées secrètes l'avait toujours étonné ; comme il pouvait le constater, la maladie et la faiblesse n'y avaient rien changé. Pourtant, il était sûr de ne rien avoir laissé échapper dans ce sens. Quel indice avait-il pu l'amener à faire cette remarque dérangeante ? Redoutant d'être entraîné sur une pente dangereuse, il protesta :

— Quelle idée ! Voyons, pas du tout.

Mais sous le regard aigu de Godefroi à qui on ne mentait pas, il dut admettre :

— Quelques doutes, peut-être...

Son ami n'insista pas : s'il était perspicace, il n'était pas indiscret et ne forcerait pas la confiance. « De toute manière », pensa Gervais résigné, « elle finira bien par venir en son temps. »

Déjà, Godefroi le relançait :

— Je t'ai interrompu. Excuse-moi, et continue, je suis tout ouïe.

Soulagé, Gervais reprit sa lecture.

Dire que le repas du soir ne fut pas joyeux serait une litote : l'abattement de Mathilde interdisait toute conversation légère et il était difficile de trouver des sujets neutres pour la détourner du ressassement de ses craintes. D'Anceny se donna du mal pour l'intéresser : il lui rapporta le récit du commissaire Garin qui lui avait décrit le cadre du festin offert par le roi à son illustre visiteur. Il relata aussi en détail le départ en litière de ce dernier auquel il avait assisté depuis une fenêtre du Palais royal. Tout cela n'obtint qu'une attention polie de sa nièce, mais c'était préférable à l'entendre répéter qu'il fallait sauver Simon. Arnaut ne participa guère, mais Jeanne Roussel l'aida de son mieux. Vive et diserte, elle posait les bonnes questions pour relancer le propos, souriait, le tout sans se départir de sa sollicitude envers Mathilde. Elle essaya sans grand succès de stimuler l'appétit de son amie en vantant le fumet dégagé par le bouilli de brochet

auquel, à l'exception de la maîtresse de maison, les commensaux faisaient honneur.

— Voilà, c'est tout pour aujourd'hui.

— Je le vois bien. Mais j'ai l'impression que tu as quelque chose à me dire.

Le matin, en constatant l'indiscrétion dont il avait été victime, Gervais avait pensé consulter Godefroi, puis il avait repoussé cette idée parce qu'il ne voulait pas troubler le malade, chaque jour plus faible et plus fatigué. Cependant, ayant eu la preuve qu'il avait l'esprit toujours vif et s'intéressait à tout, il décida de lui soumettre son problème dans l'espoir de le voir émettre une hypothèse quant à l'identité du coupable.

— Quelqu'un a lu mon manuscrit pendant que je vérifiais la comptabilité du cellier. J'en suis fort contrarié. Pourtant, le prieur avait bien dit que ce que je faisais était confidentiel.

— Ce qui était le meilleur moyen de provoquer la curiosité. D'abord, es-tu vraiment sûr qu'il a été lu ?

— Oui. J'avais placé les folios d'une certaine façon et ils ont été dérangés.

— Qui était présent au scriptorium ?

— Le père Joachim et les frères Antoine, Paul, Amédée et Élie.

— À part moi, qui n'irai plus, tout le monde était là.

— ...

— Réfléchissons. J'excluais le père Joachim. Il est d'une telle rectitude morale — par charité je ne dirai pas rigidité — que son envie de savoir ce que tu écris, désir dont je ne doute pas, ne devrait pas en avoir le dessus. Demeurent les quatre autres. Je n'en absoudrai aucun sur sa mine. Quoique frère Paul me semblerait moins sujet que la moyenne à une curiosité d'esprit. Les ragots le passionnent, mais lire un texte s'il n'y est pas obligé...

— Il en resterait trois : l'un est plutôt une bonne nature, mais les deux derniers compères sont franchement malveillants.

— Moi aussi je les juge ainsi. Que comptes-tu faire ?

— Je n'en sais rien. S'il te vient une idée...

XIII

Avant que Gervais n'entame la lecture de ses écrits du matin, Godefroi lui demanda si quelqu'un avait retouché à ses feuilles.

— Pas aujourd'hui, mais je n'ai pas quitté le scriptorium. Je ne sais vraiment pas comment les protéger.

— Quand tu sors, tu devrais les laisser à ta place au lieu de les remettre dans l'armoire. Ce sera plus difficile de s'en emparer sans que personne ne s'en aperçoive.

— Tu as raison, je ne m'en étais pas avisé.

Quand Godefroi eut fermé les yeux pour signifier à son ami qu'il pouvait commencer, Gervais ne put s'empêcher de penser qu'avec ses mains croisées et son visage hâve, il ressemblait à un gisant.

— C'est un plaisir de faire maigre dans cette maison ! s'exclama d'Anceny en entrant dans la cuisine. Le brochet d'hier était savoureux.

Au réveil, il avait eu une idée : afin de se mettre dans les bonnes grâces de la cuisinière, il allait prétendre vouloir noter ses recettes pour la postérité, car ce serait un crime qu'elles se perdent.

— Bien entendu, au début de la relation, je mentionnerai qu'elles viennent de la très talentueuse Pernelle de l'hôtel Despréaux qui les a confiées au clerc Gervais d'Anceny en la quatorzième année du règne de Charles V le Sage pour l'édification des maîtresses de maison.

— Messire ! minauda l'intéressée. Je ne mérite pas un tel honneur.

— Mais si, je vous assure.

Blanche, la chambrière de Mathilde, qui avait levé les yeux au ciel avec un ricanement moqueur, rougit de confusion en s'apercevant que

Gervais l'avait vue. Le fait qu'elle ne soit pas dupe de sa lourde flatterie témoignait d'une intelligence plus affûtée que celle de la cuisinière.

— Tu les as notées, ces recettes ? voulut savoir Godefroi.

— Non, et je m'en suis confessé. J'aime la bonne chère, mais pas au point d'y penser lorsque je ne suis pas à table. D'ailleurs, même si ses plats étaient dignes d'éloges, surtout pour qui sortait du prieuré, il n'y avait pas de quoi les garder en mémoire. On mange mieux à l'hôtel d'Anceny. Mais ce n'est pas un lieu où je me risquerais à humer les chaudrons.

— Pauvre Gervais ! Il a peur de sa bru, se moqua le malade.

— Peur qu'elle m'empêche de voir Colin, certainement. Elle n'est pas seulement bête et médisante, mais capable de méchanceté.

— Eh bien !

— Brisons là. L'évoquer m'insupporte.

— Fort bien, j'éviterai de te taquiner à son sujet. Qu'as-tu appris à la cuisine ?

— Un élément qui m'a permis ma première découverte.

— *Commençons par ce que vous fricotez aujourd'hui si vous le voulez bien, enchaîna d'Anceny.*

Pernelle était d'autant plus disposée à le conduire dans une visite guidée de ses fourneaux, qu'elle était flattée d'entendre l'oncle de la maîtresse la traiter en dame en lui donnant du « vous » au lieu de la tutoyer comme tout un chacun. Semblable à ceux que Gervais avait toujours vus en cuisine — sauf pour le frère Jean, ce qui expliquait sans doute la pauvreté de ses brouets —, le corps replet de Pernelle prouvait qu'elle avait à cœur de s'assurer, en les goûtant tout au long du processus, que ses mets s'acheminaient vers le résultat souhaité. Elle avait les joues fleuries et ses petits yeux noyés dans la graisse du visage exprimaient l'autosatisfaction. Si Maria, vraisemblablement affectée à son aide depuis que Simon avait grandi, semblait profiter de ses libéralités — quoique moins grosse que Pernelle, elle affichait une silhouette bien nourrie —, il en était tout autrement du garçon efflanqué commis à l'épluchage. Tout en feignant d'écouter la description détaillée du traitement réservé à la

poularde du dîner, Gervais observa Jacquet sans qu'il le remarque. Souffredouleur de Pernelle, il était sans cesse interrompu dans son travail pour se faire reprocher ensuite de ne pas l'avoir terminé. Pendant qu'il descendait l'escalier menant à la cuisine, Gervais avait entendu pas moins de quatre ordres : « Jacquet, la louche ! », « Jacquet, l'écumoire ! », « Jacquet, va à la cave chercher le jambon ! » et pour couronner le tout, « Ces oignons, Jacquet, ils ne sont toujours pas hachés ? ». D'après le regard que le garçon portait sur la cuisinière quand elle lui tournait le dos, Gervais pensa avoir des chances d'obtenir de sa part des informations juste parce qu'elle lui avait intimé de ne rien dire.

Cela se vérifia lorsqu'en allant quérir Fiérote, il le trouva à cueillir du persil dans un pot placé à l'abri de l'écurie contre un mur exposé aux hypothétiques rayons de janvier.

— Tu sais que je fais une enquête sur ce qui s'est passé ? lui demandait-il.

— Oui, Messire.

— Si personne ne m'aide, je n'arriverai à rien. Pour le moment, soit on m'affirme que Simon n'aurait jamais commis un tel acte, soit qu'il en était capable, mais je n'obtiens jamais un fait précis qui me permettrait d'avoir ma propre opinion.

Hésitant à se livrer à un homme qui ne serait pas là pour le protéger si ses bavardages venaient à être sus, Jacquet se balançait d'un pied sur l'autre sans parvenir à se décider.

— N'aie pas d'inquiétude : ce que tu me confieras, je ne révélerai à personne que je le tiens de toi. Tu as peur de Pernelle ?

— Non, de maître Robin. Il a dit que les pauvres gens ont toujours des ennuis s'ils se mêlent des histoires des maîtres et qu'on avait intérêt à se taire.

— Maître Robin l'ignorera, je m'y engage. Savais-tu que Simon participait au spectacle ?

— À part dame Mathilde, tout le monde le savait.

— Arnaut Roussel aussi ?

Jacquet se contenta de hausser les épaules sans que son interlocuteur soit capable de déduire si cela signifiait oui ou non.

— Et au sujet de Firmin, que peux-tu m'apprendre ?

— Il ne jouait pas, mais il ne quittait jamais le jeune maître. S'il avait été là, rien ne serait arrivé, il l'aurait empêché.

— Il était absent ?

— Oui. Personne ne l'a vu ce matin-là.

Un glapissement coléreux les fit sursauter.

— Ce persil, il vient ?

Avant qu'il ne détale, Gervais retint le garçon par le bras pour lui poser une dernière question :

— Sais-tu où Firmin habite ?

— Dans le galetas au-dessus des resserres, comme nous tous.

Puisque Firmin était domicilié à l'hôtel, il avait vraiment disparu, sinon ses collègues l'auraient vu. Il fallait commencer par explorer sa chambre.

Il fit demi-tour pour se présenter chez sa nièce à qui Jeanne Roussel tenait compagnie. Celle-ci gratifia Gervais d'un grand sourire de bienvenue. Il remarqua qu'elle avait une dentition saine, fait assez rare à son âge. Ainsi, contrairement à bien des femmes moins choyées par la nature, elle n'avait pas besoin de garder les lèvres serrées pour cacher les lacunes de sa mâchoire. Ce sourire à belles dents lui donnait un air de santé et de jeunesse, et si le visage manquait un peu de chair pour qu'elle soit vraiment belle, l'ampleur des vêtements laissait deviner un corps plein. Quand Gervais eut conscience de la pente prise par ses pensées, il en fut contrit. Ces divagations n'étaient pas convenables pour un homme ayant renoncé au siècle. Chassant de son esprit les volumes supposés de Jeanne, il demanda à Mathilde comment elle avait passé la nuit.

— À prier, mon oncle, comme je n'ai cessé de le faire depuis deux jours.

— Il faut que tu te reposes, sinon tu vas battre la campagne, ce qui serait pour nous une grosse préoccupation. Nous devons nous consacrer à Simon, et le moyen pour toi de nous aider est de ne pas ajouter aux soucis en compromettant ta santé.

— Excusez-moi, je ne m'en rendais pas compte. Je vais faire un effort. Là, je me rends à la messe. Ensuite j'essaierai de dormir.

— Bien. Je souhaite visiter la chambre de Firmin pour vérifier s'il y aurait un indice expliquant sa disparition. Il faudrait que quelqu'un m'y

accompagne, ta chambrière, peut-être ?

— Je peux le faire, proposa Jeanne, je sais où sont les logements des serviteurs.

— Je vous remercie de votre obligeance, mais Blanche sera plus à même de déceler s'il y a quelque chose d'anormal.

— Dans ce cas...

Il vit qu'elle était contrariée. Se pourrait-il qu'elle ait eu envie d'être seule en sa compagnie ? Il se gourmanda : ce n'était pas sa nièce qui battait la campagne, mais lui. Il ferait mieux de chasser cette femme de ses pensées et de réfléchir aux questions à poser à la chambrière.

Sonnée par Mathilde, Blanche se présenta et reçut l'ordre de le conduire au logement de Firmin.

— Mais il n'est pas là, protesta la jeune servante.

— Je veux justement essayer de comprendre pourquoi, expliqua Gervais. Allons-y.

De mauvaise grâce, elle le précéda dans le degré menant à la cuisine d'où ils emprunteraient le corridor de la resserre. Chemin faisant, ils croisèrent maître Robin qui houspillait le porteur d'eau ; le malheureux venait de le bousculer et de renverser sur lui une partie du contenu de sa seille. L'intendant s'enquit des besoins de messire d'Anceny et lui proposa de remplacer Blanche, affirmant qu'il pourrait l'aider plus efficacement. Gervais l'éconduisit sous prétexte qu'il fallait seulement lui désigner la porte de Firmin.

— Séchez plutôt vos vêtements mouillés devant le feu.

Maître Robin n'eut pas le choix, mais il ne semblait pas content que l'on eût fait fi de sa place dans la hiérarchie en ne s'adressant pas à lui. En voilà un de plus que Gervais contrariait en fort peu de temps. Il n'en avait cure : en réalité, il espérait tirer quelque information de Blanche alors qu'il savait que Robin ne lui dirait rien.

La volée de marches conduisant au galetas n'était guère plus qu'une échelle plutôt raide. Gervais imagina la volumineuse Pernelle en train d'y monter — pire, d'en redescendre — et se promit de conseiller à Mathilde d'y faire fixer une rampe pour éviter les accidents. Ils parvinrent à un corridor qui desservait une dizaine de chambrettes.

— Est-ce que tout le personnel dort ici ?

— Presque. Voici celle de Firmin.

Il poussa la porte tandis que Blanche l'attendait à l'extérieur sans manifester la moindre curiosité. Il en déduisit qu'elle l'avait déjà vue. Il devait en être de même pour toute la domesticité de l'hôtel. L'état de la pièce prouvait qu'une scène violente s'y était déroulée. Le châlit était cassé, le broc renversé et la pailasse éventrée perdait son contenu. Gervais regarda attentivement la literie pour vérifier s'il y avait des traces de sang et n'en trouva pas. Contre le mur, parfaitement incongrues dans cette pagaille, pendaient, soigneusement accrochées à un clou, des chausses* et une cotte. Sauf à penser qu'il possédait ces vêtements en double, ce qui était peu probable, Firmin était sorti en chainse* et sans ses souliers dont l'un se trouvait sous la minuscule fenêtre donnant sur la cour et l'autre à côté de la porte. Une conclusion s'imposait : Firmin avait subi une attaque, s'était défendu, mais avait eu le dessous, et il avait quitté les lieux contre son gré. Mort ou vif ? Rien ne permettait de répondre à cette question. Seule chose sûre : il n'avait pas été poignardé comme la jeune musicienne, puisqu'on ne voyait pas de sang. Il y avait cependant bien des moyens de l'avoir fait passer de vie à trépas sans laisser de traces.

Gervais demanda abruptement à la chambrière :

— Qu'en penses-tu ?

Elle feignit de ne pas comprendre.

— De quoi donc ?

— De ceci, rétorqua-t-il en l'invitant dans la chambre dont il désigna le fouillis d'un geste circulaire.

— Tout est à l'envers. Il est désordonné.

— Et pas frileux.

Elle haussa les sourcils et il lui montra les vêtements.

— Bien. Maintenant, tu arrêtes de me prendre pour un sot, et tu me dis la vérité : quel jour et à quel moment as-tu découvert qu'il y avait eu là une bagarre et que Firmin avait probablement été enlevé ?

Elle aurait préféré ne pas répondre, mais comprit qu'elle y était obligée.

— Ce n'est pas moi qui m'en suis aperçue.

— Qui, alors ?

— Maria. Au lever, Firmin apporte de l'eau au jeune maître et l'aide à

s'habiller. Ce matin-là...

— Quel matin ?

— Le jour du spectacle. Maria traite le jeune maître comme s'il était encore un poupard et elle reste toujours aux aguets pour s'assurer qu'il reçoit un service parfait. Comme Firmin n'apparaissait pas, elle est montée se rendre compte et elle est revenue bouleversée.*

— Comment se fait-il que personne n'en ait rien dit ?

— Maître Robin nous l'a défendu pour éviter de troubler les maîtres en un jour aussi important.

— Simon n'a rien demandé ?

— Maria lui a répondu qu'elle allait s'occuper de lui parce que Firmin avait été envoyé faire une commission.

— Mais ensuite, quand j'ai posé la question ?

— Maître Robin a dit qu'il se chargeait de tout vous expliquer.

— Il vous a menacés si vous m'en parliez ?

— Pas vraiment. Il sait qu'on lui obéit.

— Est-ce que quelqu'un a pénétré dans cette chambre et touché à quelque chose ?

— Oh non ! On a jeté un coup d'œil depuis la porte et on est vite partis, on avait trop peur d'entrer.

— Où dors-tu ?

— Juste à côté.

— Tu as dû entendre du bruit quand c'est arrivé.

— Pas du tout, je n'ai rien entendu. Il faut croire que c'était à un moment où je n'étais pas là. Avant que je me couche ou après mon lever.

Elle était futée, mais Gervais ne put s'empêcher de penser qu'elle fournissait trop de précisions. Cette attitude l'incitait à supposer qu'elle avait effectivement entendu quelque chose.

— Qui dort à côté ?

— Maria.

Gervais lui fit préciser où dormaient ses collègues, puis il la remercia et la laissa partir. Il retourna un moment dans la chambre de Firmin à vérifier chaque détail, sans rien trouver de plus : la pièce était petite, dépourvue du moindre meuble ou renforcement qui aurait pu recéler un indice lui ayant échappé. Aucune des chambres n'étant barrée, il y jeta un

coup d'œil. À part Robin, qui bénéficiait d'un plus grand espace et avait des vêtements de rechange, elles étaient toutes aussi frustes que celle de Firmin. Dans celle de Pernelle, de la menthe poivrée poussait dans un pot sur le rebord de la fenêtre, pour parfumer la pièce, supposa-t-il. Blanche avait deux rubans accrochés à un clou et Maria, un jouet d'enfant, un bilboquet cassé qui avait dû appartenir à Simon et qu'elle devait garder comme une relique. Il n'y avait rien à apprendre en ces lieux, mais leurs occupants, s'ils le voulaient bien, pourraient l'aider à éclaircir la situation, il n'avait aucun doute là-dessus. Cependant, pas un ne parlerait sans y être forcé, car ils avaient peur.

Cette nuit-là, lorsque la cloche des matines éveilla Gervais, il était plongé dans un rêve dont le souvenir le remplait de honte. Cela ne lui valait rien d'évoquer Jeanne Roussel. Comment éviter qu'elle s'insinue dans son esprit quand le sommeil le laissait sans défense ? En n'écrivant plus rien à son sujet, évidemment, mais elle faisait partie intégrante de l'histoire. Si elle disparaissait de son récit, Godefroi ne manquerait pas de le rappeler à l'ordre. Le frémissement de son ami, lorsqu'il l'avait décrite avec une complaisance qu'il se reprochait maintenant, ne lui avait pas échappé. Quant à l'indiscret lecteur de sa chronique, qui sait s'il n'utiliserait pas cela contre lui ? Au lieu de se lancer dans la relation des événements avec une sincérité et une candeur inconsidérées, il aurait eu avantage à être plus prudent.

XIV

En vertu du conseil de Godefroi, au lieu de suivre tout de suite le prieur dans son bureau où ils devaient réviser les comptes, Gervais retourna au scriptorium après tierce pour disposer l'ensemble de ses feuillets à sa place de travail. Ce faisant, il observa ses compagnons en catimini : frère Paul, absorbé par le déchiffrement d'un modèle avec lequel il paraissait avoir des difficultés, n'avait pas levé la tête, frère Antoine le regardait partir avec un air d'envie qui montrait à quel point il aurait aimé lui aussi varier ses activités, frère Amédée et frère Élie gardaient les yeux baissés, mais la plume de frère Amédée semblait suspendue, comme en attente. Le père Joachim, pour sa part, fronça les sourcils en le voyant abandonner son pupitre encombré.

Il lui fit signe d'approcher et l'avertit, à voix basse pour ne pas troubler le silence du scriptorium, que s'il laissait traîner ses précieux écrits, il n'en prenait pas la responsabilité. Le ton était coupant et n'invitait pas à la réponse, mais Gervais choisit de lui dire la vérité, pensant qu'il avait plus à y gagner qu'à y perdre.

— C'est justement pour leur sécurité que je les ai mis là.

— Je ne comprends pas, répliqua le bibliothécaire avec un sursaut de surprise.

— Ils étaient dans l'armoire la dernière fois que je me suis absenté pendant les heures de travail et ils ont été touchés. Il est facile d'y prendre un feuillet plutôt qu'un autre, ce que quelqu'un a fait. J'en ai eu la preuve parce que j'avais disposé une marque qui a été déplacée.

— C'est scandaleux ! Savez-vous qui a commis une telle bassesse ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Partez tranquille : je les surveille.

Il avait bien fait d'être franc : le père Joachim considérait que son honneur était en jeu ; en dépit de l'antipathie que l'oblat lui inspirait, il ne laisserait pas l'indiscrétion se reproduire. Le bibliothécaire était hors de soupçon, car s'il avait été coupable, il n'aurait pas imité aussi bien la surprise et l'indignation : le personnage était tout d'une pièce et le mensonge lui faisait horreur. L'attitude de frère Amédée, par contre, éveillait la méfiance. Gervais se demanda comment confondre l'indélicat sans courir le risque d'accuser un innocent.

À son retour au scriptorium, le père Joachim lui fit un discret signe d'intelligence signifiant que tout allait bien. Gervais, qui se garda de montrer ses sentiments, en fut amusé : une complicité avec l'acariâtre bibliothécaire était tellement inattendue ! Il reprit son récit, l'esprit en paix.

Les premières questions à se poser étaient : quand l'agression de Firmin s'était-elle produite et par quel chemin son corps, mort ou vivant, avait-il été emporté ? La nuit, ses voisines de chambre auraient été réveillées. Et pas seulement elles : tous les autres occupants du galetas. Les cloisons étaient trop minces pour qu'une bagarre ait pu passer inaperçue et on pouvait supposer que les camarades de Firmin lui auraient prêté main-forte. Tous devaient être entendus à ce sujet, mais s'il les réunissait pour un interrogatoire de groupe, aucun ne parlerait. Il valait mieux les convoquer individuellement dans sa chambre. Pour éviter de froisser de nouveau maître Robin, il respecta la hiérarchie en l'invitant à le rejoindre en premier.

L'intendant, qu'il avait retrouvé à la cuisine les vêtements fumant devant un grand feu, ne semblait pas de bonne humeur. Blanche non plus : le visage buté, elle baissait les yeux.

En voyant d'Anceny, Robin s'était empressé d'ordonner à la chambrière :

— Monte chez la maîtresse vérifier si elle a besoin de toi, tu as déjà trop tardé.

Il s'était exprimé comme si cette phrase ponctuait la fin d'un discours concernant le service, mais malgré sa rapide parade, Gervais avait entendu

les derniers mots d'une menace qui s'adressait à tous : Robin prédisait des ennuis à ceux qui raconteraient n'importe quoi. Ce « n'importe quoi », supposait-il, signifiait la vérité. Ou bien cet homme était impliqué dans la disparition de Firmin, ou bien il aimait la tranquillité par-dessus tout.

Gervais le reçut dos à la fenêtre de manière que son propre visage reste dans l'ombre et que celui de son interlocuteur soit éclairé par la lumière de l'extérieur, une position destinée à le désavantager. Avant de commencer, il l'observa. Robin était plus jeune que ce qu'il avait cru tout d'abord. Bien que son maintien sévère le vieillisse, il ne devait pas dépasser la trentaine. Mieux habillé que les autres serviteurs, la posture plus assurée, il semblait vouloir se tenir, sinon sur un pied d'égalité avec son vis-à-vis, ce qui eût été impensable, mais bien au-dessus de ses confrères. Même si sa place d'intendant l'expliquait, Gervais avait le sentiment qu'il s'agissait de plus que cela, comme si l'homme bénéficiait d'un statut particulier.

Après l'avoir laissé mariner un peu, il attaqua :

— La chambrière ne sait rien et n'a rien entendu. C'est étonnant vu que sa chambre est contiguë à celle de Firmin. Je ne peux pas croire que semblable remue-ménage ait pu passer inaperçu. Et vous, vous les avez entendus, les échos de cette bagarre ?

— Pas du tout. Je dors toujours très fort.

— Hum... Si personne n'a rien entendu, on peut supposer que cela s'est produit quand le galetas était désert.

— ...

— À quel moment avez-vous découvert la chambre vide et en désordre ?

L'homme sembla hésiter, mais comprit qu'il ne pouvait nier l'avoir vue.

— Après le retour de la nourrice. Elle est arrivée comme une folle dans la cuisine.

— Êtes-vous allé vérifier par vous-même ?

— Oui.

— Qu'en avez-vous pensé ?

— Que ce n'était pas un bon jour pour avoir une personne de moins au service.

— Je veux dire au sujet de Firmin lui-même ?

— Qu'il avait dû partir rapidement sans ranger sa chambre.
— Et qu'il était tellement pressé qu'il ne s'était pas habillé...
— Je n'y ai pas fait attention. Je voulais juste m'assurer qu'il était réellement absent.

— Vous aviez une raison de ne pas croire Maria ?
— Quand la moindre chose touche de près ou de loin le jeune maître, elle est tout de suite hors d'elle-même.

— Vous avez tout de même compris qu'il y avait eu une bagarre ?
— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue.
— Laquelle, alors ?
— L'abandon de poste d'un homme désordonné.
— Est-ce qu'après vous tous les employés de l'hôtel sont allés y faire leur tour ?

— Je le suppose.
Il commenta d'un ton sentencieux :
— La curiosité est un défaut très partagé.
— Pensez-vous à quelque chose d'utile que vous pourriez m'apprendre ?

— Non, je ne vois pas.
— Bien. Demandez à la nourrice de monter.
— Je préfère vous avertir, Messire, qu'il ne faut pas forcément croire ce qu'elle raconte : comme je viens de vous le dire, elle se conduit comme une folle.
— J'en tiendrai compte.

Cet échange avec l'intendant le laissait songeur. Les réactions de l'homme n'étaient pas normales et ses déclarations manquaient de logique. De plus, il refusait de collaborer, quoi qu'il prétende. Maria, par contre, avait envie de parler, ce qu'elle fit dès qu'il l'eut assurée que maître Robin n'en saurait rien. Une fois lancée, elle s'exprima avec un emballement difficile à canaliser.

— Reprenons, si vous le voulez bien. Vous n'avez rien entendu de suspect dans la nuit de mercredi à jeudi ?
— Rien de rien.
— Selon vous, Firmin était tout dévoué à Simon et ne l'aurait pas

abandonné ?

— Il ne le quittait pas.

— Depuis longtemps ?

— Depuis qu'il est sevré.

Une dizaine d'années, donc.

— Vous saviez que Simon jouait dans le spectacle ?

— Oui. Je lui avais pourtant dit que ce n'était pas bien. Ce n'était pas la place du fils Despréaux, mais il n'en faisait qu'à sa tête. Et voilà où cette histoire l'a mené : au Châtelet, comme un caïman ou un larron. Lui qui est un si bon enfant.*

— Vous savez comment cette idée lui est venue ?

Elle haussa les épaules avec mépris.

— À cause de la fille, bien sûr.

— Il la connaissait ?

— Il l'a vue en passant quand elle répétait et il s'en est entiché. Une jongleuse !

— Elle aussi en était amoureuse ?

— Cette mijaurée ! Elle le promenait.

— C'est pour cette raison qu'il était malheureux ?

— Il s'en rendait malade. Je lui disais bien qu'elle n'était pas digne de lui, mais il s'était mis en tête de l'épouser quand il aurait dix-huit ans. L'épouser ! Je vous demande un peu ! Et à dix-huit ans ! Il sera bien temps qu'il pense à se marier dans dix ans, comme les autres, après avoir appris son métier. Elle faisait semblant d'être raisonnable et de ne pas vouloir. Évidemment, c'était pour mieux l'hameçonner.

— Vous savez si Firmin avait de la parenté ?

— Ils sont morts de la peste voilà quinze ans.*

— Est-ce que tous les serviteurs de l'hôtel sont là depuis longtemps ?

— Oh oui. À part Jacquet, engagé à la Saint-Martin, et Adam le porteur de bois, qui est arrivé en même temps que maître Robin.

— L'intendant est un nouveau venu ?

— Il a commencé l'été passé. Après la mort de maître Jehannin.

— Mort de maladie ?

— Non. C'était un homme solide. Jamais malade. Et juste avec le personnel. On peut dire qu'on a beaucoup perdu.

— De quoi est-il mort ?

— D'un drôle d'accident. Il a été renversé par un attelage et la charrette l'a écrasé. Elle était tirée par des bœufs, elle aurait pu s'arrêter, ce n'est pas comme des chevaux qui s'emballent. D'après les sergents, c'était une vraie male chance.

Elle fit une grimace d'horreur.

— Et ce n'était pas beau à voir.

— Vous n'aimez pas beaucoup maître Robin, je me trompe ?

Soudainement consciente qu'elle en avait trop dit, la nourrice fit machine arrière.

— Je n'ai rien à lui reprocher. C'est qu'il est moins familier que maître Jehannin. Il a fallu s'habituer.

— À votre avis, pourquoi ne voulait-il pas que le personnel me parle ?

— Pour nous éviter des ennuis. Mais les ennuis, c'est le petit maître qui les a, pas nous. Vous allez le sortir de là, n'est-ce pas, messire d'Anceny ?

— Je vais faire tout mon possible. De votre côté, vous devez tout me dire.

— Je vous ai tout dit.

— Il arrive qu'on ait oublié un détail qui revient brusquement. Si cela se produit, n'hésitez pas à venir me trouver, même si cela vous paraît sans importance.

Elle promit et s'en fut, le laissant de plus en plus perplexe. Avant de continuer ses interrogatoires, il décida de vérifier les références de l'intendant. Son engagement devait être le fait de Mathilde.

Sa nièce dormait, comme il l'apprit de Jeanne Roussel qui posa un doigt sur sa bouche et désigna le lit dont les courtines étaient tirées. Délaisant son travail d'aiguille, l'amie de Mathilde, installée dans une niche de la fenêtre pour bénéficier de la vague lumière filtrant au travers des nuages, l'invita du geste à prendre place en face d'elle dans la niche opposée. La chaleur de la cheminée ne portait pas jusque-là ; pour lutter contre le froid humide, elle s'était munie d'une chaufferette garnie de braises sur laquelle reposaient ses pieds chaussés de pantoufles joliment brodées de fleurs ainsi que d'une cape doublée de lapin. Les doigts de

Gervais fourmillèrent d'envie de se glisser sous le vêtement, là où la douce fourrure était au plus près de la peau et où il devait faire si bon. Quand il eut conscience, en découvrant le regard perspicace qu'elle portait sur lui, qu'il la contemplait en silence, il craignit d'être deviné. Honteux, il prétendit être troublé par son enquête, laquelle, pour l'heure, posait plus de questions qu'elle n'apportait de réponses.

Jeanne le convia à lui raconter où il en était et il en fit le récit, encouragé par son attention. La nécessité de chuchoter les englobait dans une atmosphère d'intimité, et cette quiétude s'enrichissait du souvenir de semblables moments passés avec Margaux tout au long de leur vie commune. Partager l'existence d'une femme était un bonheur quotidien dont Dieu avait privé Gervais en rappelant à Lui son épouse, un bonheur que l'ancien drapier avait refusé de revivre avec une autre. Ses raisons de l'époque lui échappaient en cet instant. Alors qu'il se complaisait dans la douceur domestique dont Jeanne Roussel l'environnait, il fut brutalement ramené à sa mission par l'irruption du portier.

— Messire d'Anceny, il y a un visiteur pour vous.

— Je vous suis.

Il s'excusa auprès de Jeanne.

— C'est sans doute le commissionnaire de Perrin. Il faut que j'y aille.

— Bonne chance, mon ami, dit-elle avec un sourire aimable.

Il ne trouva pas le galopin espéré, mais Perrin lui-même.

— Tu as oublié d'avertir le portier qu'il devait répondre à un petit mendiant qui demanderait après toi ?

Gervais soupira.

— C'est ce que je craignais : il n'a rien compris. J'avais bien vu qu'il n'avait pas toute sa tête, mais Mathilde m'a assuré qu'on pouvait lui faire confiance.

— Pour aujourd'hui, c'est raté : les écoliers se sont rendus au Châtelet apporter leur aumône* annuelle aux prisonniers miséreux. À cette heure-ci, ils seront repartis.

— Je vais bien lui réexpliquer. Si on pouvait lui montrer le garçon, cela aiderait.

Perrin sortit et siffla. Apparut un mendiant loqueteux, pied bot de

surcroît, qu'il fit entrer sous le regard suspicieux du vieux Jean. À part l'œil vif, rien ne plaidait en sa faveur, et il n'était pas surprenant que le portier, oublieux des recommandations de Gervais, l'ait chassé sur sa mauvaise mine. À moins qu'il ne croie, comme certains, que son pied était la marque du Diable, une raison plus que suffisante de l'éloigner.

Perrin le présenta à d'Anceny en ces termes :

— Voici Valentin. Il se grime à merveille et sait passer inaperçu.

Gervais l'introduisit à son tour auprès du portier auquel il répéta plusieurs fois que ce mendiant était un commissionnaire. Il fallait transmettre ses messages ou bien lui donner l'information qu'il réclamait. Comme précédemment, le vieux Jean promit, ce qui ne garantissait rien pour autant.

— Auriez-vous vu quelque chose de bizarre le matin du spectacle ? demanda-t-il ensuite au portier.

— Bizarre ?

— Un gros objet long enveloppé dans un drap ou un manteau.

Le vieux Jean le regarda comme s'il doutait de sa raison et répondit sobrement :

— Nenni.

Gervais commenta à l'intention de son ami :

— Je ne parierais pas qu'il a compris. En attendant, que dirais-tu d'un pichet à la taverne ? On pourrait faire le point.

Perrin acquiesça et ils se rendirent sur la grève pour prendre un bac dans l'espoir de traverser plus vite que par le pont. Située rue de la Lanterne, où naguère il avait eu ses aises avec Perrin qui les y avait conservées, la taverne à l'enseigne de La Pomme vermeille ressemblait à toutes les autres : bruyante, surpeuplée, enfumée par la graisse des saucisses qui tombait en grésillant sur la braise du foyer. Mais elle avait une qualité unique : ils y étaient connus et traités en clients de choix.

— Holà, maître Martin, fais-nous porter un pichet de bon vin, ordonna Perrin d'une voix assez forte pour couvrir le brouhaha des conversations.

Même s'il y avait trois ans que l'oblat de Neubourg n'avait pas mis les pieds en ce lieu, le tavernier le reconnut sur-le-champ et se déplaça en personne, laissant aux servantes le soin du commun.

— Messire d'Anceny ! Il y a bien longtemps que l'on ne vous a point vu. Je vais vous donner ma meilleure table.

Il évinça deux ivrognes accrochés à leur chope comme si leur survie en dépendait et les mit sur pied d'un péremptoire :

— Dehors ! Vous avez assez bu.

Bien qu'ils n'eussent aucune envie de vider les lieux, les deux hommes furent poussés dans la rue sans ménagements. Leur démarche titubante et leur élocution embrouillée prouvaient les dires du patron en dépit de leurs dénégations indignées.

Rubicond et chaleureux, maître Martin s'enquit de la santé de son ancien client dont il marqua le retour en accompagnant le vin de saucisses. Elles n'avaient pas été commandées, mais leur arôme affrianda aussi bien Gervais que Perrin qui piochèrent dans le plat avec gourmandise. Gervais résuma pour son compagnon ses entretiens avec les domestiques. Il ne mentionna pas la conversation avec Jeanne Roussel parce qu'elle était de l'ordre du privé : Jeanne n'était arrivée à l'hôtel Despréaux qu'après le meurtre dont elle ne pouvait rien savoir. Perrin convint avec lui que l'élucidation du mystère entourant Firmin était indispensable à la compréhension de l'affaire.

— Il faut que tu creuses du côté du personnel. On ne fait pas disparaître quelqu'un sans que personne ne s'en aperçoive. Si cela se trouve, ils sont tous complices. La question est de savoir qui ils protègent.

— L'intendant n'est pas aimé et il use de son influence sur les autres pour les empêcher de parler. Il me paraît suspect.

— Mais il n'a pu agir seul. Si on a transporté le valet, comme tout le laisse supposer, deux hommes, au moins, étaient nécessaires.

— Cette histoire se complique. Au meurtre de la musicienne s'ajoute une disparition cachant peut-être un deuxième assassinat. Et puis, il y a une chose qui me turlupine...

— L'accident de l'intendant ?

— Ah, à toi aussi il te semble bizarre.

— Tu dis que c'était l'été dernier ?

— C'est bien ce que m'a rapporté la nourrice.

— Je vais essayer de découvrir lequel des sergents du Châtelet s'en est occupé. Peut-être en a-t-il gardé le souvenir.

— *Et moi, demander à Mathilde qui lui a recommandé ce Robin.*

La cloche de None interrompit Gervais. L'écriture était terminée pour ce jour ; après les prières, il serait temps de lire son chapitre à Godefroi.

XV

Dimanche, enfin. Encore deux semaines avant Pâques, ce qui signifiait qu'il restait douze jours de carême. L'obligation de faire maigre et de se contenter d'un repas quotidien, déjà pénible, se transformerait le Vendredi et le Samedi saints en jeûne complet. Gervais tenait le compte exact du temps de carême qu'il restait. À part le père Joachim et quelques autres frugaux méprisant les nourritures terrestres, nombre de ses commensaux devaient en faire autant. Chaque année, il s'étonnait que la perspective de la fin du jeûne, au lieu de le faire mieux supporter, le rende encore plus pénible. La veille, il avait ressenti une douloureuse crispation à l'estomac à seulement écrire que Pernelle préparait une poularde. Sa pensée alors était allée aux novices pilleurs de celliers : résisteraient-ils ? Il espérait leur avoir fait assez peur, ce qu'il saurait le lendemain, car frère Clément était de garde. Le prieur avait refusé sa proposition de passer la nuit à veiller, jugeant inutile qu'il se prive de sommeil puisque les coupables étaient connus. Si la leçon n'avait pas suffisamment porté, il serait temps d'aviser.

Le jour du Seigneur était réservé à la prière, la lecture et la méditation des textes sacrés, une pause hebdomadaire qu'il avait toujours appréciée. Curieusement, après dix jours à peine consacrés à sa chronique du meurtre de l'hôtel Despréaux, cette routine d'écriture lui était devenue un rituel nécessaire. Un de plus dans une existence qui n'était faite que de cela, et dont l'interruption lui procurait en ce dimanche une sensation de manque. Il s'en ouvrit à Godefroi qu'il alla visiter après none comme de coutume.

— Sans doute t'ennuies-tu ici, supposa son ami. Le fait de t'évader par la pensée de ce lieu trop calme doit combler chez toi un goût encore vif pour le siècle.

Gervais se récria contre une interprétation qui ne lui plaisait pas.

— Je suis à Neubourg par choix et je ne reconsidère pas cette décision. Si j'avais voulu rester à Paris, rien ne m'en empêchait.

Godefroi leva une main apaisante, qu'il reposa aussitôt sur le drap comme si elle pesait trop lourd pour son bras squelettique.

— Ne t'offense pas. Tu peux avoir quelques regrets sans pour autant remettre en question ton engagement au service de Dieu. Cela ne le rend que plus agréable au Seigneur. Qui ne sacrifie rien n'a aucun mérite.

Ne voulant pas s'étendre sur le sujet, Gervais lui parla du verger où il était allé méditer sous les pommiers fleuris. Au printemps dernier, ils y étaient allés ensemble.

— J'aimerais tant respirer encore une fois le parfum des fleurs de pommier, soupira Godefroi.

— Demain je t'en apporterai une branche.

Après avoir quitté son ami, Gervais repensa à ce qu'il lui avait dit et dut admettre sa clairvoyance : il s'ennuyait effectivement un peu à Neubourg. Avant son voyage à Paris, habitué à la vie du monastère où un jour suivait l'autre dans une sorte de bienheureuse torpeur, ce n'était pas le cas. Il avait choisi de finir là son existence et ne se posait pas de questions. Non qu'il s'en posât maintenant, mais... Mais durant l'épisode parisien, il avait été tenté de retourner dans le monde et cela avait laissé des traces. Dieu lui vienne en aide et lui rende la sérénité !

La nuit ayant passé sans que les provisions de bouche reçoivent de visiteurs, information confirmée par le père Norbert pour qui cela ne prouvait rien, Gervais, certain pour sa part que l'affaire était close, s'installa à son pupitre sans arrière-pensée et prit sa plume. En réalité, la veille n'avait été qu'une demi-pause parce qu'il n'avait pu s'empêcher de réfléchir à ce qu'il allait écrire. Les phrases étaient prêtes dans sa tête, il n'avait plus qu'à les coucher sur le parchemin.

Après avoir vidé quelques pichets en compagnie de Perrin, Gervais alla directement au lit : la vie au monastère, où l'on servait le vin chichement, l'en avait désaccoutumé, et il était éméché. Pas au point d'avoir un comportement indigne, mais assez pour lever les barrières du quant-à-soi, ce qui n'était pas souhaitable dans une maison plongée dans l'affliction. Au petit matin, les tempes douloureuses et la bouche amère, honteux de ses débordements, il s'inquiéta de ce qu'il avait pu dire à Perrin. Ce n'était pas au sujet de l'enquête qu'il redoutait d'avoir trop parlé, car il n'avait pas l'intention de lui cacher quoi que ce soit, mais plutôt de cette attirance pour Jeanne Roussel qui lui donnait, dans son sommeil, des verdeurs de corps inattendues. S'il s'était éveillé ainsi, il était probable qu'il avait pensé à elle avant de s'endormir, et puisqu'à ce moment-là il venait de quitter Perrin, tout permettait de craindre qu'il se soit épanché. Il ne le saurait pas : si cela s'était produit, son ami n'y ferait pas allusion, et lui-même ne lui poserait pas la question pour le cas où il n'aurait rien dit. Cette situation sans remède le contrariait d'autant plus qu'il avait trop mal à la tête pour se changer les idées en réfléchissant à son enquête.

Dès qu'il jugea que le personnel devait être debout, il se rendit à la cuisine dans l'espoir d'y trouver de la bardane. Il se souvenait que le père Joseph en avait fait donner à un visiteur de l'hostellerie pris de boisson avant que le portier, informé de la raison de son malaise, ne mette l'ivrogne dehors. Pernelle, qui houspillait le valet occupé à allumer le feu, s'étonna de l'intrusion de messire d'Anceny à une heure aussi matinale ; il lui apprit qu'à Neubourg il se levait bien plus tôt que cela.

La cuisinière avait de la bardane. Il fallut cependant attendre que le feu prenne et que l'eau chauffe pour préparer la décoction. Gervais profita de l'absence de Pernelle, partie chercher la racine dépurative dans la resserre, pour demander à Adam, le préposé aux feux, s'il avait entendu des bruits de lutte dans la chambre de Firmin la nuit précédant le spectacle. Comme de juste, il lui répondit par la négative. Il n'avait pas non plus vu évacuer un paquet de la taille d'un corps. De Robert, le porteur d'eau chargé des premières seilles de la journée, auquel il posa les mêmes questions, il obtint les mêmes réponses. Cependant, celui-ci, plus dégourdi et plus coopératif, dit que s'il devait faire sortir couvertement* un ballot du

galetas, plutôt que de passer par la grande salle et l'entrée principale, il prendrait par la cour et le verger, dont le mur de clôture, tout au fond, avait une poterne ouvrant sur la rue du Chevet Saint-Jean. Une remarque pleine de bon sens. Gervais eut le sentiment que Firmin avait quitté l'hôtel Despréaux par cette issue dont il ignorait jusque-là l'existence. Restait à découvrir qui l'avait transporté.

La conversation avec Pernelle lui apprit que Mathilde non plus n'avait pas soupé.

— Dame Roussel lui a fait boire une infusion ramenée de chez l'apothicaire. Elle s'est endormie tout de suite.

— Voilà qui lui aura fait du bien, se réjouit Gervais.

— Sans doute, commenta la cuisinière.

Comme elle avait pourtant l'air de désapprouver, il pensa qu'il suffisait qu'une chose soit à l'initiative de Jeanne pour lui déplaire et il n'insista pas. Sur ces entrefaites, le portier vint lui annoncer qu'un commissaire du Châtelet le demandait. Il se dépêcha de finir sa tisane et le suivit.

D'après le commissaire Garin, Coudrier ne disposait que de peu de temps à lui consacrer, mais tenait à le voir.

— Faut-il que je fasse seller ma jument ?

— Non, il y a grande presse aux alentours du pont aux Changeurs, on ne passerait pas.

— À cause d'un déplacement de l'empereur, je suppose ?

— C'est bien cela. Le roi le convie à déjeuner au Louvre et il va embarquer sur la nef royale pour s'y rendre par le fleuve. Les badauds sont déjà en bonne place.

Il y avait effectivement une foule nombreuse aux environs de la Seine. Garin, prévoyant, s'était muni de la verge qu'utilisaient d'habitude les simples sergents ; il en usa pour s'ouvrir un chemin. Intrigués par les curieux qui regardaient en contrebas, ils se penchèrent vers le cours du fleuve pour découvrir, amarrée à l'un des moulins installés sous les arches du Pont aux Meuniers, une barque sur laquelle s'affairaient deux hommes armés de perches sous la supervision d'un troisième qui tenait une gaffe.

— Qu'est-ce à dire ? gronda le commissaire. Les consignes étaient

pourtant claires : il ne devait pas y avoir une seule embarcation entre le Grand Pont et le Louvre. Il faut que j'y mette ordre.

Gervais le suivit sur la berge. Les badauds s'y pressaient autant qu'en haut, mais la police était présente en la personne de Levert, flanqué de son mâtin et de deux sergents.

— Que se passe-t-il ?

— Un cadavre s'est pris dans les pales du moulin.

— Il y a longtemps qu'il a été découvert ?

— Au lever du jour. C'est le meunier qui a donné l'alerte : sa roue ne tournait plus. Ils sont en train de le retirer, cela ne devrait pas tarder.

En effet, le corps se détacha des pales qui le retenaient prisonnier et l'homme à la gaffe le harponna habilement avant que le courant ne l'emporte. Le cadavre fut hissé sur la barque qui rallia le bord à force de rames. Levert avait fait dégager un espace où le cadavre fut déposé en attendant la civière qu'il avait envoyé chercher. Le corps avait séjourné plusieurs jours dans l'eau ; il était très abîmé, à la fois à cause de la roue qui lui avait écrasé la tête et des poissons qui s'en étaient nourris.

— Encore un qui a trop bu et fait la culbute, commenta un des sergents.

— Ou bien qui a décidé d'en finir avec l'existence, ajouta son collègue.

Ceux qui étaient assez près pour l'entendre se signèrent à l'évocation du suicide, un crime qui l'emportait en gravité sur tous les autres.*

— Nous n'avons aucune chance de l'identifier, déplora Levert : il n'a même pas de vêtements.

— Moi, je sais qui c'est !

Ils se tournèrent vers celui qui avait parlé, un homme dans la quarantaine paraissant très sûr de ce qu'il affirmait.

— Ah oui ? ricana le commissaire. Qu'est-ce qui te permet de le reconnaître ? La forme de son squelette sans doute ?

— Justement : c'est sa main gauche. Il lui manque le petit doigt.

L'homme disait vrai. Bien que la chair de la main et des bras ait été déchiquetée, les os tenaient encore ensemble et il était clair que l'auriculaire manquait.

— Les poissons ont pu le manger, argumenta Levert.

— Je suis sûr que c'est lui : il a disparu depuis mardi.

— Si tu le dis. Comment il s'appelle, ton disparu ?

— Firmin. C'est le valet du fils Despréaux.

À ce nom, les policiers et d'Anceny sursautèrent. Gervais confirma qu'effectivement personne n'avait vu Firmin depuis lundi soir.

— Quel est ton nom, l'ami ? demanda Levert.

— Étienne le portefaix.

— Et où peut-on te trouver ? On n'a pas le temps de s'en occuper maintenant, mais je veux t'entendre après le départ de l'empereur.

D'Anceny s'interposa.

— Moi, j'ai le temps.

Les deux commissaires se consultèrent du regard et Levert donna son accord, visiblement à regret. Gervais demanda à l'homme d'aller l'attendre à La Pomme vermeille, rue de la Lanterne, où il le rejoindrait dès que possible. Avant de suivre Garin qui commençait de s'impatienter, il voulut examiner le cadavre.

— Que cherchez-vous ?

— S'il y a des traces prouvant qu'il était déjà mort avant de tomber à l'eau.

Le commissaire haussa les épaules.

— Dans l'état où il est, il n'y a plus rien à voir.

C'était malheureusement vrai et Gervais emboîta le pas à l'émissaire de Coudrier.

Comme la fois précédente, le prévôt adjoint était occupé à donner des ordres. Il se libéra assez vite et avertit son ami :

— Je dois me rendre au Louvre, soyons brefs.

Gervais lui fit le récit de ses constatations à l'hôtel Despréaux et termina avec la découverte due au hasard quelques moments auparavant.

— Si Firmin a été victime d'un meurtre, cela change tout, conclut-il.

— J'en suis moins sûr que toi.

— Réfléchis : on peut imaginer que Simon ait occis sa belle dans un accès de jalousie ou de je ne sais quoi, mais il n'aurait pas tué également son valet. Il lui aurait fallu de toute façon un complice pour le traîner dehors, ce qui n'a pas de sens.

— Tu n'as aucune preuve que Firmin a été assassiné.

— Et sa chambre en désordre ? Ses vêtements accrochés au clou ?

— Cela ne prouve strictement rien. Il n'y avait pas de sang, n'est-ce pas ? Il peut avoir chuté dans la Seine par accident ou avoir choisi de mourir.

— Sans chaussures et sans vêtements ?

— Quelqu'un qui s'ôte la vie se conduit souvent de façon étrange. Y avait-il une houppe dans sa chambre ?

— Non.

— S'il l'a revêtue pour sortir, personne n'aura vu qu'il ne portait pas de chaussures.

— Il est plus probable qu'on l'ait enveloppé dans sa houppe pour l'emporter.

— Ce sont des suppositions : tu n'as pas de témoin. La découverte du cadavre de son valet n'a pas changé la position de ton petit-neveu : tout le désigne comme le coupable. Et il faut que je te dise autre chose : à part Simon Despréaux, ils ont tous été relâchés.

Gervais eut un haut-le-cœur.

— Comment, relâchés ?

— On ne pouvait pas garder tous ces miséreux en prison. Il n'y en avait pas un seul capable de payer pour son entretien. Comme on n'avait rien contre eux, on a ouvert les portes de la cage. Contrairement à ce que tu as l'air de penser, c'est plutôt une bonne nouvelle : au Châtelet, tu ne pouvais pas leur parler, mais dehors, ce sera possible.

— Si je les trouve.

— Je serais surpris du contraire.

Coudrier posa la main sur l'épaule de son ami.

— Allons, ne sois pas découragé : dans moins d'une semaine, je serai libre et on s'y mettra ensemble.

D'Anceny ne discuta pas, même s'il savait que l'argument de l'impécuniosité des prisonniers était faux. Mathilde faisait payer leurs geôliers et envoyer de la nourriture. En réalité, ils avaient été élargis parce qu'ils étaient considérés comme innocents. Peut-être l'étaient-ils, mais la culpabilité de Simon n'était pas pour autant évidente. Gervais n'avait cependant aucune chance de découvrir la vérité sans s'entretenir avec tous

ceux qui étaient présents sur scène au moment du crime. En ce qui concernait les écoliers et les bateleurs, il fallait entrer en contact avec le maître de Hubant, et il dépendait de Valentin. Pour les gagne-deniers, il devait attendre aussi ; avant lundi, jour où ils seraient de nouveau en place de Grève à chercher du travail, il n'avait aucun moyen d'apprendre leur identité.

XVI

Gervais entra dans la chambre auréolé de l'arôme des fleurs de pommiers. Il plaça son obole printanière dans un pot fourni par l'infirmier et la déposa près de Godefroi.

— Tu y as pensé, dit le malade avec un sourire d'extase. Je te dois tous mes derniers bonheurs.

— N'oublie pas les soins du père Joseph.

— Je m'en garderais : il est doux, attentif, présent... Mais toi, tu m'apportes ce qui est le plus précieux : les petites choses inutiles qui ravissent l'âme.

— Eh bien, continuons.

— Oui, continue. J'ai hâte de savoir ce que l'ami du noyé avait à t'apprendre.

Après avoir demandé à maître Martin de marquer à son compte leurs consommations à tous les deux, d'Anceny s'assit à la table d'Étienne qui posa sur lui un regard méfiant. Il devina que l'homme regrettait de s'être spontanément manifesté à la vue du cadavre de Firmin : personne n'avait envie de se frotter à la police, dont la mauvaise réputation était notoire. Souvent plus corrompus que les malfaiteurs qu'ils poursuivaient, les sergents à verge étaient haïs de la population. Gervais s'employa à le rassurer, optant pour la franchise. En premier lieu, il lui apprit qu'il n'était pas un membre de la prévôté : son seul lien avec les autorités était une vieille amitié avec le prévôt adjoint. C'était ce qui lui valait la permission d'enquêter vu que tous étaient requis pour veiller au bon déroulement de la visite de l'empereur.*

— J'espérais que Firmin m'aiderait à éclaircir ce qui s'était produit. Le commissaire au Châtelet pense que mon petit-neveu est coupable, moi je n'en suis pas sûr. Et maintenant je voudrais aussi découvrir ce qui est réellement arrivé à votre camarade.

Une lueur d'intérêt apparut chez son vis-à-vis. Il continua :

— À ce qu'on m'a dit, il était très dévoué à son maître et ne le quittait pas. Son absence au spectacle n'était donc pas normale. Je suis allé dans sa chambre et j'y ai trouvé des traces de lutte et ses vêtements accrochés au clou.

— Je savais qu'il n'était pas tombé à l'eau parce qu'il était soûl ! Et jamais il ne se serait enlevé la vie : il craignait trop l'Enfer.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ?

— Depuis toujours. On était pays*. On est arrivés ensemble à Paris il y a plus de dix ans. Dire que je trouvais qu'il avait eu plus de chance que moi...

— Comment avait-il eu cette place à l'hôtel Despréaux ?

— Par la cuisinière. Une payse, elle aussi. Comme ils étaient cousins, c'est lui qu'elle a recommandé et pas moi.

Encore une chose qui lui avait été cachée.

— Vous l'avez vu récemment ?

— Le jour de l'Épiphanie, à la taverne Au Coq qui chante, rue Troussevache. Le patron est un pays.

Décidément, changer de lieu n'impliquait pas de modifier ses fréquentations.

— Est-ce qu'il avait l'air inquiet ?

Étienne ne répondit pas. Les questions précédentes ne l'engageaient à rien, mais de celle-là, il ne sortirait peut-être pas sans dommages. Gervais lui répéta qu'il ne dépendait pas de la police.

— Je veux juste savoir la vérité. Qu'est-ce que Firmin a dit ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Vraiment ? Je suis persuadé que vous vous en souvenez très bien au contraire, mais que vous craignez d'avoir des problèmes. Je vous affirme que vous ne risquez rien. Et si je prouve que Firmin ne s'est pas suicidé, il pourra être inhumé en terre chrétienne.

L'argument porta. L'expression horrifiée de son visage montrait que

l'homme devait imaginer le cadavre de son ami traité de façon infamante.

Il finit par admettre :

— Il pensait que le jeune maître était en danger.

— Il a donné des explications ?

— Non. Il prétendait ne rien pouvoir dire. Il avait juste des soupçons.

Si on apprenait qu'il avait mal parlé de gens importants, il perdrait sa place. Cela m'est revenu en ne le voyant pas mardi.

— Vous aviez rendez-vous ?

— Le soir seulement. Mais pour le spectacle, j'étais derrière le cordon de sergents à essayer d'apercevoir la scène. On ne travaillait pas ce jour-là. Comme Firmin n'était pas dans le groupe conduit au Châtelet, j'ai commencé de m'inquiéter. Quand tout le monde a été parti, je suis allé demander à la cuisinière. Elle m'a appris qu'il avait déjà disparu le matin. J'ai quand même espéré le voir arriver le soir à la taverne, mais après, je n'y croyais plus : je sentais qu'il lui était arrivé malheur. J'ai eu un pressentiment à propos du noyé du pont aux Meuniers et je me suis approché pour voir le cadavre. J'avais bien peur que ce soit lui, et j'avais raison.

Gervais quitta Étienne sur la recommandation de le contacter s'il se souvenait de quelque chose d'utile. Avant d'aller à l'hôtel Despréaux reprendre le programme qu'il s'était fixé en se levant, il s'arrêta pour assister à la messe de l'église Saint-Martial qu'il fréquentait du temps où il habitait la Cité. Les péripéties de la matinée lui avaient éveillé l'esprit et il ne se ressentait plus de son ivresse. Cependant, la satisfaction mentale n'accompagnait pas le bien-être physique. Dans ce lieu consacré, les excès de la veille lui apparaissaient exécrables, et il prit honte à la pensée qu'il bravait tous les préceptes de la règle bénédictine. Il se tortura un moment, mais sa macération ne dura pas : à circonstances exceptionnelles, comportement exceptionnel. Il pouvait s'absoudre, car il ferait pénitence dès son retour au monastère.

Gervais aurait souhaité parler à Perrin de la découverte du cadavre de Firmin. Malheureusement, en ce dimanche où son complice ne travaillait pas au comptoir de la maison d'Anceny, il ignorait où le trouver. Ils auraient dû convenir d'un moyen de communiquer qui ne soit pas à sens

unique. Quand il parvint à l'hôtel Despréaux, Mathilde se rendait à l'église de Saint-Jean-en-Grève et il l'y accompagna, même s'il sortait d'un office : depuis son arrivée à Paris, il était en déficit de dévotions ; ces nombreux moments consacrés à la prière, qui permettaient de réfléchir et faire le point, lui manquaient. Mathilde était seule et il s'étonna que son amie ne soit pas avec elle. Elle lui apprit que Jeanne Roussel était à sa propre paroisse, celle de Saint-Merry, et reviendrait aussitôt après.

Chemin faisant, sa nièce lui demanda s'il y avait du nouveau. Résolu à lui en dire le moins possible, parce qu'il ne voulait pas lui donner de faux espoirs ni l'inquiéter outre mesure, il se garda de lui révéler que son fils était désormais l'unique prisonnier, autrement dit l'unique suspect. Quant à la découverte du corps de Firmin, il lui en fit part, mais sans préciser qu'à son avis il avait été assassiné. La nouvelle de cette mort affecta Mathilde en raison de la peine que Simon en aurait. Pour la détourner de ses idées sombres, Gervais lui demanda si c'était elle qui avait engagé l'intendant. C'était bien elle en effet.

— Quelqu'un te l'a recommandé ?

— Oui, Arnaut. Maître Robin venait juste de se trouver sans travail à cause du décès de son employeur. Arnaut a eu l'information par un client. C'était une chance de tomber aussi vite sur quelqu'un de compétent.

— Tu sembles en être contente.

— Parfaitement. Il ne me tympanise* pas avec les histoires de l'office : il règle lui-même les différends entre les serviteurs.

« Certes », pensa Gervais, « il les terrorise. »

— Je souhaiterais rencontrer le pédagogue* de Simon.

— Rien de plus facile : nous allons le voir à l'église.

— Il habite le quartier ?

— Le clos de Saint-Jean de Grève. Le parrain de Simon, qui est marguillier*, l'a choisi parmi les clercs de la paroisse.

Frère Albain, le pédagogue, convia d'Anceny à déambuler dans le cloître afin qu'ils puissent s'entretenir loin des curieux.

Le clerc avait de l'estime pour son élève.

— C'est un garçon studieux, bien éduqué, attentif aux autres.

Se souvenant des réticences d'Arnaut, Gervais lui demanda s'il n'était

pas renfermé, ou pire : un peu dissimulé.

— Non. Réserve, sans doute, mais pas sournois, pas du tout.

— Est-ce que son comportement avait changé les derniers temps ?

Le pédagogue soupira.

— Hélas, les premiers émois de la chair faisaient leurs ravages.

— Vous saviez qu'il tenait un rôle dans le spectacle ?

— Tout le monde le savait à l'exception de sa mère. Il prétendait vouloir lui faire une surprise. Je n'y ai jamais cru : à mon avis, il avait peur qu'elle le lui interdise.

— Vous y étiez favorable ?

Après un nouveau soupir, Frère Albain avoua qu'il avait eu des réticences. Il n'avait toutefois pas jugé bon de s'opposer à sa participation vu que cela traitait d'une croisade et que les écoliers de Hubant faisaient partie des acteurs.

— Mais il a rencontré cette musicienne qui lui a tourné la tête, déplora-t-il.

— Que savez-vous d'elle ?

— Rien. Ou du moins pas grand-chose. Son maintien était plutôt modeste, pas celui d'une fille de mauvaise vie. Elle était pourvue d'un beau visage, avec de grands yeux innocents et elle avait la taille bien prise. Tout pour séduire un garçon jeune et naïf.

— Avez-vous idée de l'endroit où je pourrais rencontrer sa famille ou ses compagnons ?

— Non. Le maître de Hubant pourrait vous renseigner : c'est lui qui les a engagés.

« Encore faudrait-il pouvoir lui parler », pensa Gervais.

— La prévôté tient Simon pour coupable. Puis-je vous demander votre avis ?

— Je n'ai pas vu qui a porté le coup de poignard : quelqu'un me cachait la scène. Je ne voyais pas Simon non plus.

— Mais vous ne croyez pas que ce soit lui ?

— Cela m'est difficile : il était amoureux de la jeune fille, pourquoi l'aurait-il tuée ?

— Est-ce que c'est un garçon violent ?

— Non. Il n'a jamais cherché noise pour le plaisir d'en découdre. Si

on l'attaque, bien sûr, il se défend.

Gervais remercia le pédagogue et retourna à l'hôtel Despréaux.

À table, ils retrouvèrent la mère et le fils Roussel, eux aussi revenus de la messe. Aux questions d'Arnaut sur la progression de son enquête, Gervais répondit comme à sa nièce un peu plus tôt puisqu'elle était présente et qu'il voulait la ménager.

— Ce Firmin devait être soûl pour tomber ainsi dans la Seine, dit le jeune homme avec mépris.

— Il ne buvait pas, protesta Mathilde.

— Qu'en sait-on ?

— J'en suis sûre ! Je n'aurais jamais confié mon fils à un ivrogne.

Comme précédemment, Arnaut adressa à Gervais un regard montrant son scepticisme à l'égard de ce que prétendait Mathilde. Le fait qu'elle ait ignoré la participation de Simon au spectacle ne plaidait pas en faveur de sa clairvoyance, mais les jugements d'Arnaut n'avaient pas non plus valeur d'oracle. Tout ce que d'Anceny avait entendu jusque-là sur Simon était en contradiction avec ce qu'il lui avait dit. Si les témoignages de la mère et de la nourrice du garçon pouvaient être sujets à caution, celui du pédagogue, qui allait dans le même sens, méritait d'être considéré.

Gervais reprit la parole :

— Dans le but d'éclaircir ce qui s'est produit, je m'intéresse à tout le monde dans la maison. J'ai découvert que l'intendant est un nouveau venu. Ma nièce m'a appris qu'elle l'a engagé sur votre recommandation. Comment avez-vous trouvé cette perle rare ? Par un client, je crois ?

— En fait, ce n'est pas moi : c'est Raymond qui m'en a parlé. Il faudrait le lui demander.

— C'est difficile puisqu'il n'est pas là.

— J'ai été étonnée qu'il parte si tôt, intervint de nouveau Mathilde. Ce voyage n'était pas prévu avant plusieurs semaines.

— La visite de l'empereur a entamé considérablement nos réserves, se défendit Arnaut. Il valait mieux agir tout de suite que risquer d'être à court.

— Tout de même, cela ne pressait pas au point de l'envoyer sans m'en parler.

Mathilde reprend du poil de la bête songea Gervais, voilà qui est bien. Arnaut semblait mortifié de s'être fait taper sur les doigts.

— J'ai seulement voulu vous épargner des tracas dans ces moments difficiles. Si j'ai eu tort de prendre cette initiative, je vous prie de m'en excuser.

— Oublions cela, je sais que tu fais preuve de jugement. Mais désormais, il est inutile de me protéger : je vais suivre les conseils de mon oncle et me remettre au travail, c'est le seul moyen de survivre.

XVII

— Ce Raymond paraît bien suspect, remarqua Godefroi.

— C'est l'impression qu'il donne, parce qu'il a quitté Paris au moment où j'aurais eu des questions à lui poser, mais de quoi serait-il coupable ? Il est naturel que l'assistant d'Arnaut accomplisse sous ses ordres des tâches que Mathilde a elle-même dévolues à son adjoint.

— Comment expliquer ce départ précipité ? Ce pourrait être un désir de s'affirmer de la part d'Arnaut qui a cru un peu trop vite que ta nièce passait la main ?

— C'est l'interprétation la plus logique.

— Finalement, tout ce que tu as appris complique la compréhension des événements au lieu de la favoriser.

— C'était exactement ce que je pensais l'après-midi du dimanche, retiré dans ma chambre pour me consacrer à la lecture du livre d'heures et méditer dans le silence et la solitude. J'en fus tiré par le portier, à qui j'avais pris soin de répéter les consignes. Il venait m'aviser, avec dégoût, qu'un pouilleux me demandait.

Tandis que Godefroi prenait sa pose d'auditeur, yeux clos et mains jointes, cette posture de gisant qui serrait le cœur de Gervais, ce dernier entreprit de lire les feuillets du jour.

Le terme de « pouilleux » décrivait bien Valentin, qui paraissait encore plus sale et plus misérable que la veille. Mais il n'était pas famélique ; Perrin devait l'employer assez pour qu'il soit en mesure de se nourrir décemment. Le mendiant lui apprit que les écoliers de Hubant et leur maître étaient à Notre-Dame pour les vêpres. À la bonne heure, songea

d'Anceny : ils avaient le temps de franchir le fleuve en bac avant la fin de l'office. Ils traversèrent la place de Grève en évitant de glisser sur les flaques de pluie qui avaient gelé pendant la nuit et se distinguaient mal dans la mauvaise lumière de cette morne journée d'hiver. Il n'avait heureusement pas fait assez froid pour que l'eau de la Seine prenne en glace et paralyse le trafic comme cela se produisait à l'occasion en janvier et février.

Dans la foule qui avait choisi d'assister aux vêpres de la cathédrale, Valentin désigna à Gervais un groupe de clercs plongés dans la prière. Il les voyait de dos. Au-dessus des capuchons à longues pointes de leurs robes de bure, les tonsures faisaient des taches claires dans la pénombre de l'église. Il en compta neuf, dont les âges devaient s'échelonner entre la fin de l'enfance et celle de l'adolescence. Placé derrière eux, leur maître les surveillait d'un seul coup d'œil. Gervais s'agenouilla à ses côtés. Le clerc le regarda, surpris de cette proximité.

Il lui glissa :

— Je suis messire d'Anceny, oncle de dame Mathilde Despréaux. Je souhaiterais vous poser quelques questions.

Le maître de Hubant accepta d'un hochement de tête, prouvant ainsi que c'était bien lui que Gervais avait aperçu au Collège et qu'il avait correctement interprété sa mimique. Il se leva et s'éloigna de ses ouailles. Gervais le suivit derrière un pilier où les écoliers, s'ils s'étaient retournés, n'auraient pu les voir. Personne ne faisait attention à eux : comme de coutume, les gens conversaient avec leur voisin, hélaient une connaissance, empêchaient leur chien de se battre avec celui d'un autre paroissien.

— Que souhaitez-vous savoir ?

— Si vous avez vu qui a porté le coup de poignard.

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Et les écoliers ?

— Notre chapelain leur a interdit d'en parler.

— Mais ils doivent le faire quand même.

— Certes.

— Alors ?

— Ils sont en désaccord sur la situation de Simon au moment du meurtre. Pour certains, il était bien placé pour frapper, pour d'autres, il

était trop loin. D'autres encore prétendent avoir aperçu quelqu'un qu'ils n'avaient jamais vu auparavant. Il serait apparu juste pour la poignarder.

— Peuvent-ils le décrire ?

— Non : un chaperon lui cachait le visage. En fait, je n'ai rien à vous apprendre, mais je voulais que vous sachiez qu'aucun de nous n'a vu le fils Despréaux assassiner la jeune fille et qu'il est possible que ce ne soit pas lui. Pour autant que je le connaisse, ce geste me paraît très éloigné de sa nature.

— Est-ce que cela aurait pu être un des bateleurs ?

— C'est peu probable : ils avaient répété plusieurs jours ensemble, leurs silhouettes étaient reconnaissables de tous.

— C'est vous qui les avez engagés ?

— Oui. Sur la recommandation du maître de Marmoutier qui les avait employés pour un mystère.

— Savez-vous comment les contacter ?

— Ils se tiennent à l'auberge Au Chien qui danse, dans la rue de la Colombe, à deux pas d'ici. Ils s'appellent Les Joyeux Corneurs.

— Je vous remercie d'avoir accepté de me parler.

— J'aurais aimé pouvoir réellement vous aider. Malheureusement, je ne sais rien. Je vais prier pour que la vérité soit découverte.

Gervais demanda à Valentin s'il avait idée de l'endroit où était Perrin. À sa réponse évasive, il devina qu'il le savait, mais ne le révélerait point. Feignant de ne pas avoir compris, il le chargea d'informer son employeur de sa présence à La Pomme vermeille si par hasard il le trouvait. Le mendiant, généreusement rétribué, partit aussi vite que son pied bot le lui permettait.

Dans la rue de la Colombe, d'Anceny repéra sans difficulté, sur le mur d'une maison rien moins que prospère, le dessin maladroit aux couleurs passées d'un chien dressé sur ses pattes arrière. L'auberge ne payait pas de mine et ses clients ne devaient pas rouler sur l'or. Il entra dans une grande salle où une maritorne* touillait un brouet au-dessus d'un maigre feu.

— Holà, de l'auberge ! cria-t-il depuis le seuil.

Elle se retourna et aboya :

— Ferme la porte, toute la chaleur s'en va dehors.

Il s'exécuta et s'approcha de la femme à qui il demanda si Les Joyeux Corneurs logeaient bien chez elle.

— Il se pourrait. Qu'est-ce que tu leur veux, beau messire ?

— J'ai besoin de les voir.

— Si c'est en rapport avec Guillotte, tu ferais bien de les laisser en paix.

— Guillotte ? Elle ne s'appelait pas Viviane ?

Elle haussa les épaules.

— Guillotte, Viviane... Passe ton chemin, Messire. Ils ont assez souffert.

Un homme entra, chargé de bois. Il contourna le visiteur sans lui accorder un regard et s'approcha du feu qu'il entreprit d'alimenter.

— Je veux les aider, continua Gervais.

La femme le fixa de ses yeux méfiants.

— Les aider ?

— Afin de compenser.

— On ne compense pas une vie.

— Je le sais, mais on peut faire dire des prières.

— Ils ne sont pas ici.

— Où sont-ils ?

Elle haussa les épaules en signe d'ignorance.

La voix de l'homme s'éleva du coin de l'âtre où il déposait son reliquat de bûches.

— Ils jouent leurs farces à la taverne Au Bon vivre.*

— De quoi te mêles-tu ? l'apostropha la souillon d'un ton mauvais.

— Et toi ? C'est à eux de décider s'ils veulent lui parler, non ?

D'Anceny battit en retraite. Il avait eu son renseignement, que ces deux-là s'arrangent entre eux.

Il n'eut pas longtemps à attendre Perrin qui arriva à La Pomme vermeille escorté de Valentin. Le mendiant alla discrètement s'asseoir près du feu où le tavernier le toléra sur un regard de Perrin qui lui fit signe de le servir : tant que quelqu'un payait, tout client était accepté.

Après avoir résumé sa conversation avec le maître de Hubant et la tenancière de l'auberge, Gervais conclut :

— Reste à apprendre si les bateleurs ont vu le meurtrier.

— Ils l'auraient dit à la prévôté, ne crois-tu pas ?

— Ils n'ont pas été interrogés. Personne ne l'a été. Et puis, ils préfèrent peut-être éviter la police. Tu n'ignores pas que ces gens-là sont toujours dans les franges de l'illégalité.

— Le seul moyen de le savoir est de le leur demander. Allons Au Bon vivre.

Ils ne connaissaient la taverne ni l'un ni l'autre, et pour cause : elle était située sur la rive gauche qu'ils ne fréquentaient pas. Valentin l'avait découverte pendant sa surveillance des écoliers de Hubant et les y conduisit. En chemin, Perrin informa Gervais qu'il avait obtenu le nom du sergent responsable de l'accident survenu au précédent intendant de l'hôtel Despréaux, mais qu'il n'avait pas encore pu le rencontrer. Rue du Fouarre, ils entrèrent dans une pièce exiguë occupée par quelques joueurs de dés.

— Nous pensions nous divertir en écoutant des bateleurs présenter une farce, dit Gervais à la servante, on nous aura mal renseignés.

— Mais non, Messire, descendez le degré, le spectacle a lieu dans la cave.

L'étroit escalier de pierre débouchait sur une grande salle voûtée qui datait de temps anciens. Une cheminée la réchauffait et elle était éclairée par des chandelles, car les soupiraux ne laissaient guère entrer la lumière. Située près de l'École de médecine, la taverne accueillait une clientèle d'étudiants. À y regarder de plus près, il y avait aussi quelques-uns de leurs maîtres. Sur les tréteaux disposés dans un angle, trois musiciens cornaient un air entraînant accompagnés par ceux qui connaissaient les paroles. Un homme d'âge mûr jouait de la cornemuse, une jeune fille de la flûte et une vieille, du rebec*.

— On ne t'avait pas dit qu'ils présentaient une farce ?

— Cela viendra sans doute après. S'ils ont été engagés pour La prise de Constantinople, c'est parce qu'ils étaient musiciens, pas à cause de leur répertoire comique.

La musique dura un temps, puis des clerks avinés armés de leurs chopes en étain frappèrent sur leur table en scandant : « Une farce ! Une farce ! »

Les musiciens déposèrent leurs instruments et revinrent sur les tréteaux

accompagnés de deux jeunes gens que Gervais reconnut : c'étaient eux qui avaient animé la fête d'anniversaire de Simon. Ce jour-là, sur le côté, une jeune fille jouait du psaltérion. Ce devait être la future victime.

Le vieil homme annonça : « Voici la farce des deux cruches de vin. » Un silence relatif se fit dans l'assemblée sous l'impulsion des spectateurs désireux d'entendre.

Le thème était de ceux qui amusent le public : un tenancier de taverne se faisait flouer par un voleur. Dans ce cabaret de théâtre, il y avait les clients habituels : ceux qui consomment sur place et ceux qui viennent remplir leur cruche pour la boire à la maison en famille.

Un des jeunes gens qui faisait mine d'arriver héla le patron :

— Holà, maître Vineux ! Emplis ma cruche de ton meilleur vin.

L'homme qui jouait le tavernier confia le récipient à la vieille femme qui faisait la servante. Elle alla tirer le vin au tonneau et il rendit la cruche au client. Celui-ci sentit le vin, fit une grimace horripilée, en goûta une gorgée pour vérifier sa mauvaise impression et la cracha à terre.

— Tu m'insultes, tavernier ! Les cochons n'en voudraient pas de ta vinasse.

Le tavernier se défendit avec énergie, disant que tout le monde et lui-même trouvaient ce vin excellent. L'homme prit alors un autre client à témoin. Ils étaient entrés ensemble, mais feignaient de ne pas se connaître. Il lui tendit la cruche pour lui faire confirmer la mauvaise qualité du vin. À ce moment survint une jeune femme, la gorge pigeonnante dans sa cottehardie*. C'était la musicienne à la flûte, qui attira l'attention de tous. Elle regarda autour d'elle, parut découvrir qu'elle était dans une taverne, manifesta la plus grande confusion, prétendit s'être égarée et ressortit aussi vite qu'elle était entrée. La jeune femme disparue, le cabaretier revint à son client grincheux pour constater qu'il n'était plus là, pas plus que son complice, et qu'ils étaient partis avec sa cruche. Furieux, il s'empara d'une lardoire et se précipita hors de la scène, mais point de cruche et point de bonshommes. Il tempêta sous les rires des spectateurs égayés par sa crédulité.

La farce terminée, les comédiens vinrent saluer sous les applaudissements avant de s'attabler devant les pichets qu'une vraie servante leur apporta pour leur peine. Si la troupe était au complet comme

elle paraissait l'être, cela signifiait que la jeune fille au psaltérion de l'anniversaire était bien la victime. Gervais essaya de se remémorer ses traits. Il n'y parvint pas, car il ne lui avait pas prêté assez d'attention pour cela. Songeant au sort de la malheureuse, il en fut peiné. Perrin le tira de ses réflexions en disant que c'était le moment de les aborder. Ils se levèrent de concert et s'invitèrent à leur table, à la surprise des bateleurs.

XVIII

Un messager de Nocé arriva sur le coup de sexte avec une nouvelle d'importance : la mort du pape. Grégoire XI s'était éteint onze jours plus tôt, le 27 mars, au palais Saint-Pierre de Rome. L'abbé Giraud avait décidé que tous les bénédictins rattachés à son abbaye passeraient trois jours en prière pour accompagner l'âme du défunt au Royaume de Dieu. Dès lors, Neubourg, bruissant d'oraisons, fonctionna au ralenti. Seuls ceux qui étaient chargés de nourrir hommes et bêtes poursuivaient leur office, mais ils marmonnaient des patenôtres en accomplissant leurs tâches. Le père Joseph obtint du supérieur que Gervais vienne prier chaque jour avec Grégoire à l'heure où d'habitude il lui lisait son manuscrit. Le visiteur le faisait à haute voix tandis que le malade, pour qui cela eût été trop pénible, l'accompagnait mentalement.

Lorsque la prière était pratiquée sans interruption sur une aussi longue durée, elle finissait par devenir mécanique et l'esprit continuait de fonctionner, s'égayant fort loin du lieu et du temps présents. En dépit de ses efforts, Gervais se découvrait subitement replongé dans l'enquête dont il avait momentanément cessé la relation, mais qui le hantait. Il revivait l'instant où les motivations de son désir d'éclaircir l'affaire avaient changé. Jusqu'à la rencontre des bateleurs, il voulait seulement aider sa nièce et son petit-neveu. En faisant leur connaissance, il avait réalisé, et en avait ressenti de la honte, qu'il n'avait pensé à la morte qu'en terme de victime. Elle était restée pour lui une figure abstraite malgré la description du pédagogue qui aurait dû lui donner une existence. En ce dimanche après-midi à la taverne

Au Bon vivre, il s'était trouvé face à des gens qui avaient aimé la jeune fille, et il avait eu envie, pour elle cette fois, d'apprendre comment, pourquoi et par qui elle avait été tuée.

— Ils t'ont parlé d'elle ? s'informa Godefroi quand Gervais reprit son récit, la retraite terminée.

— Pas tout de suite. En présence du doyen, personne n'osa.

Lorsqu'ils découvrirent que les deux hommes s'intéressaient au meurtre, les visages des comédiens se fermèrent.

— *On ne sait rien, affirma d'un ton sec le plus âgé, visiblement le chef de la troupe.*

Gervais insista sur l'aide financière proposée par dame Mathilde afin qu'ils puissent faire dire des prières pour la jeune fille. La résistance de la vieille mollit. Elle demanda :

— *Et pour lui donner une sépulture décente ?*

— *Aussi.*

Il pensa à part soi que sa nièce n'obtiendrait pas à bon marché l'inhumation en terre consacrée d'une comédienne, mais soit, ce n'était pas le moment de lésiner.*

— *Cette enfant, c'était la joie de vivre... Ma petite-fille...*

— *Elle est morte à cause du jeune bourgeois, gronda l'homme.*

— *Qu'est-ce que cela signifie ? Vous l'avez vu la poignarder ?*

Il haussa les épaules.

— *S'il ne s'était pas intéressé à elle, elle serait toujours avec nous.*

— *Comment cela ?*

— *Il voulait l'épouser. Sa famille ne le voulait pas, évidemment. Pour régler le problème, ils ont fait tuer Guillotte.*

— *Cela ne tient pas debout : il n'a que sa mère et elle ne savait rien du tout.*

— *Sa mère peut-être, mais ceux qui tournent autour ?*

— *À qui pensez-vous ?*

— *La maisonnée est nombreuse.*

— *Il faut une raison pour tuer.*

— *Je vous en ai donné une. Vous en avez une meilleure ?*

— *Pas pour le moment, mais la vôtre ne s'accorde pas avec la*

culpabilité d'un domestique. Je cherche la vérité.

— Vous ne la trouverez pas. Les bourgeois se serrent les coudes, et nous autres on a toujours tort.

— Vous n'avez donc pas vu qui a commis le crime ?

— Non.

Gervais interrogea la tablée du regard. Tous hochèrent négativement la tête.

— Vous vous souvenez où était Simon Despréaux à ce moment-là ?

— C'était la pagaille. Tout le monde courait et criait.

— Moi, j'ai vu le meurtrier, intervint la jeune fille.

— Pourtant, tu nous as dit le contraire. Qu'est-ce que tu cherches ? À faire l'intéressante ?

— Quand Viviane s'est effondrée, un homme était penché sur elle, et après, il est parti très vite se mêler aux autres. C'est ce que j'ai vu.

— Tu l'as reconnu ? demanda Gervais.

— Non. Il avait son chaperon rabattu sur le visage.

— Comment était-il habillé ?

— Il portait un costume de Sarrasin.

— Explique-moi exactement ce qui s'est passé.

— Avec Viviane, on était assises dans le fond et on jouait pour accompagner les mouvements des troupes. Quand l'action s'accélérait, on jouait plus fort, ces sortes de choses. Tout d'un coup, elle a poussé un cri, elle a lâché son instrument et elle s'est tassée sur elle-même.

— Quand l'homme s'est éloigné, est-ce que son allure t'a paru familière ?

— Oui, mais pas au point de pouvoir dire qui c'est. Sur le moment, je ne me suis pas intéressée à lui. J'y ai repensé après. Je me suis penchée sur ma sœur, j'ai vu le poignard et j'ai compris ce qu'il avait fait. Alors, j'ai crié. Voilà, c'est tout.

— Personne d'autre ne l'a remarqué ? Vous, les garçons ?

Ils hochèrent négativement la tête. L'homme se leva pour mettre fin à cet interrogatoire qui lui déplaisait.

— On a à faire. Si comme vous le dites vous voulez nous aider, déposez l'argent à l'auberge Au Chien qui danse. La patronne nous le donnera.

Quand ils furent seuls, Perrin et Gervais échangèrent leurs impressions. Les bateleurs n'en avaient pas vu plus que les écoliers et n'en savaient pas davantage sur le meurtrier, un individu habillé en Sarrasin, comme Simon et une dizaine d'autres. Gervais se souvenait qu'à ce moment-là il y avait sur scène beaucoup de déplacements, de gesticulations, de cris, un tohu-bohu dans lequel il était difficile de se retrouver.

— Ce n'est pas étonnant qu'il soit passé inaperçu. Cependant, la fille l'a vu. Des détails pourraient lui revenir. J'aimerais aussi savoir ce que les bateleurs pensaient de la relation entre cette Guillotte-Viviane et Simon. L'homme, qui est sans doute le père, ne nous dira rien, mais la fille est plus bavarde. Il faudrait pouvoir lui parler en particulier.

Perrin fit signe à Valentin resté dans les environs.

— Surveillance-les. Si la fille sort seule, dès que tu comprends où elle se rend, tu viens m'en aviser ou bien messire d'Anceny, celui qui sera le plus près de l'endroit où tu te trouveras.

— La jeune ou la vieille, corrigea Gervais.

— Oui, tu as raison. Tu sais où me trouver, Valentin.

— Et moi, je serai à l'hôtel Despréaux.

Avant de se séparer, ils commentèrent la théorie de l'homme qui accusait Simon d'avoir provoqué la mort de la jeune fille. C'était possible, mais pas de la manière qu'il le croyait, car il était invraisemblable qu'un proche de Simon l'ait fait assassiner pour l'empêcher de l'épouser.

La seule cause qui leur venait à l'esprit était la rivalité. La victime avait dû avoir un amoureux avant Simon. L'un des deux avait préféré lui enlever la vie plutôt que la laisser échapper au profit d'un concurrent. Si cette théorie n'innocentait pas Simon, elle permettait d'envisager un autre coupable. Un coupable qu'il fallait chercher dans l'entourage des bateleurs, peut-être parmi eux.

— Et si c'était un des garçons ? suggéra Perrin.

— La fille pourrait nous le dire. Espérons qu'elle sortira seule.

Gervais passa par la cuisine de l'hôtel Despréaux sous prétexte de voir officier Pernelle. Elle achevait la cuisson d'un plat de venaison. C'étaient des queues de sanglier dont elle ne lui marchanda pas les détails de préparation. Il posa quelques questions sans trop se forcer, car son intérêt

pour les fourneaux n'était pas que de façade. Ils s'en tinrent à ce sujet tant que l'intendant demeura parmi eux, mais dès que maître Robin partit superviser l'agencement de la table, la nourrice lui demanda s'il avait trouvé le coupable du crime.

— Pas encore. Personne ne peut dire qui a frappé : ceux qui étaient sur scène ne l'ont pas vu.

— À la bonne heure ! se réjouit la cuisinière, croyant que cela innocentait le jeune maître.

— Hélas, pour la prévôté cela ne suffit pas. Vous savez qu'à part Simon, tous les autres ont été relâchés ?

Elles le savaient et se rembrunirent quand il leur expliqua que la police n'investiguerait pas plus avant à cause du poignard et des derniers mots de la victime.

— Pour eux, c'est clair, même s'il n'y a pas de témoins.

— C'est injuste, s'indigna Maria. Ils ne peuvent pas condamner un innocent !

— Ce ne serait pas la première fois.

— Mais vous, vous allez trouver le tueur ?

— Comme je l'ai déjà dit, si on me cache la vérité, je n'ai aucun moyen d'y parvenir.

— On était en cuisine, lui rappela la chambrière en coupant ses tranchoirs dans du pain bis, on n'a rien vu.

— Vous avez appris que le corps de Firmin a été retrouvé dans la Seine ?

Cela aussi, elles le savaient.

— À mon avis, ce n'est pas un accident : on s'est débarrassé de lui pour le faire taire. Il avait dû par malchance découvrir un élément qui incriminait quelqu'un, mais qui ? Je suis persuadé que les deux affaires sont liées. Je crois volontiers que vous ignorez tout de la mort de la musicienne. Pour Firmin, par contre... Si l'une de vous, dit-il en regardant la cuisinière, la nourrice et la chambrière, ou l'un de vous, ajouta-t-il à l'adresse de Jacquet qui baissait le nez sur son épluchage, se souvient d'une chose qui pourrait m'aider, il ne lui sera pas difficile de venir me l'apprendre discrètement sans que personne n'en sache rien.

Puis il quitta la cuisine en espérant que ses paroles feraient leur

chemin.

Dans la chambre de Mathilde, il retrouva la mère et le fils Roussel pour un repas en commun qui était en passe de devenir une routine. Interrogé par sa nièce sur l'avancement de ses recherches, il argua du fait que le dimanche tout s'arrêtait, afin d'éviter de mentionner ses entretiens de l'après-midi. Il n'avait rien obtenu de tangible et ne voulait pas la décourager en le lui apprenant. Quant à sa conversation avec le pédagogue, c'était différent, car elle avait eu lieu à son initiative.

— Vous voyez qu'il est innocent, triompha-t-elle : frère Albain le connaît bien et il lui fait confiance.

— Simon était entiché de cette musicienne, insinua Arnaut. L'amour change les gens. Ils deviennent jaloux et perdent tout sens commun.

— J'ai du mal à croire à cet attachement pour une jeune fille. Simon est encore un enfant.

— Pas à quinze ans, mon amie, objecta Jeanne. À cet âge-là, j'étais déjà mariée, et vous, pas loin de l'être.

— Les garçons, ce n'est pas pareil.

— Pourtant... glissa Arnaut. Mais ce sont des racontars, on ne peut s'y fier.

— Dites-moi, intervint Gervais, avez-vous des raisons de penser que Simon aurait pu être jaloux ?

Arnaut fit mine d'hésiter puis se décida :

— On ne sait pas le crédit qu'il faut accorder aux ragots. D'après Raymond, qui s'était occupé d'engager les jongleurs pour l'anniversaire de Simon, la jeune fille avait un amoureux, un des garçons de la troupe.

Mathilde s'engouffra dans la brèche :

— Eh bien ! voilà : ce garçon était jaloux. Il a volé le poignard de Simon pour assassiner la fille. Ainsi, il se vengeait des deux : d'elle en la tuant et de lui en le faisant accuser. Vous devez enquêter dans cette direction, mon oncle.

— C'est effectivement ce que je vais faire. Je souhaiterais aussi rencontrer le jeune homme assis à côté de Simon au repas d'anniversaire. Qui est-ce ?

— Henri, l'aîné des Chardonnet. Des marchands de blé.

— Ils avaient l'air de bien s'entendre. Sont-ils amis ?

— Oui, ils se voient souvent. Son père veut que je prenne Henri chez nous pour le former. Il a proposé de s'occuper de Simon en échange, mais je préfère que mon fils apprenne le plus tôt possible le fonctionnement de notre maison. Il est mon héritier, et s'il m'arrive quelque chose, il faut qu'il soit prêt à me succéder.

Un silence passa durant lequel chacun pensa, à part peut-être Mathilde apparemment inaccessible au doute, que celui à qui il était arrivé quelque chose était Simon.

— Vous croyez utile de rencontrer Henri, mon oncle ? Il se trouvait dans les derniers rangs de l'assistance.

— Je n'ai guère de pistes, il ne faut rien négliger.

— Sans doute... Et à part interroger les jongleurs et Henri, quels sont vos projets ?

— Retrouver les gagne-deniers qui ont participé au spectacle, dans l'espoir que l'un d'eux m'éclairera.

Mathilde sauta immédiatement sur une nouvelle hypothèse :

— Si le coupable n'est pas un jongleur, c'est probablement l'un d'eux.

— Peut-être...

— Réfléchissez : ils étaient les mieux placés pour cela. Aussi bien que les comédiens. Tu parlais de jalousie, Arnaut. Ce sont ces gens-là qui étaient jaloux de Simon, et non l'inverse, cela tombe sous le sens.

— Il faut interroger tout le monde, coupa Gervais, il est inutile de spéculer. Allons dormir, nous ne pouvons rien faire d'autre ce soir.

Ils se souhaitèrent une bonne nuit et chacun regagna sa chambre.

Gervais pria longuement avant de se coucher. Depuis qu'il était à Paris, pour ne pas sauter des oraisons, il les regroupait. En conséquence, à la fin du jour, il récitait celles de none, vêpres et complies* alors qu'au réveil, c'étaient matines, laudes, prime, tierce et sexte.

Il était plongé dans sa prière quand il crut entendre frapper. D'abord, il pensa au travail du bois de charpente, puis à des rats. Comme le bruit persistait, il dut se rendre à l'évidence : on frappait bien à sa porte. Il supposa qu'une des femmes de la cuisine voulait lui révéler un fait à l'insu de ses compagnes et se dépêcha d'ouvrir de peur qu'elle ne change d'avis.

C'était bien une femme qui se tenait sur le seuil, mais aucune des trois employées de Mathilde. Chargée d'un plateau avec deux gobelets fumants, Jeanne Roussel, toute souriante, lui dit, qu'ayant préparé une infusion dormitive pour Mathilde et elle-même, elle venait lui en proposer. Elle le vit regarder les deux gobelets et précisa que son amie avait déjà bu la sienne. Un peu décontenancé, il l'invita à entrer.

Gervais leva sa plume, indécis. Devait-il tout raconter ? S'il édulcorait certains épisodes, la compréhension des événements et de leurs motivations en serait-elle affectée ? Pas s'il s'y prenait bien, ce dont il était vraisemblablement capable. Ses yeux firent le tour du scriptorium : frère Antoine nourrissait sa mésange, frère Paul, dont il entendait grouiller l'estomac, s'acharnait sur sa tâche pour oublier sa faim, frère Amédée et frère Élie couvaient, lui semblait-il, ses feuillets d'un œil concupiscent, le père Joachim, son allié inattendu, traçait d'une main inspirée les arabesques de ses majuscules. S'ils le lisaient, ils seraient choqués par un récit qui dirait tout. Pour l'édification des futurs sergents, certains détails étaient inutiles, il pouvait les occulter sans nuire à l'ensemble. Il n'avait pas plus envie de les relater pour un éventuel indiscret du couvent que pour des policiers, y compris Guillebert toujours si prompt à ricaner. Sa pudeur l'en empêchait. Sa honte, aussi. Seulement, il y avait Godefroi dont les yeux brillaient lorsqu'il prononçait le nom de Jeanne. Le mourant attendait, espérait un développement. Puisque développement il y avait eu, il ne pouvait le décevoir en le lui celant. Ici, grâce au bibliothécaire, personne ne lirait son manuscrit. Quand il en serait à l'envoyer à la prévôté, il n'aurait qu'à tronquer certains passages. L'idée était séduisante, mais peu réalisable. S'il ôtait ce qui le gênait, il y aurait des espaces vides sur les feuillets, ce qui ne se faisait pas. Il vaudrait mieux recopier le texte. Voilà la solution : le recopier. Et pas uniquement : le réécrire. Pour l'heure, il allait faire plaisir à Godefroi en lui racontant tout, mais après, une fois l'histoire terminée, il effacerait le manuscrit au complet et recommencerait d'une manière sèche et objective, digne d'une vraie chronique. Content d'avoir résolu son problème, il attaqua avec une ardeur renouvelée le récit de la première visite de Jeanne.

Afin qu'elle pose son plateau, d'Anceny ôta de sa table à écrire le parchemin, la plume et l'encrier qui l'encombraient, puis lui offrit l'unique tabouret. Elle refusa de s'y asseoir tant qu'il resterait debout. Il insista et elle prit place tandis qu'il s'accotait au mur, ne voulant pas se mettre sur le lit, ce qu'il jugeait peu convenable, ni demeurer trop près d'elle, car sa proximité le troublait. Elle ne semblait pas s'en apercevoir, ou préférait le laisser croire, et engagea la conversation sur un sujet anodin, lui demandant quelle impression lui faisait Paris après tout ce temps au calme du monastère. C'était la question que tout le monde lui posait et il pouvait répondre sans avoir besoin d'y réfléchir. Tandis qu'il débitait des banalités sur le bruit de la ville, son animation et ses encombrements, il ressentait la présence de cette femme bien plus qu'il ne l'aurait souhaité. Le commerce du sexe opposé ne lui avait pas manqué à Neubourg, ou si peu, et il s'étonnait de cette forte attirance. Qu'avait-elle pour le séduire ainsi ? Dans un éclair de lucidité, il pensa qu'elle était la seule qu'il fréquentât à l'exception de sa nièce et de sa bru, et que, de plus, elle lui manifestait de l'intérêt.

La conversation dévia naturellement sur ses activités de l'après-midi dont il n'hésita pas à lui faire le récit, car il n'avait pas les mêmes réticences qu'envers Mathilde. N'étant pas impliquée affectivement, Jeanne Roussel considérait l'affaire avec objectivité et il songea qu'en parler avec elle lui permettait de faire le point, même s'il avait déjà pratiqué l'exercice avec Perrin. Quand il eut terminé, il ne sut plus que dire et le silence s'installa, chargé de tension. Pour se donner une contenance, il reposa son gobelet vide sur le plateau. Il était tout près d'elle et avait envie de s'approcher plus encore, de la toucher, de la porter sur son lit, de mêler son corps au sien. Craignant de ne pouvoir réprimer un geste dont elle eût pu s'offenser, il rompit le charme en la remerciant pour son infusion et en amorçant un mouvement significatif vers la porte. Elle se leva, reprit son plateau et lui souhaita une bonne nuit avec un sourire qui finit de l'enflammer, puis elle sortit après l'avoir frôlé.

Gervais connut une nuit agitée, fragmentée, ponctuée de moments de plaisir qui le laissaient insatisfait et épuisé, car ils s'interrompaient

immanquablement avant leur conclusion, ce dont il ne savait s'il fallait se réjouir ou se désoler.

XIX

Les cloches de Neubourg sonnaient à la volée en ce dernier dimanche avant Pâques. Le soleil brillait, les arbres étaient fleuris, l'atmosphère à la joie. En remerciant le Seigneur de leur faire vivre ce jour béni, les orants* songeaient au repas qui suivrait la prière : pour fêter les Rameaux, le prieuré allait faire gras.

La veille, Godefroi avait taquiné Gervais à ce sujet.

— Tu devrais donner un coup de main à frère Jean. Avec tout le temps que tu as passé dans les gonnelles* des cuisines, tu dois en savoir assez pour être capable d'améliorer notre triste chère. Tout le monastère t'en serait reconnaissant.

Il n'avait même pas répondu, jugeant que ce n'était rien d'autre qu'une plaisanterie, mais pendant qu'il psalmodiait les prières de tierce, il pensa au puissant arôme iodé qui émanait de la bourriche transportée par l'homme croisé un peu plus tôt devant l'entrée de la cuisine. Le souvenir du civet d'huîtres dégusté à l'hôtel Despréaux lui chatouilla la mémoire. Outre le goût, qu'il se rappelait parfaitement, il avait encore en tête la recette que la cuisinière, croyant agir pour la postérité, lui avait détaillée avec complaisance :

Chauffez les huîtres en un seul bouillon. Lavez-les très bien et mettez-les à égoutter. Puis faites-les frire dans l'huile avec de l'oignon. Dans l'eau des huîtres, ajoutez d'abord du vin doux et des pois, puis de la cannelle, du girofle, du poivre long, sans oublier le safran pour donner de la couleur. Écrasez avec du verjus et du vinaigre. Broyez du pain grillé et mélangez avec cette purée. Remettez les huîtres pour qu'elles soient assez cuites.

Frère Jean ne serait jamais capable de réaliser un plat aussi

savoureux. D'ailleurs, il ne lui viendrait même pas à l'idée d'essayer : son but était de nourrir ses confrères, pas d'enchanter leurs papilles. Le désir de lui proposer son aide commença de titiller Gervais. Mais comment lui présenter cette offre sans qu'elle paraisse saugrenue ? Il ne s'y serait probablement pas risqué sans le coup de pouce du hasard qui survint de la manière la plus inattendue : frère Jean fut saisi d'une faiblesse et s'effondra pendant la prière. Il y eut dans l'église un grand branle-bas que le père Joseph calma en prenant la direction des opérations. Après avoir envoyé un novice chercher une civière, il réquisitionna Gervais et frère Paul, les plus costauds du couvent, pour transporter le cuisinier à l'infirmerie. Pendant qu'ils s'éloignaient, suivis du prieur, les oraisons reprirent tristement : avec le malaise de frère Jean, la promesse d'un repas chaud venait de s'envoler.

— C'est le carême, diagnostiqua l'infirmier. Il était déjà fort débile et il s'est encore affaibli. S'il mange des nourritures riches et qu'il se repose, il devrait se rétablir assez vite.

— Faites au mieux, lui recommanda le père Alain, rassuré.

À l'intention de Gervais, qui sortait de la chapelle avec lui, il déplora le fait que l'alimentation du prieuré allait s'en trouver compliquée.

— L'assistant de notre cuisinier est là pour transporter les vivres et éplucher les légumes, je crains qu'il ne sache pas faire la soupe.

« Et encore moins les huîtres », pensa d'Anceny.

— Je vais demander à l'hostellerie de nous préparer les repas. Toutefois ce ne sera pas facile, car ils commencent d'avoir du monde : avec le beau temps, les pèlerinages ont repris. Il faudrait que leur cuisinière se trouve une aide au village.

Sans réfléchir, Gervais lança :

— Si vous voulez, je peux remplacer le frère Jean en attendant qu'il récupère.

Le père Alain le regarda avec curiosité

— Décidément, mon ami, vous ne cesserez jamais de m'étonner. J'ignorais que vous aviez aussi ce talent.

Gervais pensa à part soi qu'il n'était pas sûr de l'avoir. En cuisine, il avait souvent observé, mais rarement officié. Il se souvenait d'une

occasion, il y avait bien longtemps, mais il n'avait pas nourri une grosse tablée.

— J'ai appris que tu as suivi mon conseil, lui dit Godefroi quand il vint lui faire sa visite rituelle d'après none.

— Comme toujours, les nouvelles vont vite.

— Avoue que celle-ci était d'importance. Il y a d'abord eu le remue-ménage provoqué par l'arrivée de frère Jean à l'infirmerie dont je me suis informé, et ensuite, le père Joseph m'a donné une cuillerée de la sauce d'accompagnement des huîtres. J'ai voulu savoir qui avait préparé ce nectar : c'était assez goûteux pour ouvrir l'appétit d'un mourant.

— Pourtant, mon civet ne valait pas celui de Pernelle. Oh, que non...

— Ne fais pas le modeste.

— C'est la vérité, je t'assure. Mais j'admets que par rapport à ce que frère Jean en aurait fait, c'était bon.

— Ta proposition de te charger du repas a dû être accueillie avec soulagement.

— Je mentirais en prétendant qu'il a fallu insister.

— J'aurais aimé voir les visages autour de la table quand nos frères ont goûté le contenu de leur écuelle.

— Le plus intéressant était celui du père Joachim. Il était à peindre pour illustrer l'horreur des tentations du péché.

La remarque fit rire Godefroi, qui n'en avait plus la force. Il toussa, les larmes lui vinrent aux yeux et sa respiration prit un tour alarmant. L'inhalation des gouttes de marrube, qui d'ordinaire rendaient au malade le souffle et la parole, n'agissant pas, Gervais courut chercher l'infirmier. Le père Joseph redressa Godefroi dans une position semi-assise et l'aida à boire une gorgée d'un gobelet placé à côté du lit.

— C'est une infusion calmante, expliqua-t-il au visiteur. Cela va passer.

En effet, la quinte cessa, même si des larmes coulaient toujours sur les joues maigres de Godefroi. Le père Joseph l'allongea de

nouveau. Épuisé par l'accès de toux, le malade ferma les yeux.

— Il va dormir, laissons-le.

Il proposa à Gervais de s'asseoir avec lui dans la pièce voisine.

— Je vais nous préparer un tilleul au miel, lui proposa-t-il.

L'oblat, qui s'en voulait d'avoir provoqué la crise de son ami, s'en ouvrit à l'infirmier qui l'en absout.

— Si vous l'avez fait rire, ne le regrettez pas. Il a peu d'occasions d'avoir ce plaisir.

— Et frère Jean, comment se porte-t-il ?

— Mieux.

Le vieillard ajouta avec malice :

— La cuisine de son successeur a fait des miracles.

Ils rirent ensemble.

— Qu'il ne craigne pas pour sa place, je la lui rendrai sans rechigner.

— Aviez-vous déjà cuisiné ?

— Pas vraiment, mais la composition et la réalisation des plats m'intéressent. Pendant mon séjour à Paris, j'ai eu l'occasion de souvent fréquenter la cuisine de ma nièce. Cependant, entre regarder et faire, il y a un monde, et j'avoue que je n'étais pas sûr du résultat.

— Il était remarquable. Ils ont tous quitté la table prêts à louer le Seigneur... et son serviteur en cuisine.

— Tous ?

Il concéda :

— Peut-être pas notre bibliothécaire.

— C'est ce que j'ai raconté à frère Godefroi.

— Je comprends qu'il ait toussé : il a dû parfaitement se représenter la scène.

Ils firent ensuite le tour du jardin aux simples où Gervais s'émerveilla avec le père Joseph des pousses tendres qu'avril faisait sortir de terre.

XX

— Avec tes nouvelles activités en cuisine, as-tu eu le temps d'écrire aujourd'hui ? s'inquiéta Godefroi.

— Oui, je l'ai fait ce matin. Vu qu'on ne mange qu'une fois par jour, j'ai préparé le souper après sexte.

— Qu'as-tu fait de bon ?

— Tu as l'air d'oublier qu'il reste six jours de carême, dont deux de jeûne complet. Je vais tout bêtement leur servir une soupe maigre.

— Pas comme celle de frère Jean, quand même ?

— Presque. J'ai seulement ajouté aux pois du pain émietté pour qu'elle tienne bien au corps et des herbes afin de lui donner du goût.

— Cela devrait faire toute la différence. J'en demanderai à la place du sempiternel lait d'amandes. Mais revenons à nos moutons. Jeanne Roussel venait de quitter ta chambre. As-tu rêvé d'elle pendant la nuit ?

— Hélas...

— C'était tellement désagréable ?

— Dérangeant, plutôt.

Désireux de couper court, il commença sa lecture.

Le lundi matin, Gervais sortit dès que le jour parut dans le but de retrouver les gagne-deniers recrutés comme figurants dans La prise de Constantinople. Réunis autour de la croix de Grève, proche de la rive du fleuve, ils étaient nombreux à espérer un engagement à la journée, ou mieux encore pour quelques jours. Lorsqu'un bourgeois survenait, ils criaient leurs mérites le plus fort possible afin d'attirer son attention. Si

beaucoup d'entre eux étaient de simples portefaix, d'autres se disaient maçons ou ferronniers, charpentiers ou foulons. Des hommes qui avaient fait leur apprentissage, mais que leur maître n'avait pas pu, ou pas souhaité, garder comme valets, et qui n'avaient pas trouvé ailleurs de place fixe. Chaque jour, ils devaient réussir à s'employer. Même spécialisés, ils étaient prêts à faire n'importe quoi pour ne pas tomber dans la mendicité. Le cas des gagne-deniers requis pour le théâtre en témoignait.

Gervais avait pensé prétendre qu'il recrutait des figurants pour un mystère et voulait, de préférence, des gens l'ayant déjà fait. Curieusement, alors que se produisait un mouvement de foule en direction de ceux qui cherchaient des bras à louer pour quelque raison que ce fût, personne ne vint vers lui. Il ne tarda pas à deviner que certains l'avaient reconnu et avaient passé le mot à leurs camarades : après le séjour en prison consécutif à l'engagement par l'hôtel Despréaux, ils jugeaient plus prudent d'éviter cette maison et ceux qui y vivaient. Comprenant qu'il n'obtiendrait rien, il s'éloignait de la croix quand il aperçut un cavalier en train d'attacher son cheval à l'anneau devant chez Mathilde. C'était Coudrier, que Gervais se dépêcha de rejoindre.

— À la bonne heure, dit son ami en le voyant. J'ai peu de temps et je craignais d'en perdre en civilités si j'entrais.

— Que fais-tu sur la rive droite ? Je te croyais de permanence au Palais royal.

— Après le déjeuner, le roi et l'empereur sont attendus à la résidence de Saint-Pol pour une visite à la reine.

— Et ils passent par ici ? Comment se fait-il que les rues ne soient pas fermées ?

— Ils y vont en bateau. Moi je dois vérifier le service d'ordre autour du ponton et jusqu'au Palais. Dis-moi rapidement si tu as avancé.

— Rien ne prouve que Simon soit coupable, mais je n'ai personne à proposer à sa place.

Il lui résuma ses rencontres de la veille tandis que Coudrier hochait la tête avec scepticisme.

— Le manque de preuves matérielles ne suffira pas à le mettre hors de cause. Le juge conclura que l'homme au chaperon est le produit de l'imagination de la fille. Cette comédienne n'est pas crédible : elle prétend

avoir vu le meurtrier sans pouvoir le décrire. Les autres bateleurs n'ont rien remarqué, ceux de Hubant, qui de toute façon ne témoigneraient pas, non plus. Quant aux gagne-deniers, s'ils ne se sont pas manifestés ce matin, c'est qu'ils n'ont pas l'intention de le faire. Es-tu certain d'avoir tiré tout ce que tu pouvais du personnel de l'hôtel ? En ce qui concerne Firmin, dont le sort est peut-être lié à celui de la musicienne, j'ai du mal à croire qu'ils ne savent rien.

Coudrier parti, d'Anceny alla quérir Fiérote à l'écurie. En apprenant que le roi et l'empereur embarqueraient sur la nef royale, il avait pensé montrer ce spectacle à Colin.

Il voulut franchir la Seine en bac pour ne pas perdre son temps dans les encombrements des alentours du grand Châtelet et du pont aux Changeurs, mais en raison du déplacement royal toute circulation était interdite sur le fleuve et il lui fallut ronger son frein en se pliant, bon gré mal gré, au rythme de la populace. Quand il eut enfin traversé, il confia Fiérote au valet d'écurie et passa par l'échoppe faire signe à Perrin de le rejoindre. Mis au courant de son échec auprès des gagne-deniers, Perrin suggéra d'envoyer Valentin traîner aux alentours de la croix de Grève afin d'écouter ce qui s'y disait. Pour ce jour-là, c'était trop tard ; le lendemain il parviendrait peut-être à glaner une information.

— J'ai une meilleure idée : je vais en charger le pays de Firmin, Étienne le portefaix. Il est le plus susceptible de passer inaperçu. J'irai le trouver à la fin de la journée rue Troussevache, Au Coq qui chante où il se tient.

— Dans ce cas, Valentin continuera de surveiller les comédiens.

— Il t'a appris quelque chose ?

— Rien de nouveau.

La veille, le jeune mendiant lui avait fait son rapport dès qu'il avait été sûr que les comédiens étaient rentrés pour la nuit. Ils avaient passé la soirée à jouer des musiques de danse Au Bon vivre. Ils y étaient revenus dès qu'eux-mêmes avaient été partis et ne s'étaient pas séparés.

Par ailleurs, il avait pu rencontrer le sergent chargé du constat de l'accident de l'ancien intendant de Mathilde.

— Il est resté sur l'impression que son décès aurait pu être évité : les

bœufs ne s'emballent guère, et ceux-là paraissaient spécialement paisibles. Mais le conducteur a prétendu qu'il ne s'est aperçu de rien et un témoin a juré que c'était vrai. Comme le mort n'avait pas de famille et que l'assistant d'Arnaut Roussel qui s'est rendu à la prévôté chercher le corps n'a pas insisté, il a classé l'affaire.

— Encore ce Raymond qui apparaît.

— En effet, mais que peut-on lui reprocher ? Cela prouve tout simplement qu'il est chargé des corvées.

Philippe sortit de la réserve de drap située au fond de l'échoppe et aperçut son père qu'il vint saluer.

— Nous allons déjeuner, veux-tu te joindre à nous ?

— Volontiers.

En voyant son beau-père, Mariette fit une moue de contrariété qu'elle réprima aussitôt. Gervais se répandit en amabilités, ce qui obligea la jeune femme à se montrer affable en retour. Il raconta qu'il avait rencontré Coudrier dont il tenait la nouvelle du déplacement royal et ajouta qu'il souhaiterait — si sa mère n'avait pas d'objections, bien entendu — emmener Colin admirer la nef remonter la Seine vers le palais Saint-Paul.

Mariette n'avait aucune raison de refuser, à part le désir de contrarier son beau-père, ce qui était difficile à avouer. Elle accepta donc pour la plus grande joie de Gervais. Elle enchaîna avec l'enquête, voulant savoir s'il avait avancé. Il lui répondit que non et eut l'impression que son échec lui faisait plaisir. Puis il fut question de Mathilde dont il leur apprit qu'elle reprenait le dessus. Philippe lui raconta ensuite les difficultés qu'un de ses facteurs avait rencontrées sur les routes boueuses de Flandre. Leur mauvais état avait retardé le convoi et lui avaient fait manquer un contact lassé de l'attendre. Au grand soulagement de Gervais, le repas finit par se terminer.

Après avoir salué sa bru et son fils, il se rendit à la cuisine où il trouverait Colin et sa nourrice. Il resta un moment sur le seuil où il s'amusa de voir l'enfant jouer avec un gros chat tigré. Il lui tirait la queue un peu fort en riant aux éclats, et l'animal, placide, se laissait faire, Muguette intervenant toujours avant qu'il fasse vraiment mal au félin et que celui-ci ne se rebiffe.

— Y aurait-il ici un damoiseau du nom de Colin ? lança-t-il depuis la

porte.

L'enfant se retourna, le vit et se précipita sur lui en criant de plaisir.

— Je t'emporte à cheval. Tu veux bien ?

Il était si content qu'il ne parvenait pas à répondre, mais ses yeux brillaient de joie anticipée.

— Alors, allons-y.

La nourrice, dûment informée de l'approbation maternelle, les accompagna à l'écurie. Comme quelques jours auparavant, quand le grand-père fut en selle, elle lui tendit son petit-fils.

Pour avoir une chance d'obtenir une bonne place, il fallut se rendre sur la rive opposée et ils n'étaient pas les seuls à en avoir eu l'idée. Fierote avançait très lentement, mais l'enfant ne s'en plaignait pas : il y avait tant à regarder ! Le flux qui entraînait dans la Cité et celui qui en sortait étaient aussi denses l'un que l'autre. Le croisement n'allait pas sans bousculades, injures ou même rencontres plaisantes qui retenaient des connaissances au milieu des passants obligés de les contourner. De pauvres hères chargés de bois ou de ballots côtoyaient des marchands étrangers richement vêtus venus présenter leurs lettres aux changeurs qui avaient donné son nom au pont. Des bourgeoises étaient arrêtées aux étals des orfèvres pour admirer le bijou qu'elles espéraient se faire offrir par un mari soudain devenu généreux. Un jongleur réunissait autour de lui une troupe de badauds. Comme pour l'ours savant, Colin, juché sur Fierote, ne manquait rien du spectacle. Émerveillé, il regardait virevolter les faux poignards de bois que le bateleur lançait haut et rattrapait avec dextérité. Les poignards rappelèrent le meurtre à Gervais. Simon était-il coupable ? Si rien ne le prouvait, rien non plus ne prouvait le contraire.

De la rive droite où ils parvinrent enfin, ils étaient en face de l'embarcadère du Palais royal et de la nef prête à accueillir ses illustres passagers. L'attente s'éternisa et Gervais dut distraire son petit-fils, trop jeune pour que son attention soit longtemps retenue par le même objet. Il lui raconta un épisode du Roman de Renart, celui où Ysengrin, à l'instigation du goupil, pêche avec sa queue dans un trou creusé dans la glace d'une mare. Il décrivit en détail le loup assis sur la glace, un seau attaché à la queue, parla du froid intense, du temps qui passait sans que le poisson morde, et allait arriver au moment où Ysengrin découvrait que la*

glace s'était refermée sur sa queue et le gardait prisonnier lorsqu'une clameur de la foule indiqua que la nef royale quittait la berge. La fin de l'histoire fut remise à plus tard. Gervais désigna et nomma à Colin les éléments de l'embarcation : la figure de proue, le dais protégeant les passagers de la pluie qui venait de commencer à tomber, les rames plongeant en cadence dans l'eau du fleuve. Puis il lui montra le roi lui-même, ainsi que son invité, qui tous deux saluaient les badauds. Le spectacle fut de courte durée, car les intempéries incitèrent les rameurs à accélérer la cadence, et il fallut retraverser le pont, une entreprise aussi difficile que précédemment. L'insularité de la Cité était décidément une plaie.

Colin était fatigué et Gervais le rendit à sa nourrice afin qu'elle le couche pour une sieste. Malgré ses yeux qui se fermaient, l'enfant ne consentit au départ de son grand-père que sur sa promesse de revenir terminer l'histoire d'Ysengrin. En quittant les lieux, Gervais se dit avec un pincement au cœur que retourner à Neubourg l'empêcherait de voir grandir l'enfant. C'était d'un bonheur irremplaçable qu'il allait se priver. Pourtant, personne ne l'y obligeait. Lorsqu'il fut conscient de la pente de ses pensées, et que, de plus, le visage de Jeanne s'était ajouté à celui de Colin, il gagna l'église Saint-Martial, confia Fiérote à un mendiant en échange de quelque monnaie et s'agenouilla pour prier. Il en ressortit conforté dans sa foi et dans ses choix. La ville ne lui valait rien : dès que l'affaire serait finie, quelle qu'en soit l'issue, il rentrerait au prieuré.

— J'avais raison, commenta Godefroi. Tu as été tenté de rester à Paris.

Ne voulant pas développer ce point, Gervais parla plutôt du père Joachim, dont l'hostilité à son égard avait repris en force depuis qu'il donnait du bonheur aux estomacs du monastère.

XXI

Gervais, à qui le souhait exprimé par Godefroi de goûter sa soupe faisait croire à une amélioration de son état, posa la question au père Joseph avant d'entrer dans la chambre de son ami. L'infirmier le mit en garde contre les faux espoirs : Godefroi avait conservé un esprit curieux, mais son corps n'acceptait pratiquement plus de nourriture. Il n'avait pu qu'y tremper les lèvres, comme la veille avec les huîtres.

— Il n'y a vraiment aucun mieux à attendre ?

Le père Joseph le regarda avec compassion.

— Voyez comment il est : décharné, exsangue, vidé de ses forces. C'est le fil de votre histoire qui le tient vivant.

— Malheureusement elle est déjà très avancée.

— Ne le regrettez pas. S'il n'en reste pas long, il parviendra peut-être à survivre jusqu'à la fin.

Malgré son état, le malade joua le jeu du convive qui avait apprécié le repas et son ami se fit un devoir de lui donner la réplique comme s'il y croyait. Avant qu'il ne reprenne le récit, Godefroi avoua à Gervais qu'il était un peu perdu dans les dates.

— Nous en sommes au 11 janvier, lui répondit-il, le lundi. J'étais alors à Paris depuis un peu plus d'une semaine et le meurtre avait eu lieu le jeudi précédent.

— L'empereur était encore là pour longtemps ?

— Il est reparti le 16, mais avant cela il est allé se recueillir à Saint-Maur-les-Fossés. Tu sais qu'il est très affecté par la goutte ; il attendait beaucoup de ce pèlerinage. Il y est resté jusqu'au vendredi. Coudrier s'occupait de l'escorte et je ne l'ai pas revu avant le

dimanche suivant.

— Mon pauvre Simon, se lamenta Mathilde en renvoyant son écuelle de soupe dans laquelle elle avait chipoté pendant que les autres convives se régalaient. Il est en prison depuis quatre jours. Il doit être désespéré.

— Tu n'oublies pas de lui faire porter de la nourriture ? s'enquit Gervais.

— Bien sûr que non ! J'y suis même allée en personne dans l'espoir d'attendrir son geôlier. Il n'y a eu rien à faire, il ne m'a pas laissée le voir.

— C'est au capitaine Levert que tu as parlé ?

— Oui. Il est aussi horrible que son chien.

— Il ne fera rien de mal à ton fils, ne t'inquiète pas. Il va se contenter de le garder au Châtelet jusqu'à ce que Coudrier prenne la relève.

— Vivement que l'empereur reparte et que ton ami libère Simon ! C'est un vrai cauchemar.

Chacun piqua du nez sur son tranchoir et se consacra au rôti de halbran* qui avait succédé à la soupe. Il était gras, juteux, croustillant : un délice. Mathilde, sans davantage s'y intéresser qu'à la soupe, continua de déplorer le sort de son fils injustement détenu, sans se douter le moins du monde de ce qu'en pensaient ses commensaux. Dès le début, Arnaut l'avait cru coupable et, le temps passant sans que d'Anceny prouve le contraire, le fortifiait dans sa conviction, une croyance que partageait sa mère qui le confia par la suite à Gervais. Lui-même n'était pas loin d'être de cet avis. Cependant, une incohérence le tarabustait : la mort de Firmin. Attribuer l'assassinat du valet à Simon était aussi difficile que de dissocier les deux meurtres en raison de la concomitance du lieu et des dates.

— Mathilde a tardé à s'endormir, dit Jeanne en entrant dans la chambre de Gervais avec son plateau.

Ainsi donc, sa nièce dormait. Si Jeanne s'attardait, Mathilde ne le saurait pas. D'ailleurs, elle ignorait qu'elle était en ce moment avec lui. Personne n'était au courant. Cette visite était clandestine. Comme elle était venue la veille, il l'attendait ce soir-là et il eût été déçu qu'elle ne se présente point. Étant aux aguets pour être sûr de l'entendre frapper, il n'était pas parvenu à se concentrer sur ses prières. Le temps lui avait paru

très long et il commençait de se résigner à ne pas la voir quand elle avait enfin gratté à sa porte.

La présence de Jeanne lui échauffait les sens et conduisait ses pensées bien loin de l'enquête ; elle se chargea de l'y ramener.

— Racontez-moi ce que vous avez fait aujourd'hui. Je veux dire, précisa-t-elle avec un sourire complice, ce que vous ne révélez pas à Mathilde.

Il avait en effet caché à sa nièce tout ce qui concernait ses démarches, enjolivant, pour meubler la conversation à table, le récit du départ de l'empereur pour le palais Saint-Pol et l'émerveillement de Colin devant la nef royale. À Jeanne, il ne dissimula pas les avertissements pessimistes de Coudrier.

— On ne sauvera pas Simon sans un autre coupable à présenter au juge. Le fait de ne pas avoir de preuve directe qu'il est bien le meurtrier ne suffira pas à le tirer d'affaire : trop d'éléments l'accusent. Je n'apprendrai pas cela à Mathilde tant que je n'y serai pas obligé.

— Croyez-vous vraiment qu'il n'a pas poignardé la fille ?

— J'ai une hésitation à cause de l'assassinat du valet.

— Êtes-vous sûr que le valet a été tué ? Son corps avait séjourné plusieurs jours dans l'eau. Comment dire si sa mort avait une autre cause que la noyade ?

— Même la noyade peut être suspecte : il est possible qu'il ait été assommé puis jeté dans le fleuve.

— Cela non plus, rien ne le prouve.

— Il a été enlevé, j'en suis certain. Le fouillis de sa chambre et la présence de ses vêtements en témoignent.

— Pourtant, d'après Robin, l'état de cette pièce était normal : ce Firmin était, paraît-il, très désordonné.

— Vous en avez parlé avec l'intendant ?

— Non. C'est la chambrière qui a rapporté ses paroles.

— J'espère en apprendre davantage par les gagne-deniers.

— N'avez-vous pas dit qu'ils ne se sont pas manifestés ce matin ?

— Si, mais je vais faire appel à un ami de Firmin, un portefaix dont ils ne se méfieront pas.

— Celui qui a reconnu le noyé ? Germain, je crois ?

— C'est lui, mais il se prénomme Étienne.

— En effet, cela me revient. J'espère que vous savez comment retrouver cet homme.

— Oui. Il fréquente la taverne Au Coq qui chante. J'y suis passé aujourd'hui avant de rentrer, mais il n'était pas là, c'était trop tôt, et je n'avais pas envie d'attendre, car j'aurais été en retard pour souper. Le patron lui dira de ma part qu'il se présente ici. J'espère qu'un détail lui sera revenu au sujet d'un danger que Firmin redoutait pour Simon.

— Je vous souhaite du succès dans cette démarche. Mathilde ne mérite pas de perdre son fils unique. Si moi-même je perdais Arnaut... Je ne veux même pas y penser.

Elle lui fit ce sourire qui lui donnait envie de poser ses lèvres sur les siennes, dit qu'il était tard et s'en alla.

Gervais dormit de manière sporadique. Du fait qu'elle revienne dans chacun de ses rêves, Jeanne Roussel lui paraissait plus présente encore que lorsqu'elle était près de lui, et il se demanda s'il résisterait longtemps à lui avouer son attirance. Elle lui semblait partagée, mais peut-être se trompait-il. Si le désir de Jeanne de suivre ses activités reliées à l'enquête, qu'il avait envie d'interpréter comme de l'intérêt à son égard, n'était que du souci pour Mathilde, de quoi aurait-il l'air ? Il serait ridicule de toute façon avec ses émois de jeune homme. À presque cinquante ans ! Il pourrait être le héros d'une farce. La jeune fille des Joyeux Corneurs jouerait le rôle de Jeanne. Jeanne était bien plus âgée, mais Gervais la trouvait aussi fraîche qu'une jeune fille. Et son personnage à lui serait attribué au vieil homme. Un barbon amoureux parfaitement risible qui déclencherait, à juste titre, les quolibets des spectateurs. Amoureux. Le mot, venu en pensant au théâtre, ne convenait pas : il n'était pas amoureux. Il l'avait été de Margaux quand il était jeune. L'amour n'était plus de son âge. Le désir, hélas, l'était toujours, son corps était exact à le lui rappeler.

Au lever, il retourna à la cuisine. Coudrier était persuadé que les serveurs de l'hôtel cachaient des informations au sujet de Firmin et il voulait les inciter à les lui révéler. La nourrice, manifestant une anxiété aussi forte que celle de Mathilde, lui demanda s'il avait appris du nouveau dès qu'il entra. Dans le but de frapper leurs imaginations pour les secouer et les conduire à collaborer, il leur répéta que Simon était tenu pour

coupable et ajouta que, comme tel, il allait être condamné à mort. C'était volontairement qu'il avait prononcé les mots « condamné à mort ». Jusquelà, la menace était demeurée abstraite, mais ces termes feraient image. Un silence passa dans la cuisine tandis que les gestes restaient inachevés. La louche de Pernelle, arrêtée hors du pot, goutta sur le sol ; au bout du bras de Maria, le torchon pendit comme la dépouille d'une bête ; le lait que Blanche versait continua de couler de la cruche, déborda du gobelet et se répandit sur la table ; le couteau de Jacquet demeura planté dans un panais ; la seille de Robert se figea au-dessus du chaudron. Le charme fut rompu par la chute des bûches qu'Adam lança dans un recoin de l'âtre. Chacun se remit au travail, mais la conversation tarda à reprendre : l'ombre de Montfaucon assombrissait la cuisine. Les condamnés à mort étaient promis aux fourches patibulaires*, et l'idée d'y voir Simon glaçait le personnel de la maison Despréaux. Simon, ce petit garçon qui jouait et riait en ces lieux il n'y avait pas si longtemps, ce jeune homme de quinze ans qui ne connaissait encore rien de la vie. Son cadavre, offert aux corbeaux, se balancerait dans le vent des mois durant, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de chair sur les os, conservé là pour faire réfléchir les passants sur l'horreur de commettre un crime. Un sanglot échappa à la nourrice, déclenchant une crise de larmes chez la cuisinière. La chambrière pleura aussi. Les hommes se détournèrent. Gervais s'esquiva. Il avait provoqué leur émotion dans l'espoir qu'il en sortirait quelque chose, il n'avait plus qu'à attendre.*

— Notre justice est fort expéditive, remarqua Godefroi. On considère que si son poignard a tué, c'est obligatoirement lui qui a fait le coup sans même envisager qu'on ait pu le lui dérober pour le faire accuser.

— N'oublie pas que la victime a prononcé son nom avant de mourir. Comme s'il était la dernière personne qu'elle ait vue.

— Ou celle qu'elle aimait le plus.

— Tu aurais été bon pour plaider sa cause devant le juge.

— Je suppose que ta nièce a trouvé quelqu'un pour le faire.

— Elle n'imaginait pas la chose nécessaire, car elle comptait sur Coudrier, persuadée qu'il le relâcherait. Je n'avais pas encore eu le courage de lui apprendre la vérité.

Godefroi fut soudainement secoué par un accès de toux. Gervais sortit quérir le père Joseph, mais il n'était pas là. Il allait devoir s'en occuper lui-même. Comme il avait vu faire l'infirmier, il redressa Godefroi, lui maintint la tête et lui donna une cuillerée de la potion qui était sur la table près du lit. Le malade l'avalait avec difficulté et la quinte cessa. Du geste, il en réclama une seconde puis il fit comprendre qu'il voulait s'allonger de nouveau. Il ferma les yeux et son souffle devint régulier. Gervais allait le laisser quand il murmura :

— Reste encore un peu.

Il se rassit. Un moment passa pendant lequel il pria pour son ami. Godefroi rouvrit les yeux.

— J'ai appris que frère Jean est remis et reprend aujourd'hui sa place à la cuisine.

— Il en est content, et moi aussi. Entre les chaudrons et la comptabilité, je n'avais presque plus le temps d'écrire.

— Vous serez les seuls à être satisfaits. Le prieuré au complet est désolé du retour à la triste normale. La nouvelle est parvenue jusqu'ici.

— Tu exagères.

— Pas du tout.

— Il est vrai que mes brouets étaient meilleurs, mais nous ne sommes pas sur terre uniquement pour bien manger.

Un éclair de la malice d'autrefois passa dans l'œil de Godefroi.

— Un estomac content loue le Seigneur avec plus de conviction, tu ne diras pas le contraire.

XXII

Un vent de fronde souffla sur Neubourg : les moines, qui avaient goûté à la cuisine de Gervais, ne voulaient plus de celle de frère Jean. Le prieur avait reçu les doléances de chaque groupe de la société conventuelle : l'infirmier, qui représentait les pères — à l'exception du bibliothécaire, lequel avait refusé avec indignation d'être associé à la requête —, frère Antoine pour les frères et le palefrenier au nom des convers. Il n'y avait que les novices à n'avoir pas osé, mais le père Alain ne doutait pas qu'ils soient du même avis, car lui-même le partageait. Que faire ? Il ne voulait pas blesser frère Jean, une si bonne personne doublée d'un si mauvais cuisinier.

Il commença par convoquer son oblat.

— Vous devez savoir que tout le monde souhaite vous garder aux fourneaux. Quand frère Jean est tombé malade, j'ai accepté votre proposition de le remplacer sans poser de questions parce que cela me tirait une épine du pied. J'avoue cependant que je ne m'attendais pas à ce que vous soyez aussi doué.

— Je n'en étais pas sûr moi-même vu je n'avais jamais vraiment cuisiné.

Le prieur leva des sourcils étonnés.

— Il n'y a pas de miracle : je me suis beaucoup intéressé à la réalisation des plats pendant mon séjour chez ma nièce dans le but d'obtenir la confiance de la cuisinière. J'ai retenu ses recettes et je me suis efforcé de les appliquer.

— Avec succès, de l'avis général.

La moue un peu ironique de son interlocuteur l'incita à ajouter :

— Même si vous ne risquiez guère de souffrir de la comparaison.
Sans relever, Gervais enchaîna :

— J'ai aimé cuisiner, j'en conviens, mais je ne voudrais pas y consacrer autant de temps. C'est la copie — et en ce moment l'écriture des chroniques — qui m'apporte la paix et la sérénité que je suis venu chercher au monastère.

— Certes, et je ne songe pas à vous en priver. Si vous parlez de ne pas y consacrer autant de temps, cela signifie-t-il que vous seriez prêt à en consacrer un peu ?

— Pourquoi pas ?

— Alors, voilà ce que nous pourrions faire : frère Jean assurerait les repas des jours ordinaires, et vous, ceux des dimanches et des jours de fête. Ainsi, nous aurions toute la semaine pour expier le péché de gourmandise du dimanche.

— Comment le lui présenteriez-vous ? Il ne faudrait pas le froisser.

— En demandant sa collaboration à notre infirmier. Il ne me la refusera pas : il a insisté pour que ce soit vous qui officiez en cuisine.

— J'en suis surpris : il ne mange presque rien.

— Ce n'est pas pour lui. Il est toujours soucieux du bien-être des autres. Il a passé sa vie à soigner, il veut des corps heureux. Et c'est aussi pour frère Jean : il pense que ce travail est devenu trop pénible pour lui.

— Dans ce cas...

Gervais sentit le regard étonné de frère Antoine qui retournait à sa place après avoir nourri la mésange et se rendit compte qu'il était depuis un bon moment perdu dans ses rêveries, la plume levée et les yeux dans le vague. Son confrère eût été surpris — et sans doute content — d'apprendre que le cuisinier du dimanche ne réfléchissait pas à la première phrase qu'il allait écrire ce jour-là, mais au menu de Pâques. Pour fêter le jour le plus important du calendrier liturgique, il faudrait réaliser un repas d'exception. Après le regard du copiste, ce fut celui du bibliothécaire, réprobateur comme de coutume, et Gervais se mit au travail : Pâques n'était que dans quatre jours, il avait le

temps de penser à ses agapes.

D'Anceny rentrait de la première messe et se proposait d'aller rencontrer Henri, l'ami de Simon, à l'hôtel Chardonnet, là où Mathilde lui avait appris qu'il recevait les leçons d'un précepteur, lorsque Valentin vint le chercher. Les deux musiciennes étaient seules, en train de se produire sur le pont aux Changeurs. D'après le mendiant, les hommes devaient récupérer de la soirée fort avinée de la veille. L'occasion était bonne, il fallait en profiter. Gervais retrouva Perrin, qui avait été averti en premier, mêlé aux badauds de manière à ne pas être reconnu tout de suite. Avant de se montrer, ils attendirent la fin du morceau.

La jeune fille et sa grand-mère jouaient un air entraînant, et les passants ne résistaient pas au plaisir de les écouter un moment malgré leurs occupations. Ils formaient un cercle, dont elles étaient le centre, et tapaient du pied, la mine réjouie. La musique y était pour beaucoup, qui les avait incités à s'arrêter, mais le joli visage et le corps gracieux de la jeune fille contribuaient sans nul doute à retenir la gent mâle. Elle avait une longue chevelure brune et bouclée et une peau étonnamment blanche pour une personne souvent exposée au soleil et aux intempéries. Il n'apparaissait pas au premier abord qu'elle était triste, à cause peut-être de la robe aux joyeuses rayures rouges et jaunes qui la désignait comme comédienne, un métier aussi méprisé que celui de fille folieuse avec lequel il était parfois confondu. Quand elle releva la tête et montra un sourire de commande destiné à encourager la générosité des badauds, son affliction fut évidente. Elle n'en était pas moins belle pour autant, et si Viviane — ou Guillotte, Gervais comptait éclaircir prochainement le mystère des deux prénoms — avait eu la même joliesse, cela expliquait l'attirance de Simon. La malheureuse victime avait pu également séduire d'autres hommes et provoquer des jalousies qui lui avaient été fatales.*

À la fin du morceau, Gervais déposa dans l'escarcelle des bateleuses une somme équivalant à que ce qu'elles pouvaient espérer récolter en une matinée. En voyant tomber la poignée de pièces, elles levèrent un visage surpris vers le donateur et le plaisir que cette recette inattendue leur avait procuré disparut instantanément.

— On ne veut pas vous parler, on vous a tout dit, jeta la vieille avec

agressivité. D'ailleurs, vous ne tenez pas vos promesses. Ce n'est pas avec cela — elle désigna l'escarcelle avec mépris — que ma petite-fille aura beaucoup de prières.

— Pour la sépulture et les messes, j'ai ceci, répliqua-t-il en montrant une bourse.

La vieille tendit la main, mais Gervais recula la sienne.

— Allons dans une taverne. Nous causerons et je vous la remettrai.

Elle était en colère, mais n'avait pas le choix : si elle voulait la bourse, elle devait suivre les deux hommes. Ils se rendirent à La Pomme vermeille où l'habituel fumet de saucisses grillées emplissait toute la salle. Gervais vit à l'expression des deux femmes qu'elles avaient faim. Il commanda à maître Martin un plat qu'ils mangèrent tous les quatre en silence. Quand il fut vide et les gobelets remplis du meilleur vin du tavernier, Gervais commença d'interroger les deux femmes sans les brusquer.

Ce fut la jeune qui les éclaira au sujet des deux prénoms. Elle et sa sœur s'appelaient Isabelle et Guillotte, ce qu'elles trouvaient commun, et avaient choisi Guenièvre et Viviane.

— À cause des légendes du roi Arthur ?

— Oui. Un jongleur qui faisait autrefois partie de la troupe les racontait quand on était petites. C'est à cette époque qu'on a commencé de dire que c'étaient nos vrais noms. On avait l'impression que cela nous conduirait dans un monde enchanté.

— Des bêtises, maugréa la vieille. Si Guillotte ne s'était pas prise pour une reine ou une fée ou je ne sais quoi, elle n'aurait jamais imaginé qu'un bourgeois penserait sérieusement à l'épouser.

— C'est ce qu'il lui avait promis ? demanda Perrin.

— Je suppose que maintenant il prétend le contraire, ricana-t-elle.

— On n'a pas pu lui parler depuis qu'il est au Châtelet, répondit Gervais. Il est au secret en attendant d'être jugé. Tout le monde a été libéré sauf lui.

— Alors, c'est qu'il est coupable.

— Les apparences l'accusent, mais rien n'est prouvé. Avec la visite de l'empereur, tout le reste est suspendu. Personne n'a été entendu, pas plus lui que les autres.

— Et vous, demanda Perrin, vous le croyez coupable ?

La vieille les considéra tour à tour avec méfiance.

— Qu'est-ce que j'en sais ?

Perrin interrogea Isabelle du regard. La vieille ne la laissa pas répondre.

— Elle ne sait rien. Elle vous l'a dit.

— Pourquoi l'empêchez-vous de parler ? intervint Gervais. Vous ne risquez rien avec nous.

— À quoi riment toutes ces questions ? Quel est votre but ?

— Je veux comprendre. Si mon petit-neveu est coupable, il paiera pour son geste. Si ce n'est pas lui, je dois découvrir qui a commis le crime pour qu'il ne soit pas condamné à tort.

— Simon n'est pas méchant, énonça finalement Isabelle. Il était vraiment épris de Viviane.

— C'était réciproque ?

— Oui. Elle en parlait tout le temps. Elle était heureuse.

— Avant de le rencontrer, elle avait un autre amoureux ?

— Ma petite-fille n'était pas une traînée ! s'emporta la vieille.

— Je n'ai rien prétendu de tel. Mais elle a été tuée, et il y a bien une raison.

— Mon fils vous l'a expliqué : les Despréaux se sont débarrassés de notre petite pour que leur précieux héritier ne l'épouse pas.

— C'est impossible. Comme je vous l'ai dit, il n'a pas d'autre famille proche que sa mère et elle ne savait même pas qu'il participait au spectacle.

— Et vous ?

— Moi non plus. Je n'étais pas à Paris et je ne fais pas partie de leur entourage.

— Alors, pourquoi posez-vous toutes ces questions ?

— Parce que la police ne peut pas s'en charger et que celui qui est en prison est peut-être innocent.

— Si on a tué pour lui, il en porte la culpabilité, même s'il ne le voulait pas.

— Moi, je pense à une autre raison qui pourrait être la jalousie. Les garçons de la troupe font partie de votre famille ?

Ce fut encore la femme qui répondit.

— Non, mais c'est tout comme. Ils sont avec nous depuis longtemps.

Perrin l'ignore et demanda à la jeune fille :

— Est-ce que l'un des deux avait des vues sur ta sœur ?

— Pas du tout.

Elle avait baissé les yeux et la réponse était venue trop vite. Ils devinèrent qu'elle avait menti, mais ils n'en obtiendraient rien de plus : la grand-mère s'était levée, déterminée à s'en aller.

— Si vous êtes un homme de parole, donnez-moi la bourse.

Gervais la lui tendit.

— Je vous répète que je veux juste connaître la vérité. Si vous pensez pouvoir y contribuer, vous savez où me trouver.

Elle se contenta d'ordonner à Isabelle :

— Toi, viens ! Si ton père apprendrait...

Elles partirent comme on s'enfuit.

— J'ai l'impression de ne rien avoir obtenu d'utile, commenta Gervais, découragé.

— À part ce qu'elles ont refusé de dire, mais que leur attitude a permis de deviner : un des garçons avait des raisons d'être jaloux, c'est clair. Valentin pourrait nous aider à découvrir lequel.

Perrin lui fit signe et il quitta sa place près du feu pour écouter les instructions.

— C'est une chose que je sais déjà, annonça le jeune mendiant, ravi de les étonner. J'ai assisté à une de leurs disputes. Ils ne faisaient pas attention à moi, j'ai pu les entendre. Jeannot a accusé son compère en disant : « C'est à cause de toi qu'elle est morte. Je ne te le pardonnerai jamais. » Et Hugon lui a répondu : « Cela t'avancerait à quoi si elle était vivante ? Elle ne voulait plus de toi, de toute façon. » Alors Jeannot s'est jeté sur Hugon. Il était furieux et il l'aurait rossé parce qu'il est plus fort, mais le vieux est arrivé et les a séparés. Il a dit : « C'est inutile de se prendre aux cheveux puisqu'on ne peut pas revenir en arrière. On constitue une équipe et on aurait beaucoup plus de mal à trouver des engagements les uns sans les autres. Alors, supportez-vous ! » L'empoignade s'est arrêtée là même s'ils bougonnaient encore.

— Beau travail ! le complimenta Perrin.

— Et qui nous fait gagner du temps, ajouta Gervais. On n'a pas besoin d'en apprendre davantage pour savoir qu'on doit les interroger eux aussi.

— *Ils seront plus difficiles à impressionner que les femmes. Je vais engager deux costauds qui nous accompagneront, ils seront ainsi plus faciles à convaincre.*

— *Il vaudrait mieux les questionner séparément.*

— *Tu as raison : sans témoin, ils seront plus bavards.*

Valentin fut chargé de poursuivre sa surveillance et de les avertir dès que l'un des jongleurs serait seul.

— Il me semble que ce que vous avez découvert ne vous a pas rapproché de la vérité, fit remarquer Godefroi.

— En effet. Jeannot était amoureux de Guillotte qui l'avait délaissé au profit de Simon. Il aurait pu être jaloux et la poignarder. Or, c'était lui qui accusait Hugon d'être responsable de la mort de la jeune fille. Attention ! Il a dit que c'était de sa faute, pas qu'il l'avait tuée.

— Cela supposait qu'Hugon était complice du meurtrier. Quel pouvait être le mobile, dans ce cas ?

— Voilà bien le problème. Quand on a le mobile, rien de plus facile que de remonter jusqu'à l'assassin, mais on n'en avait aucune idée.

XXIII

Après avoir déposé ses feuillets sur son pupitre, Gervais s'en fut au cellier. Il voulait vérifier les ressources dont il pourrait disposer pour le repas de Pâques, car il ne lui restait guère de temps pour se procurer ce qui manquerait avant les deux jours complets de prières précédant la fête. À mesure qu'il descendait les marches, les odeurs mêlées des salaisons, fromages, épices et pommes suries gagnaient en intensité et il en prit une bouffée comme un coup de poing à l'estomac. Après toutes ces semaines de jeûne, c'en était trop. Il aurait dû se contenter de la liste des réserves tenue par le père Norbert, cela eut tout aussi bien fait l'affaire. Cependant, il y était et ne recula pas. Évitant de regarder les jambons qui lui rappelaient le souvenir peu gratifiant de sa gloutonnerie, il se concentra sur les légumes, qui étaient secs, vu la saison, et les épices. Pour la viande, le garde-chasse chargé d'approvisionner le prieuré le fournirait en venaison. Il avait en tête un bourberel de sanglier qui avait été servi chez sa nièce avant l'entrée en carême et dont il espérait réaliser une version honorable.

L'après-midi suivant, il avertit Godefroi qu'avec le festin de Pâques à préparer la rédaction n'avancerait pas dans les jours à venir.

— Les attentes sont élevées et je ne veux pas décevoir.

— C'est généreux à toi de te soucier du plaisir de gens qui ont fait le sacrifice du jeûne.

— Ne me fais pas meilleur que je suis : il entre là-dedans une bonne part de vanité.

— Quand elle est employée pour le bien des autres, elle est vénielle, ne te fais pas d'inutiles reproches. Et en attendant de tourner

tes sauces, reconduis-moi à Paris.

Gervais et Perrin ne parvenaient pas à trouver une cause plausible à l'assassinat de la musicienne. Quelles sont les raisons habituelles de tuer son prochain ? s'étaient-ils demandé. La jalousie venait en bonne place, la cupidité aussi. Il y avait également la vengeance. Quoi d'autre ? S'il fallait éliminer la jalousie, première raison qui venait à l'esprit dans le cas du meurtre d'une jolie jeune fille ayant deux amoureux, et la cupidité, puisque de toute évidence Guillotte était pauvre, restait la vengeance. Elle ne paraissait pas s'appliquer non plus. Quant à l'hypothèse du père de la victime qui accusait la famille de Simon, ils n'y croyaient pas du tout.

— Nous devons chercher complètement ailleurs, conclut Gervais au terme de cette réflexion commune. N'oublions pas Firmin, un homme très proche de mon petit-neveu. On a pu tuer la musicienne afin que Simon en soit accusé. Firmin aurait eu vent du projet et aurait été éliminé de crainte qu'il ne le fasse échouer ou qu'il désigne le meurtrier.

— Il est vrai qu'Étienne le portefaix t'a rapporté que Firmin croyait son jeune maître en danger et craignait d'avoir des ennuis avec des gens importants s'il en parlait.

— Qui pourrait en vouloir à Simon au point de commettre un crime dans le seul but de le lui faire endosser ?

— Et condamner à mort.

— Et condamner à mort, ce n'est pas un détail.

— Un jaloux évincé. Nous tournons en rond. Je vais aller voir son ami Henri, il y a peut-être une information à en tirer.

L'hôtel Chardonnet était situé rue aux Moines, à deux pâtés de maisons de la place de Grève. Gervais fut introduit auprès de dame Chardonnet en l'absence de son mari retenu au port au blé où se trouvaient leurs entrepôts. De cette amie de la famille Despréaux, il ne reçut pas l'accueil qu'il était en droit d'espérer et comprit très vite que l'amitié ne tiendrait pas devant les retombées d'une condamnation à mort. Mathilde ne devrait pas compter sur les Chardonnet, pourtant prêts à lui confier leur fils aîné avant l'affaire. À vrai dire, aucun lien ne serait assez fort pour faire oublier la honte qui accablerait toute la famille. Les d'Anceny eux-mêmes

en pâtiraient, puisqu'ils étaient apparentés. L'image de Simon sur la charrette d'infamie* lui vint. Il voyait le jeune homme en chemise et pieds nus dans les immondices, hué par une foule lui jetant des ordures. Il s'empessa de chasser cette image importune.

Afin de convaincre la mère d'Henri de l'autoriser à rencontrer son fils, il déploya toute l'habileté acquise dans son passé de marchand à laquelle les années au prieuré avaient ajouté une manière d'onction ecclésiastique. Ce n'était pas une méchante femme, mais elle craignait que sa maison ne fût éclaboussée par le scandale et n'accepta une rencontre avec Henri qu'après lui avoir fait promettre que son fils ne serait pas cité comme témoin. Gervais s'y engagea et elle le conduisit dans la salle où le camarade de Simon travaillait à un devoir avant l'arrivée de son pédagogue. Malgré sa détermination à assister à l'entretien, dame Chardonnet en fut empêchée, car on vint la chercher pour arbitrer un conflit ancillaire. Elle jeta un regard inquiet à Gervais qui la rassura d'un sourire bénin, hésita un peu, mais n'osa pas se dédire. Des cris parvenaient jusqu'à eux et elle partit d'un pas rapide, dans le but évident d'en terminer au plus vite afin de laisser le moins longtemps possible son fils seul avec le visiteur.

Celui-ci, profitant de l'aubaine, s'adressa sur le champ au jeune homme.

— Je suis l'oncle de Simon, me reconnais-tu ?

— Oui, Messire.

— Tu sais qu'il est en prison, accusé du meurtre de la musicienne ?

Il hocha la tête et fit mine de se replonger dans son travail. Il avait sans doute reçu la consigne de se tenir à l'écart de tout ce qui concernait cette affaire et ne semblait pas prêt à collaborer. Il fallait l'amadouer. Gervais s'approcha et jeta un coup d'œil sur le texte qu'Henri déchiffrait. C'était un court extrait d'un écrit de Martianus Capella, à première vue trop difficile pour lui.

— Tu dois le traduire ?

L'étudiant poussa un gros soupir de découragement.

— Tu ne le comprends pas ?

— Non. C'est trop compliqué. Et puis, à quoi le latin peut-il servir à un négociant en blé ? Mes clients ne le parleront pas, je perds mon temps.

— Il est prévu que tu étudies encore longtemps avec ton pédagogue ?

— J'aurais dû arrêter au début du carême pour commencer mon apprentissage à la maison Desprésaux. Mais maintenant... Il faut que je finisse avant l'arrivée du maître, sinon je recevrai la fêrule.

— Voyons, montre-le-moi, je vais t'aider.

— Vraiment ? demanda le garçon, plein d'espoir.

— Donne...

Gervais lut le paragraphe problématique et l'expliqua à Henri qui n'en revenait pas.

— Avec vous, cela paraît tellement simple.

Son commentaire de texte terminé, le pédagogue d'occasion dit à Henri que c'était maintenant à lui de lui rendre service. Il se renfrogna.

— Mes parents m'ont interdit d'en parler à quiconque.

— Mais ta mère m'a autorisé à te questionner.

— De toute façon, je ne sais rien. J'étais tout à fait au fond, au dernier rang de l'assistance.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu puisses m'apprendre qui a frappé : même ceux qui étaient tout près ne l'ont pas vu.

— Alors, que voulez-vous ?

— Essayer de comprendre les relations entre les gens pour démêler cette histoire. Il n'est pas sûr que Simon soit coupable, et s'il ne l'est pas, il faut le sauver d'un châtement injuste.

— Pourtant, tout le monde dit que c'est lui.

— Mais personne ne l'a vu. Tu le connais bien, Simon ?

Il haussa les épaules.

— Assez, oui.

— Il te faisait des confidences ?

— À propos de la fille ?

— Oui.

— Il s'était vanté qu'elle s'était laissée embrasser.

— Certains disent qu'il voulait l'épouser, c'est vrai ?

— Il le prétendait. Il parlait d'elle constamment : elle était belle, gentille, elle l'aimait...

— Il paraît qu'avant lui, elle avait un amoureux, un garçon de la troupe. Tu le savais ?

— Non. Enfin... Il m'avait dit que c'était lui qu'elle préférait.

Maintenant que j'y réfléchis, cela devait signifier « par rapport à un autre », mais il n'a rien précisé.

— Penses-tu qu'il aurait pu faire du mal à cette fille ?

— Je ne crois pas, il l'aimait trop.

Dame Chardonnet arriva sur ces entrefaites et jeta un regard soupçonneux à Gervais. Il jugea habile de se comporter comme s'il l'avait attendue pour interroger son fils.

— Je n'ignore pas que tu ne peux rien m'apprendre de ce qui s'est produit sur scène, dit-il à Henri, personne n'a rien vu et toi tu étais au dernier rang.

L'introduction détendit un peu sa mère. Il continua :

— Je voudrais simplement savoir si Simon t'a fait des confidences au sujet de cette fille qui a été assassinée.

— Non, il ne m'en a jamais parlé.

— Vous voyez, intervint-elle, je vous l'avais bien dit.

— Dans ce cas, ce sera tout. Je vous remercie de m'avoir reçu.

Elle le reconduisit à la porte, comme pour s'assurer qu'il partait bien, et ne le chargea d'aucun mot d'encouragement à l'adresse de Mathilde.

Un détour par l'hôtel Despréaux apprit à Gervais qu'Étienne n'avait pas donné signe de vie. Soit le tavernier avait oublié de lui transmettre le message, soit le portefaix refusait de lui parler. Désireux d'en avoir le cœur net, il se rendit Au Coq qui chante. En passant rue des Lombards, un étal de mercier attira son attention. Il traîna un moment devant les médaillons d'ivoire, admira une aumônière* de broderie pour finalement jeter son dévolu sur une ceinture incrustée de pierreries. Avec le vague sourire accompagnant cette aimable pensée, il l'imagina sur Jeanne Roussel dont elle marquerait joliment la taille. Alors que le marchand, libéré de sa précédente pratique, se tournait vers lui avec une aménité toute commerciale, Gervais s'arrêta net, saisi par l'incongruité de son impulsion. Il marmonna qu'il n'était plus sûr de son choix et qu'il reviendrait, puis continua son chemin en se morigénant. Quel vieux fou il était !

Rue Trousevache, le tavernier, qui le reconnut, fut surpris qu'Étienne ne se soit pas présenté à l'hôtel Despréaux.

— Pourtant, je lui ai fait la commission et il m'a dit que justement il

voulait vous voir. D'ailleurs, à cette heure, il devrait être ici. C'est bizarre qu'il ne soit pas arrivé. Il vient tous les jours. Dès qu'il se montrera, je l'avertirai que vous êtes repassé.

« S'il vient », pensa Gervais. Il était sans doute trop tôt pour s'inquiéter, mais il ne pouvait s'en empêcher. Le portefaix était un homme d'habitude, Dieu veuille que sa défection ne signifie pas qu'il lui était arrivé malheur ! Pourquoi aurait-il souhaité le voir s'il ne détenait pas une information pouvant mettre une personne dans l'embarras ? Cela créait pour lui-même une situation dangereuse. Gervais retourna soucieux chez Mathilde et s'en ouvrit à Jeanne lorsqu'ils furent seuls dans sa chambre.

— Si on a voulu le faire taire, c'est parce que je l'ai relancé.

Il se remémora les circonstances dans lesquelles il avait évoqué Étienne et retrouva seulement sa conversation avec Perrin.

— J'ai beau y réfléchir, il n'y en a pas d'autres. À part avec vous, bien entendu, ajouta-t-il en riant.

Elle rit avec lui, aimable et complice, et lorsqu'elle le quitta, il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de la retenir.

La pensée de Jeanne ne le laissa guère en paix durant la nuit d'insomnie qui suivit. Cette femme occupait chaque jour plus de place dans ses songeries. Elle était veuve, lui aussi. A priori, rien ne s'opposait à ce qu'ils refassent leur vie ensemble s'ils le souhaitaient. Il était à peu près sûr qu'elle ressentait pour lui une attirance, sinon comment expliquer ses quotidiennes visites nocturnes, ses regards qu'il avait envie de qualifier d' enamorés, cette connivence qui lui manquait tant depuis la perte de Margaux. Ils seraient sans doute un peu ridicules, mais qu'importe ? Rien ne l'empêchait de reprendre ses activités. Ils ne s'installeraient évidemment pas à l'hôtel d'Anceny où la cohabitation avec Mariette serait intenable. Chez Jeanne, Arnaut ne devrait pas poser de problèmes. Avec son statut d'oblat, il lui était possible de quitter sans dommages le prieuré. Était-ce souhaitable ? Commençait-on une nouvelle vie à un âge aussi avancé que le sien ? L'heure des matines le trouva sans réponse, ou plutôt avec deux réponses contradictoires qui alternaient sans qu'il pût s'arrêter à l'une ou à l'autre.

XXIV

Ce serait sa dernière période d'écriture avant trois jours d'interruption. En taillant ses plumes, il pensa que si les oiseaux de malheur qui avaient enterré Godefroi avant Pâques s'étaient trompés, ce n'était vraisemblablement pas de beaucoup. Il se demandait par quel miracle un corps aussi décharné était capable de survivre, et surtout, comment l'esprit qu'il abritait pouvait avoir gardé toute sa vivacité. Le père Joseph lui avait confirmé que son ami vivait de rien, ou presque : quelques gouttes d'eau sucrée à intervalles réguliers. Gervais viendrait prier à ses côtés les après-midi et, par la suite, il lui faudrait accélérer son récit afin que Godefroi puisse en entendre la fin. Les plumes prêtes, il se mit aussitôt à rédiger.

Au matin, l'inquiétude que Gervais avait ressentie la veille pour le portefaix n'avait pas diminué, au contraire. Dans l'espoir d'en obtenir des nouvelles, il décida de retourner à la taverne après la messe. Il y avait assisté en compagnie de Mathilde. Elle comptait les jours la séparant des retrouvailles avec son fils, persuadée que le prévôt adjoint le libérerait dès le dimanche, quand il reprendrait ses fonctions ordinaires. Gervais savait qu'il n'en serait rien. Il enquêtait depuis déjà six jours et n'avait pas fait de progrès significatifs bien qu'il ait interrogé nombre de ceux qui auraient pu lui apporter des éclaircissements. Il lui manquait les gagne-deniers, dont il n'attendait pas grand-chose, en supposant qu'il parvienne à les identifier, et les deux jongleurs qui a priori devaient détenir des informations. Et puis, Simon lui-même. Ses investigations n'avaient pas conduit Gervais à se faire une opinion ferme au sujet de sa responsabilité dans le crime. Parfois il

penchait dans le sens de l'innocence de son petit-neveu, parfois de sa culpabilité. Son interrogatoire devrait permettre d'éclaircir ce point, car il était peu probable qu'un garçon de quinze ans enfermé au secret depuis des jours soit capable d'offrir beaucoup de résistance. Cependant, même s'il niait le meurtre, il ne serait pas acquitté pour autant : les présomptions étaient contre lui et le juge s'en contenterait puisqu'il n'y avait pas d'autre suspect. D'Anceny redoutait de parler à Simon en même temps qu'il avait hâte de le faire : si son petit-neveu affirmait qu'il n'avait pas tué Viviane, il ne lui resterait que très peu de temps pour trouver le vrai coupable. Et s'il ne le trouvait pas... Quoi qu'il en soit, à moins d'un miracle, l'élargissement du garçon n'aurait pas lieu. Dans le meilleur des cas, sa mère pourrait le voir en prison, et cela, il ne pouvait pas le lui dire. À quoi bon la désespérer dès maintenant alors qu'elle pouvait vivre quatre jours supplémentaires de relative confiance ?

Comme Gervais le redoutait, le portefaix n'avait pas reparu Au Coq qui chante. N'ayant aucune raison de s'y attarder, il se rendit directement au Châtelet où il demanda le commissaire Levert. Celui-ci n'y était pas, appelé un peu plus tôt dans la Cité pour un problème qui ne lui fut pas précisé. Gervais décida de l'attendre et flâna à proximité tout en restant aux aguets de crainte de manquer le retour du commissaire. Le spectacle des prisonniers démunis penchés aux fenêtres de leur geôle le retint un moment. Ils hélaient les passants dans l'espoir de susciter leur pitié et les inciter à déposer de la nourriture dans les paniers qu'ils descendaient à leur niveau au moyen de cordes. Bien qu'il y ait généralement quelques personnes compatissantes pour répondre à leur appel, ce n'était pas toujours suffisant. Pour cette raison, on les gardait peu, mais la visite de l'empereur, qui retardait tout, mettait aussi la pratique de la justice en veilleuse et obligeait à les maintenir enfermés. Pour Simon, se nourrir n'était pas un problème, c'est son moral qui devait être bas après tout ce temps en prison. Surtout s'il était innocent. Gervais acheta du pain à un marchand, dont l'étal était opportunément placé à proximité de la prévôté, de manière à faciliter l'exercice de la charité envers les miséreux détenus et participer, par voie de conséquence, à sa propre prospérité. Il y avait toujours grande presse aux environs du Châtelet, qui commandait l'accès du pont aux Changeurs, et d'Anceny put se distraire à observer les allées et

venues. Aux yeux d'un témoin désœuvré, rien dans ce mouvement incessant ne paraissait logique ni ordonné, pourtant chacun avait un but précis et jouait des coudes pour s'y rendre. Ce monde était aux antipodes de celui du prieuré, lent et calme au point d'avoir parfois l'air compassé. Il lui avait douloureusement manqué les premiers jours, mais avec l'accoutumance à la ville qui lui revenait, le lieu où il vivait depuis trois ans lui semblait désormais aussi lointain et étrange que s'il l'avait imaginé.

À la suite de Primaut, dont la seule vue lui ouvrait le passage, le commissaire Levert surgit du quai de la Saunerie plutôt que du pont comme Gervais s'y attendait. Pas plus aimable que les fois précédentes — pas moins non plus — il écouta poliment d'Anceny lui exposer ses inquiétudes au sujet du portefaix.

— Vous savez que je n'ai pas de temps à consacrer à votre enquête.

— Je ne demande rien de ce genre, seulement de me permettre de vérifier s'il ne fait pas partie des derniers cadavres qui ont été trouvés.

— Vous avez l'estomac solide ?

— Ne vous en faites pas pour moi.

— Dans ce cas, venez.

Il pensait que le commissaire allait le faire accompagner par un sergent, mais il s'en chargea lui-même. Sentant qu'il l'observait d'un regard en coulisse lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle où étaient exposés les morts ramassés par les dernières rondes, d'Anceny devina qu'il espérait le voir défaillir et se raidit en prévision du spectacle qu'il prévoyait peu ragoûtant. À vrai dire, c'était terrible, même pour qui avait connu par le passé les amoncellements de cadavres de la peste. Il avança résolument vers les corps alignés pour les examiner un à un malgré l'odeur de charogne qui lui mettait les larmes aux yeux. Certains avaient été tués au couteau ou au moyen d'une autre lame : frappés au cœur — comme la jolie Guillotte qui rêvait d'être Viviane — ou égorgés, d'autres encore avaient péri sous des coups de bâtons. Il y avait aussi plusieurs noyés dans divers états de décomposition. Cet étal de chairs mortes n'avait plus rien d'humain et peu de visages conservaient des traits reconnaissables. Gervais, qui approchait de la fin de l'alignement de corps sans avoir identifié Étienne, prenait espoir qu'il n'y soit pas, car les derniers cadavres étaient plus anciens que l'ultime date où avait été vu celui qu'il souhaitait ne pas trouver là. Il s'apprêtait à

pousser un soupir de soulagement lorsque le commissaire Levert l'entraîna vers une autre salle.

— Il y en a encore quelques-uns ici.

Et parmi eux, Gervais, désolé, reconnut le portefaix. Il avait été égorgé.

De retour à l'hôtel Despréaux, il se rendit aux cuisines. Connaissant les liens de Pernelle avec Étienne, il voulait l'informer en personne de son décès. En apprenant la nouvelle, elle lâcha ses ustensiles et s'effondra sur un tabouret en répétant comme une litanie qu'une malédiction s'abattait sur leur pays. D'abord Firmin, puis Étienne, elle serait à coup sûr la suivante.

— C'est certain, on va tous mourir !

— Mais non, mais non, lui serinait Blanche, incapable de trouver un argument pour lui redonner du courage.

— Mais peut-être oui, rectifia Gervais. À mon avis, ils ont été tués parce qu'ils savaient quelque chose que quelqu'un voulait garder secret. Si c'est une chose que vous savez aussi...

Pernelle leva les yeux sur Gervais, ouvrit la bouche, puis son regard se porta en arrière de lui. Son visage se durcit et elle répondit :

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Il n'y a rien à savoir.

Gervais se retint de se retourner et, quand l'intendant fut devant lui, il feignit la surprise comme s'il n'avait pas deviné son entrée.

— Maître Robin, bonjour !

L'homme le salua avec respect.

— Je viens d'apprendre une triste nouvelle à notre cuisinière : un de ses pays a été trouvé égorgé pendant une ronde de nuit.

— Égorgé ! Firmin aussi était votre pays, reprocha-t-il à Pernelle. Je vais en informer la maîtresse, je ne sais si elle tolérera dans sa maison la présence d'une personne ayant de si mauvaises fréquentations.

— Je n'y suis pour rien ! s'indigna la pauvre femme. Je suis ici depuis des ans et j'ai toujours donné satisfaction à dame Mathilde.

— On verra, dit-il sèchement. Et au lieu de rester assise, remettez-vous au travail.

Pernelle fut aussitôt sur pieds et houspilla Jacquet, mais le cœur n'y

était pas.

Gervais partit sans attendre chez sa nièce afin d'y précéder Robin. Il la trouva en train de faire des comptes. Jeanne lui tenait compagnie, installée, comme le premier jour où ils avaient eu une relation de confiance et presque d'intimité, dans le renforcement de la fenêtre avec un ouvrage de broderie.

— Vous avez du nouveau, mon oncle ? lui demanda-t-elle, encouragée dans son espoir par le fait qu'il reparaisse si vite après l'avoir quittée.

— Pas vraiment. Je viens plaider la cause de la cuisinière.

— Pernelle ? Je ne comprends pas. Il n'y a pas de problème, que je sache.

— J'ai découvert qu'un de ses pays a été assassiné. C'était un ami de son cousin Firmin mort récemment de manière suspecte. Ton intendant va te conseiller de la renvoyer parce qu'elle a de mauvaises fréquentations.

— Si je comprends bien, elle, elle n'a rien fait de mal ?

— Non, mais ce n'est pas l'avis de maître Robin.

Jeanne intervint, comme de coutume souriante et la voix douce.

— C'est pour te protéger, Mathilde, j'en suis persuadée. Il ne veut pas que tu sois en contact avec une femme qui a bien connu des gens ayant péri de mort violente, car cela suppose qu'elle fraie avec des assassins. Il craint sans doute qu'elle les introduise à l'hôtel.

— Je n'y avais pas pensé en ces termes. Évidemment... Qu'en dites-vous, mon oncle ?

Gervais jeta un coup d'œil à Jeanne, qui lui renvoya une mimique signifiant qu'en fait elle n'en savait rien et se fiait à lui, et il répondit à sa nièce :

— À mon avis, la cuisinière n'a rien à voir là-dedans. Il serait injuste de lui en faire subir les conséquences.

Maître Robin se présenta dans la foulée et Mathilde ne donna pas à l'intendant l'occasion de s'exprimer.

— Je suis au courant, dit-elle. Mon oncle m'a tout expliqué. Laissons Pernelle en paix, elle n'a rien à se reprocher.

Il salua, impassible.

— Bien, ma dame.

Gervais, satisfait, se retira également. Il retourna dans sa chambre

pour se consacrer à la lecture du livre d'heures.

Contrairement à ce qu'il espérait, le temps passa sans qu'il reçoive la moindre visite de serviteurs désireux de lui confier ce qu'ils savaient — car il était persuadé qu'ils détenaient des informations, en particulier Blanche, la plus vive du lot, dont la chambre était contiguë à celle de Firmin. Effrayés de toute évidence par l'intendant, ils resteraient muets quoi qu'il en coûte au jeune maître. À part peut-être sa nourrice qui lui était très attachée ? Hors de l'enceinte de l'hôtel, il aurait de meilleures chances. À quelle occasion sortaient-elles ? Pour la messe, bien sûr ! Il allait vérifier à quel office elles assistaient, s'y rendrait lui aussi et en profiterait pour leur parler discrètement. Cette tyrannie exercée sur la domesticité par maître Robin l'intriguait. L'homme avait-il partie liée avec les ravisseurs et meurtriers de Firmin ou voulait-il simplement affirmer son pouvoir sur ceux qui étaient sous ses ordres ? Non moins vaine fut son attente de Valentin dont il avait espéré qu'il viendrait le chercher pour le conduire aux jongleurs.

Au souper, Jeanne évoqua, au bénéfice de son fils, l'assassinat de celui qui avait été l'ami de Firmin et de Pernelle. Arnaut réagit comme elle-même l'avait fait, émettant des doutes sur le bien-fondé d'avoir à demeure une femme si proche de gens se faisant tuer.

— Mon oncle est d'avis qu'elle n'a rien à voir avec cela et ne doit pas en souffrir, coupa Mathilde, irritée, laissons-la tranquille.

Arnaut, placé à côté d'elle, enveloppa sa main de la sienne, protectrice et possessive.

— C'est que je m'inquiète pour vous, déclara-t-il avec conviction.

Mathilde posa un regard étonné sur leurs deux mains avant de lever ses yeux sur le visage du jeune homme.

— Ce n'est pas pour moi qu'il faut s'inquiéter, dit-elle sèchement. Mon unique souci est Simon.

Arnaut retira sa main et afficha un air contrit. Il y eut un léger malaise que Gervais contribua à dissiper en détournant charitablement la conversation sur le sujet de la reine. Le bruit courait que sa grossesse, la huitième, la fatiguait beaucoup, à tel point qu'elle n'avait pu assister aux fêtes données pour l'empereur, se bornant à le recevoir en l'hôtel Saint-Pol

où elle se reposait en attente du terme.

— Dieu veuille lui garder cet enfant, soupira Mathilde, elle en a déjà tant perdu.

Elle-même avait vécu de semblables malheurs et la tristesse que ce souvenir engendra se transmit à ses convives et endeuilla la fin du repas.

Comme de coutume, Jeanne encouragea Gervais à faire le point sur son enquête devant leur tisane quotidienne. Elle plaignit son amie de l'absence de résultats.

— Mathilde a beaucoup souffert de la perte de ses enfants. Si en plus Simon lui est enlevé, elle aura besoin de quelqu'un de fort pour la soutenir.

— Ne perdons pas espoir. Il me reste plusieurs jours pour le tirer d'affaire, et ensuite, si d'ici là je n'y suis pas parvenu, on pourra compter sur le prévôt adjoint.

— S'il y a quelque chose à trouver.

— Vous n'avez jamais cru à son innocence, n'est-ce pas ?

— Je ne le connais pas assez pour avoir une opinion personnelle. C'est l'avis d'Arnaut. Il craint que Simon ait été assez jaloux pour ne plus se contrôler et je fais confiance à son jugement.

Puis ils parlèrent de sujets plus légers. Du froid, qui sévissait depuis plusieurs jours, mais était moins déplaisant que la pluie. Des libations offertes au peuple par le roi. Des fontaines de vin installées aux carrefours qui avaient occasionné les désordres habituels : tapage et bagarres d'ivrognes. De la geline* aux écrevisses du souper, particulièrement savoureuse, à propos de laquelle Jeanne taquina Gervais :

— Vous me paraissez plutôt gourmand. Les bons petits plats ne vous manquent pas au prieuré ? Vous n'avez jamais songé à revenir dans le siècle ?

Le cœur de Gervais fit un bond. Était-ce une ouverture pour l'encourager à se déclarer ? Cela signifiait-il qu'elle accueillerait favorablement sa proposition de refaire sa vie avec lui, s'il la lui présentait ? Il faillit se lancer. Le bon sens l'arrêta : non seulement il n'était pas sûr de vraiment le souhaiter, mais son premier devoir était de sauver Simon. Ensuite, il penserait à sa propre existence et prendrait le temps d'y réfléchir pour savoir avec certitude s'il était prêt ou non à la bouleverser.

Il lui répondit en plaisantant qu'il n'était pas si difficile de se passer des nourritures terrestres, même si, ne put-il s'empêcher d'ajouter, certaines étaient plus tentantes que d'autres. Elle comprit l'allusion, rougit comme une jeune fille et minauda en se retirant, ce qui ne la retint pas de le frôler, comme chaque soir et, semblait-il, chaque fois d'un peu plus près. Elle le laissa enflammé, et il dut prier longtemps pour qu'elle cesse de l'obséder.

XXV

Si pendant les deux jours de jeûne et de prières du Vendredi et du Samedi saints, Gervais parvint à reléguer l'enquête hors de son esprit, il lui fut plus difficile d'éloigner sa pensée du repas de Pâques dont il avait la charge. Pourtant, le processus était en route : il avait établi son menu, s'était procuré les ingrédients nécessaires, avait passé commande aux oblates qui s'occupaient du potager, du galinier* et du vivier, et le garde-chasse lui avait fourni un sanglier dont la chair s'attendrissait dans la réserve attenante à la cuisine. Quant aux pâtés de lièvre, de pigeon, de poussin et au pâté norrois*, ils étaient prêts depuis le jeudi. Tout était lancé, il n'avait aucune raison de ressasser la liste des mets et des choses à accomplir, mais il y revenait sans cesse.

Pour pétrir la pâte à pain et la mettre à lever, il avait obtenu l'autorisation spéciale de s'absenter le samedi soir de l'église où tous priaient. Après deux jours de jeûne complet, l'odeur de la farine mélangée à l'eau lui provoqua un accès de sueur et de salivation et il dut se cramponner à la table pour ne pas défaillir. Un verre d'eau fraîche dissipa le malaise et il put replonger ses mains dans la pâte.

Le dimanche venu, il investit la cuisine dès après matines. Il était assisté du convers affecté à la cuisine, qui trotta la matinée durant pour quérir les choses les plus diverses dont il était le seul à connaître l'emplacement, et de deux novices accordés par le prier. L'appel à volontaires avait suscité l'enthousiasme des jeunes garçons : à part un grand maigre qui le toisa, futur émule du père Joachim méprisant les nourritures terrestres, ils se proposèrent tous. Ils supposaient, et ne

furent pas déçus, qu'ils attraperaient qui un morceau de pain, qui un rogaton de lard, et seraient passés dans le feu pour l'obtenir. Gervais choisit les deux lui paraissant les plus dégourdis. Il commença par les faire manger afin qu'ils ne tombent pas en pâmoison devant toute cette chère étalée, puis les mit à laver le cresson et hacher les poireaux et les bettes destinés à la porée verte tandis qu'il s'occupait du bourberel de sanglier.

D'abord, il embrocha les deux épaules piquées de clous de girofle et les plaça au-dessus d'une lèche-frite devant un grand feu. Puis il broya dans un mortier de la graine de paradis, du gingembre, du girofle, de la noix de muscade, du poivre long et de la cannelle. Il y ajouta du pain grillé trempé dans du vin puis le jus de la lèche-frite. Après passage au tamis, il versa un bouillon de viande sur le mélange et le réserva au chaud jusqu'à ce que la chair soit cuite. Il la servirait nappée de cette sauce. Pour s'assurer de sa perfection, il la goûta à plusieurs reprises. Heureusement qu'il ne cuisinait pas tous les jours sans quoi il deviendrait aussi gras que Pernelle ! Il fit ensuite une chaudumée* de carpes et de tanches qu'il releva avec moult épices et termina par les échaudés* qui se mangeaient tièdes. Il ne restait qu'à faire rôtir les pommes rouges recouvertes de dragée blanche et mettre les darioles* au four. Il envoya enfin chercher le vin de grenache et l'hypocras* au cellier puis passa en revue tout ce qui patientait sur la desserte ou près du feu selon que cela dût être servi froid ou chaud. Cette inspection se conclut par un sourire de satisfaction : tout était fin prêt. En attendant que la cloche de sexte annonce l'arrivée des commensaux au réfectoire et le moment d'apporter sur la table les mets dont le fumet avait flotté sur le prieuré toute la matinée, nourrissant les fantasmes des moines avant de contenter leurs corps, Gervais octroya à ses aides et à lui-même une rasade de grenache bien méritée.

Le repas fut un succès comme en témoignaient les trognes fleuries et les bavardages, exceptionnellement autorisés, dont le ton allait crescendo à mesure que les plats se succédaient. C'était la complaisance de Pernelle à lui décrire son travail qui lui valait d'y être parvenu. En préparant les plats, il avait souventes fois pensé à elle,

prenant le temps de retrouver les mots exacts qu'elle employait pour expliquer sa façon d'apprêter les aliments. Quand il ne s'en souvenait pas, il improvisait, faisant confiance à son intuition. Pour sa part, la cuisinière lui était redevable de ne pas avoir perdu sa place à l'hôtel Despréaux. Ils étaient quittes.

L'après-midi, il tint compagnie à Godefroi, ne le quittant que pour assister aux vêpres. Comme la relation de l'enquête n'avait pas progressé, son ami lui demanda le récit de la confection du repas, s'étonnant que Gervais ait pu s'improviser cuisinier avec autant de facilité.

— Et cuisinier de haute volée, qui plus est.

— Contrairement à ce que tu crois, je n'ai rien choisi de très compliqué. J'ai beaucoup fréquenté la cuisine de l'hôtel Despréaux dans l'espoir d'obtenir les confidences des domestiques, et tout ce que j'ai fait aujourd'hui, j'ai vu Pernelle le préparer. S'ils ont tellement apprécié, c'est parce qu'ils sortent du carême. Il y a longtemps qu'ils n'ont pas mangé à leur faim.

— Et qu'ils n'ont pas mangé un repas savoureux. J'ai goûté à tout, c'était vraiment un délice.

Cet effort de Godefroi pour faire croire qu'il se nourrissait normalement, alors qu'il avait dû à peine y tremper les lèvres, et peut-être même pas, seulement humer la cuillerée que le père Joseph avait approchée de ses narines, serra le cœur de Gervais. Par égard pour le courage de son ami, il affecta un air joyeux pour déclarer qu'il était ravi de lui avoir fait plaisir. Le malade sommeilla à plusieurs reprises, Gervais aussi, dont la matinée avait été épuisante, et ainsi passa la dernière fête de Pâques qui leur serait accordée.

De même qu'il avait pensé à Pernelle toute la matinée de la veille, c'est par elle que Gervais commença sa nouvelle page d'écriture.

Les domestiques assistaient aux premières messes du jour auxquelles Gervais se rendit également. C'était d'abord à Pernelle et Maria d'y aller, puis venait le tour de Blanche. Quand elles le virent, alors que d'ordinaire

il accompagnait Mathilde à la messe chantée, elles montrèrent de la nervosité. Elles savaient pourquoi il était là et cela les effrayait. Il leur signifia du geste de le rejoindre à l'écart dans une chapelle où ils pourraient s'isoler.

— J'ai parlé à dame Mathilde avant que maître Robin ne le fasse, commença-t-il. Je lui ai dit que vous n'aviez rien à voir avec les meurtres et qu'elle n'avait aucune raison de vous chasser.

— Je le savais bien que tu n'avais pas à avoir peur, se réjouit la nourrice.

Pernelle, soulagée et reconnaissante, remercia d'Anceny avec effusion.

— Dieu vous le rendra, Messire !

Elle aurait pu le lui rendre elle-même tout de suite en lui rapportant ce qu'elle cachait, mais il n'était pas sûr de l'obtenir.

— J'ai compris que vous redoutez l'intendant, continua-t-il, seulement j'ignore pourquoi.

— Il a le pouvoir de nous chasser. Dame Mathilde le laisse décider de tout et vous ne serez pas toujours là pour nous défendre.

— Vous faites bien votre travail, il n'a aucune raison de vous renvoyer. À moins que lui aussi ne vous craigne. Savez-vous quelque chose à son sujet qu'il appréhende de voir révélé ?

Elle se referma.

— Absolument rien, sinon que c'est un homme qui aime montrer son pouvoir. Et puis, il est de mèche avec messire Roussel.

— De mèche ? Est-ce qu'ils comploteraient ensemble ?

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Alors, que vouliez-vous dire ?

— Que messire Roussel le soutiendra et que dame Mathilde écoute messire Roussel. Et plus encore depuis qu'il y a sa mère. Ces deux-là vont bientôt tout diriger dans la maison et il ne serait pas surprenant qu'ils changent le personnel pour avoir des gens à leur botte à la place de serviteurs dévoués à dame Mathilde.

Maria ne disait rien, mais elle approuvait vigoureusement de la tête. Ainsi, il n'y avait rien à chercher de ce côté-là : les domestiques n'aimaient tout simplement pas les Roussel et tout ce qui venait d'eux était mauvais. Encore une fausse piste.

Gervais quitta les deux femmes pour assister à la fin de l'office. Puisqu'il était là, il attendrait la messe suivante afin d'interroger la chambrière à son arrivée. C'était ce qu'il avait prévu, et il s'y tiendrait par acquit de conscience. Mais il en fut empêché par Valentin. Le portier, qui avait fini par comprendre les consignes, le lui avait envoyé à l'église. L'un des jongleurs, Jeannot, était seul, attablé dans une taverne où il semblait vouloir noyer son chagrin dans le vin en dépit de l'heure matinale. Gervais suivit le mendiant. Celui-ci lui apprit en chemin que Perrin était déjà averti et se chargeait de réquisitionner quelques gros bras pour le cas il serait besoin de l'intimider.

Jeannot s'était réfugié dans l'angle le plus sombre d'un bouge de la rue de la Lanterne, Le Canard qui boite. L'établissement n'était point trop éloigné de l'auberge où la troupe logeait, mais la façon dont le jongleur interpellait la servante pour qu'elle renouvelle son pichet prouvait qu'il n'y avait pas ses habitudes. « C'est fort bien », pensa Gervais, « ainsi nous passerons pour ses amis et on ne nous remarquera pas. » Avec Perrin, qui l'avait attendu devant la porte, ils s'assirent à la table du jongleur comme s'ils avaient rendez-vous avec lui. Les hommes de main s'installèrent tout près de manière à montrer qu'ils étaient ensemble. Jeannot leva sur les arrivants un regard que l'ivresse commençait d'embuer.

— Qui êtes... ? Ah, je vous reconnais. L'hôtel Despréaux... L'oncle. Que voulez-vous ? Encore me tourmenter ? Laissez-moi en paix.

— On cherche à savoir ce qui s'est passé. Le coupable sera puni, mais on tient à s'assurer qu'un innocent ne paiera pas à sa place.

— Maître Arnoul vous l'a dit, c'est à cause du jeune Simon.

— À cause de lui, cela signifie qu'il l'a tuée ?

Il haussa les épaules.

— Elle nous regardait de haut. Elle s'imaginait dans la peau d'une bourgeoise. Dans ses atours. De vrais bijoux. Un vrai toit sur la tête. Et un beau toit, en plus !

Il ricana.

— Faire la bourgeoise sur les tréteaux, elle en était capable. Mais dans la vraie vie...

— Tu l'as tuée pour qu'elle ne te quitte pas, c'est bien cela ? intervint rudement Perrin.

— Je l'aimais. Elle m'aimait aussi. Jamais je ne lui aurais fait du mal.

Il se mit à pleurer à petits coups. Un temps passa. D'Anceny fit signe à la servante de rapporter à boire et il remplit le gobelet de Jeannot. Le jongleur essuya son nez sur sa manche et engloutit le vin. La crise terminée, Gervais reprit l'interrogatoire.

— Tu as accusé Hugon d'être responsable de sa mort.

— Moi ?

— On t'a entendu.

Il fronça les sourcils sous le coup d'une intense réflexion.

— C'est lui qui a insisté pour qu'on joue. On ne voulait pas parce que c'était juste pour une fois avec quelques répétitions. On avait peur de perdre notre place Au Bon vivre. Si on s'absentait trop longtemps, ils nous remplaceraient.

— Qu'a-t-il dit pour vous convaincre ?

— Que ce serait bien payé.

— C'était vrai ?

— Oui. Trop bien.

— Qui vous a engagé ?

— Je ne sais pas.

— Hugon le sait ?

Il haussa de nouveau les épaules.

— Hugon, il est parti. Pfuitt... Disparu.

— Quand ?

— Quand ? répéta-t-il avant de s'effondrer sur la table.

Le patron s'approcha, les bras croisés, l'expression vaguement menaçante.

— Sortez votre ivrogne d'ici avant qu'il vomisse partout.

Les deux hommes de Perrin prirent Jeannot sous les bras et le transportèrent dehors comme un mannequin, ses pieds ne touchant pas le sol. Gervais laissa quelques pièces sur la table et ils se retrouvèrent tous dans la rue.

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

— On va le ramener Au Chien qui danse. Peut-être en apprendrons-nous plus au sujet d'Hugon.

Chemin faisant, Gervais confia à Perrin que cette disparition ne lui

disait rien qui vaille. Il redoutait un nouveau meurtre. Perrin partageait son avis.

La patronne ne se montra pas plus accueillante que lorsque Gervais y était venu seul.

— C'est vous qui l'avez saoulé ? s'enquit-elle, méfiante et accusatrice.

— Pas du tout. On l'a trouvé ainsi.

— Trouvé ? Vous passiez par hasard et vous l'avez trouvé ? À qui voulez-vous le faire croire ? Pas à moi en tout cas.

— Vous vous en chargez ?

— Certainement pas ! Conduisez-le dans la cour et asseyez-le contre mur. Quand il aura fini de cuver, il pourra rentrer.

— Il va attraper la mort.

Elle leur lança une vieille couverture.

— La mauvaise graine, c'est solide.

Les deux hommes traînèrent Jeannot dans la cour tandis que Gervais s'informait de la présence d'Isabelle et de sa grand-mère auprès de l'aubergiste, mais elle refusa de répondre et les jeta dehors.

— Allez, du balai ! Et que je ne vous revoie plus !

Ils gardèrent les gros bras au cas où ils leur seraient encore utiles.

— Les musiciennes sont peut-être sur le pont, comme l'autre jour, dit Perrin. Je vais envoyer Valentin le vérifier.

Il n'eut même pas à le lui demander : le garçon, resté à portée de voix, avait déjà détalé. Les deux hommes arrivaient à peine à la taverne qu'il était de retour, toujours au trot, porteur de la bonne nouvelle. Et elle était encore meilleure qu'ils l'espéraient : Isabelle était seule. Laissant les gardes du corps à La Pomme vermeille, ils se rendirent au pont.

Lorsqu'elle les reconnut dans le public, la jeune fille ne tenta pas de se dérober.

— Je me doutais que vous reviendriez, dit-elle, résignée, en les suivant.

Comme la fois précédente, elle mangea avec appétit, puis attendit les questions.

— Pourquoi n'es-tu pas avec ta grand-mère ? lui demanda Gervais.

— Elle a une méchante toux et elle est trop faible pour sortir.

— Et Hugon ?

— Il est parti.

— Parti ou disparu ?

— C'est pareil, non ?

— Non. Est-ce que tu l'as vu partir ou bien a-t-il cessé d'être présent ?

— Je l'ai vu partir. Il a prétendu qu'il était en danger. C'est à cause de vous. Parce que vous posez des questions. D'après lui, les autres ne croiraient jamais qu'il ne vous avait rien dit et ils allaient le tuer.

— Quels autres ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais ce qu'il a découvert ?

— Non, je n'en sais rien.

— Tu en es bien sûre ? Tu pourrais également être en danger.

— C'est ce qu'il pensait. Il voulait m'emmener, mais je ne pouvais pas abandonner ma grand-mère.

— Hugon est ton amoureux ?

— Non. Il était amoureux de Viviane.

— Je croyais que c'était Jeannot ?

— C'était les deux. Et d'autres aussi. Elle préférait Jeannot. Jusqu'à qu'elle rencontre Simon, bien sûr. Après, elle ne l'a plus regardé.

— Qui d'autre était amoureux d'elle ?

Isabelle haussa les épaules.

— Elle était vraiment jolie. Elle pouvait avoir qui elle voulait.

— Quelqu'un en particulier ?

— L'intendant.

— De l'hôtel Despréaux ?

— Oui. Il l'a repérée tout de suite. Avant Simon. Il était toujours là à rôder.

— Elle l'a encouragé ?

— Elle n'en décourageait aucun. Elle aimait être admirée. Et puis, l'intendant, c'était flatteur. Il avait une bonne position dans une maison importante.

— Quand Simon l'a remarquée, elle a été encore plus flattée et a ignoré tous les autres prétendants, je suppose ?

— À peu près.

— Comment l'intendant a-t-il réagi ?

— Mal. Il l'a coincée dans la cour pendant qu'elle allait aux aiseements, elle me l'a raconté. Il l'a traitée de putain et a essayé de la violenter. Quelqu'un est arrivé, ce qui lui a sauvé la mise.

— Sais-tu qui ?

— Un membre du personnel, je ne sais pas lequel.

— Crois-tu que Jeannot ou Hugon auraient pu la tuer par jalousie ?

— Non. Ils se seraient plutôt battus.

— Je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur. Cherche bien dans tes souvenirs s'il n'y a pas un événement auquel tu aurais assisté ou une phrase que tu aurais entendue sans te rendre compte de son importance. Si je savais de qui Hugon a peur, l'affaire serait résolue.

— J'y ai déjà pensé, je n'ai rien trouvé.

— En attendant, on va te protéger.

Perrin fit signe aux gardes du corps d'approcher.

— Vous vous relayerez pour surveiller cette jeune fille. Il n'est pas impossible qu'on veuille la tuer.

Il s'adressa à Isabelle.

— Il y en aura toujours un à proximité. Arrange-toi pour ne pas le semer, et si tu as besoin d'aide, fais appel à lui.

— Vous croyez vraiment... ? dit-elle d'une petite voix, comme si tout à coup la menace devenait plus réelle.

— Il ne faut prendre aucun risque.

Avant qu'ils s'en aillent, il précisa aux gardes du corps :

— Valentin va rester avec vous. Si le jongleur se montre, il viendra nous avertir, il le connaît.

— Tu penses qu'il est encore dans les parages ? s'étonna Perrin. À mon avis, il a déguerpi.

— Je ne compte guère le retrouver, mais on ne doit rien négliger.

XXVI

Il avait rêvé de Jeanne. Il y avait longtemps que cela ne lui était pas arrivé. Depuis son retour au couvent, ses démons ne le tourmentaient plus très souvent. Mais il avait interrompu son récit avant de parler d'elle et c'est avec son image qu'il s'était endormi. Ainsi, elle s'était invitée pendant que le sommeil le laissait sans défense.

« Vous avez de la chance d'avoir un petit-fils », lui avait-elle dit sur un ton où perçait un peu d'envie.

Au repas, il avait raconté son incursion au marché aux oiseaux en compagnie de Colin. Après la rencontre avec Isabelle, il s'était arrêté chez son fils qui l'avait convié à leur table. Comme il était trop tôt pour manger, il avait emmené l'enfant en promenade. Passant devant les volières des marchands d'oiseaux, il avait proposé à Colin d'en choisir un. Émerveillé par leurs chants et leurs couleurs vives, le petit avait eu du mal à se décider. Il allait naturellement vers les plus colorés, mais avait été rafraîchi par le coup de bec que lui avait asséné un perroquet auquel il avait tendu sa menotte. Par contre, le corbeau, effrayant de prime abord, avait failli obtenir sa faveur à cause de son aptitude à prononcer quelques mots. Gervais l'avait détourné de son choix, persuadé que les adultes de son entourage auraient du mal à supporter de lui entendre rabâcher à cœur de jour « Fait chaud », surtout quand il gèlerait à pierre fendre comme c'était le cas en ce mois de janvier. Discrètement influencé par son grand-père, lequel n'avait pas hésité à l'assurer qu'ils pondraient et auraient des oisillons, il avait finalement opté pour un couple de chardonnerets. Tout le monde serait content : ils étaient agréables à regarder et avaient un chant*

mélodieux.

— *Plus je vous écoute, plus je regrette de ne pas être grand-mère, avait soupiré Jeanne.*

— *Vous le deviendrez, et cela ne saurait tarder : Arnaut est en âge de convoler et c'est un bel homme. Peut-être a-t-il même une promise sans que vous le sachiez.*

— *Hélas...*

— *Qu'y a-t-il de si terrible ?*

— *Arnaut est amoureux d'une femme qui ne songe pas à lui et il n'en voudra pas d'autre.*

— *Il l'oubliera et aimera de nouveau, avait-il dit pour la reconforter.*

— *On n'oublie pas à l'âge adulte quelqu'un que l'on côtoie tous les jours et pour qui on éprouve des sentiments depuis l'adolescence.*

Gervais avait du mal à croire à la vérité qu'il entrevoyait.

— *Se pourrait-il... ?*

— *N'y pensons plus.*

Il y pensa pourtant, sidéré par une révélation aussi inattendue. Arnaut ? Amoureux de Mathilde ? Après tout, pourquoi cela lui paraissait-il tellement bizarre ? La différence d'âge ne devait pas excéder une dizaine d'années. Simon, l'unique enfant du couple Despréaux ayant survécu, était le premier né de sa nièce mariée très jeune. Lorsqu'Arnaut avait commencé son apprentissage, Mathilde était à l'apogée de sa beauté, de quoi alimenter les fantasmes d'un garçon au stade des premiers émois. Ensuite, elle était devenue veuve. Gervais se souvint de la main d'Arnaut sur celle de Mathilde et de leur expression à tous les deux. Non seulement elle ne partageait pas les sentiments du jeune homme, mais qu'ils pussent exister ne l'avait pas effleurée, il en était sûr. Arnaut espérait-il qu'elle se tournerait vers lui si son fils n'était pas innocenté ? Croyait-il vraiment Simon coupable ou bien souhaitait-il qu'il le soit pour devenir le recours de Mathilde ? De toute évidence, Arnaut évaluait mal la situation : si Mathilde perdait Simon, il n'aurait aucune chance ; elle quitterait une vie dont elle n'attendrait plus rien pour se réfugier dans un couvent.

Prêt à exposer la manière dont il entrevoyait la suite avec la franchise qu'il avait accoutumé de pratiquer avec elle, il commença :

— *Si Simon est condamné...*

Croyant qu'il partageait son avis, elle compléta la phrase selon ce qu'elle-même en pensait :

— Elle aura besoin d'une épaule solide sur laquelle s'appuyer. Arnaut la soutiendra. Vous plaidez sa cause, n'est-ce pas ?

Sans savoir comment il finirait sa réponse, il l'amorça avec un « Je ne sais » embarrassé. Elle ne le laissa pas continuer.

— Je vous en prie, dit-elle, pressante. Nous comptons sur vous.

Elle avait pris sa main, s'était rapprochée à le toucher, avait levé son visage vers lui, les yeux clos, la bouche entrouverte. Alors, il n'avait plus résisté à l'attrait qu'elle exerçait sur lui. Il y avait des jours et des nuits que son esprit luttait contre son corps. Le corps venait de gagner. Il la serra dans ses bras, s'enivra de son odeur, la couvrit de baisers. Quand, fébrile, il entreprit de délayer son corsage, elle l'encouragea de petits mots hardis qui redoublèrent son ardeur. Il l'entraîna sur le lit et glissa la main sous sa cote. Lorsque le sein qu'il y trouva se perdit dans sa paume, il réprima de justesse une exclamation de surprise. Parcourant son corps d'une main impatiente, il découvrit que le reste était à l'avenant. Les rondeurs qui avaient alimenté ses rêves luxurieux n'existaient pas : elles étaient le fait de coussinets judicieusement placés. La déception cependant fut de courte durée, car Jeanne faisait preuve d'une fougue qui compensait son physique. D'imagination, également. Il oublia qu'il y avait des angles là où il avait espéré du moelleux, emporté par le jaillissement du plaisir qu'elle avait habilement provoqué.

Quand il s'éveilla après quelques petites heures de sommeil et trouva sa couche vide, il n'eut qu'une envie : que le soir revienne au plus vite pour la ramener dans son lit. Il y pensait avec délices en enfilant ses chausses lorsqu'il se souvint, dépité, qu'il n'y aurait pas de nuit suivante avec elle. Philippe recevait un confrère italien dont Gervais avait bien connu le père et il l'avait convié à souper. Il dormirait sur place parce son fils voulait le consulter le lendemain au sujet d'un achat de soieries. Pour Jeanne, ce n'était que partie remise, mais il était déçu.

— Sacré Gervais ! commenta Godefroi émoustillé.

— Il n'y a pas pire fou qu'un vieux qui se laisse tourner la tête par un jupon, surtout si celui-ci sait y faire.

— J'ai l'impression qu'après cette nuit-là ta romance t'a occupé plus que l'enquête.

— Quand même pas ! Même si, je l'avoue à ma honte, j'étais aussi excitée qu'un damoiseau à peine pubère. Ce soir-là, tout ce qui ne concernait pas Jeanne m'était sorti de l'esprit, y compris l'après-midi qui avait précédé. J'avais pourtant continué mes investigations. Tu te souviens que la musicienne avait dit que maître Robin avait des vues sur sa sœur et qu'il avait tenté de la violenter ? Depuis le début, je me questionnais à propos de l'attitude de l'intendant et de cette crainte qu'il inspirait aux serviteurs sous sa coupe. Je n'avais rien tiré de la cuisinière ni de la nourrice, mais je n'avais pas réinterrogé la chambrière. C'était mon but en retournant à l'hôtel Despréaux. Écoute ce qui s'est passé :

Alors qu'il allait emprunter un bac pour la place de Grève, d'Anceny vit Adam, le porteur de bois de la maison Despréaux, qui en descendait. Pris d'une impulsion, il le suivit. Il ne lui avait pas prêté attention dans la cuisine où il vaquait, anonyme, aux tâches les plus humbles, mais dans la rue il lui faisait un tout autre effet. C'était un homme costaud se déplaçant avec une certaine souplesse. Si dans les parages d'une cheminée, la force d'un individu chargé de bois passe inaperçue parce qu'elle va de soi, dans une foule, il était clair qu'Adam était plus puissant que la moyenne. Il ressemblait davantage aux gros bras de Perrin qu'aux gens servant d'ordinaire dans une maison bourgeoise. Bien qu'il se reprochât de le juger sur sa mine, dont l'homme n'était en rien responsable, Gervais ne put s'empêcher de lui trouver un faciès de truand.

Adam remonta la rue Saint-Landry et tourna dans la rue de la Colombe, comme Gervais commençait de le soupçonner. Parvenu Au Chien qui danse, il poussa la porte, entra et ne tarda pas à en ressortir, chassé à coups de balai. La maritorne de l'auberge, qui s'était contentée de menacer Gervais, sans doute à cause de sa prestance de bourgeois, ne s'était pas gênée avec le porteur de bois. Après sa sortie piteuse, Adam partit d'un pas rageur en direction de la rive gauche : il allait vraisemblablement essayer de trouver Les Joyeux Corneurs.

D'Anceny rassembla son courage pour affronter la harpie et poussa à

son tour la porte de l'auberge. Avant qu'elle n'attaque, il lui lança de son ton le plus autoritaire :

— Au lieu de crier sans savoir, écoutez-moi.

Elle le foudroya d'un œil noir, mais ne prononça pas un mot. Lui-même ne broncha pas. Après s'être mesurés du regard, comme il ne bougeait pas, elle lui concéda le droit de s'exprimer.

— Quoi encore ?

— D'abord, je dois vous dire que je veux le bien des Joyeux Corneurs, contrairement à l'homme que vous venez de chasser.

À vrai dire, il n'en savait rien, mais devait se dissocier d'Adam.

— Des gens leur veulent du mal. La preuve : Guillotte a été tuée.

— Par le fils de la maison Despréaux.

— Par son poignard, seulement on ne sait pas qui le tenait. Je ne crois pas que c'était lui parce qu'il y a eu deux autres meurtres depuis qu'il est en prison. Je dois trouver le coupable pour l'empêcher de frapper de nouveau.

La femme le regardait durement, mais au moins, elle le laissait parler. Pour éviter de lasser sa patience, il continua très vite :

— Hugon se sentait menacé, c'est pour cela qu'il a disparu. Et il voulait emmener Isabelle parce qu'il la croyait également en danger.

— Comment le savez-vous ?

— Par Isabelle. Moi aussi je crains pour sa vie J'ai engagé deux hommes qui la protègent.

La femme se braqua.

— Je n'en veux pas chez moi !

— Ils restent dans la rue. Ils surveillent ceux qui rôdent aux alentours.

— Pourquoi je vous croirais ?

— Parce que je suis honnête. Je vis dans un couvent, je consacre ma vie à Dieu.

— On ne le dirait pas.

— Je suis venu à Paris pour le spectacle et puis pour faire la connaissance de mon petit-fils. S'il n'y avait pas eu cette malheureuse affaire, je serais déjà reparti.

— Qu'est-ce que je devrais faire selon vous ?

— D'abord me confirmer si l'homme qui m'a précédé cherchait

Hugon. C'est bien cela ?

Elle acquiesça d'un grognement.

— Ensuite, me permettre de voir la grand-mère. Il faut que je lui parle.

Elle le toisa, hésita et finit par dire :

— Juste si elle le veut. Restez ici, je vais le lui demander.

— N'oubliez pas de lui préciser que c'est pour protéger Isabelle.

L'aubergiste disparut dans un escalier dissimulé par l'obscurité du fond de la salle. Elle revint peu après.

— Montez, c'est à droite.

Le galetas était divisé en plusieurs pièces dont une seule était occupée. La vieille femme était allongée sur une pailleasse. Elle toussait et paraissait mal en point. Il s'accroupit à côté d'elle et attendit la fin de la quinte.

— Ne faites pas d'efforts inutiles, lui dit-il. Des signes suffiront. L'aubergiste vous a expliqué pourquoi je suis ici et quels sont les risques encourus par votre petite-fille ?

Elle hocha la tête affirmativement.

— Hugon a fui parce qu'il a découvert quelque chose d'important et il a peur d'être tué.

Il comprit que de cela aussi elle était informée.

— J'ai un ami à la prévôté. Si j'apprenais ce que sait Hugon, je l'en informerais. Il pourrait faire arrêter celui qui le menace et plus personne ne serait en danger.

— Je ne sais rien, articula-t-elle faiblement.

— Pouvez-vous demander à Isabelle de m'alerter si Hugon se manifeste ? Je vous en prie, faites-moi confiance.

— Je lui parlerai.

Il redescendit et remit une bourse à l'aubergiste.

— Donnez-lui des nourritures fortifiantes.

— Je ne vous ai pas attendu pour le faire, répliqua-t-elle avec aigreur, tout en s'emparant de la bourse.

— Eh bien, continuez.

Avant qu'il sorte, à la surprise de Gervais qui ne croyait pas l'avoir convaincue de sa bonne foi, elle voulut savoir :

— Si on doit vous quérir, où faut-il s'adresser ?

— À La Pomme vermeille, rue de la Lanterne. Faites demander

messire d'Anceny, on m'avertira.

— Bien.

Adam, il s'en souvenait, avait été engagé en même temps que l'intendant. Il vérifierait auprès de Mathilde s'ils s'étaient présentés ensemble, car il les soupçonnait d'être complices. Il n'avait aucune peine à les imaginer responsables de la frayeur d'Hugon. La conversation avec Isabelle et la rencontre d'Adam lui inspiraient deux hypothèses qu'il jugeait plausibles au sujet du meurtrier et une seule en ce qui concernait le mobile. Guillotte aurait été tuée, soit par l'intendant, soit à son instigation par le porteur de bois, et l'assassinat aurait eu pour motif la jalousie, maître Robin ne supportant pas qu'elle se détourne de lui au profit de Simon. Quant à Firmin, Étienne et Hugon, ils avaient dû entendre ou voir quelque chose pouvant incriminer les deux complices. Les premiers y avaient laissé leur vie, le troisième se cachait.

Au lieu d'aller à l'hôtel Despréaux, Gervais, qui voulait revoir Perrin pour tester la vraisemblance de ses déductions, se rendit à La Pomme vermeille dans l'espoir de l'y trouver. Il n'y était pas et Valentin non plus, qui avait été chargé de faire la liaison entre eux et les gardes d'Isabelle. Il attendit un moment, en vain, puis retourna sur la rive droite interroger la chambrière comme il en avait eu le projet plus tôt dans la journée.

Ne voulant pas éveiller la suspicion de l'intendant et la mettre elle aussi en danger, il s'arrangea pour croiser Blanche dans un corridor en l'absence de témoins et la convoqua dans sa chambre. Elle ne se montra guère plus coopérative que la première fois, mais finit par confirmer, quoiqu'avec réticences, que l'intendant semblait entiché de la musicienne.

— Il n'était jamais bien loin pendant les répétitions et il ne la quittait pas du regard.

— Est-ce que c'est toi qui l'as surpris alors qu'il l'agressait ?

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

Il eut le sentiment qu'elle le savait très bien, mais elle se buta et il eût été vain d'insister. À la place, il essaya d'éclaircir les relations que maître Robin entretenait avec le porteur de bois. Sur ce sujet, elle fut plus diserte et confirma ses soupçons : les deux hommes étaient arrivés en même temps et se connaissaient bien. Ce que maître Robin n'entendait pas lui-même,

Adam le lui rapportait. L'ensemble du personnel savait qu'il fallait s'en méfier, mais l'homme était quand même au courant de tout parce qu'il était normal qu'il soit partout, à porter du bois dans chaque pièce. On était tellement accoutumé à sa présence qu'on n'y faisait pas plus attention qu'au chat. Blanche n'en dirait pas plus ; il la libéra.

Gervais avait prévu de parler avec Jeanne des éléments découverts dans la journée, car il était curieux d'avoir son avis, mais la passion l'avait emporté bien loin de l'enquête. Craignant que leur ardeur ne retombe en évoquant les meurtres, il avait prétendu ne pas avoir avancé quand elle avait voulu l'y ramener après leur première étreinte. Ce n'était qu'un petit péché en regard de celui auquel il s'adonnait et il le commit sans remords.

XXVII

— Tu sembles arriver au bout de ton histoire, dit tristement Godefroi. Il va bientôt falloir nous faire nos adieux.

— Retiens tes forces, mon ami, j'ai besoin de quelques jours de plus.

— Il est vrai que tu es revenu parmi nous alors que tu étais prêt à reprendre ta vie parisienne. Et surtout, à reprendre femme. Il te reste cela à raconter.

— En effet, et ce ne sera pas le plus facile.

Jeanne n'était pas dans la chambre de sa nièce quand Gervais alla saluer Mathide alors qu'elle s'apprêtait pour la messe. Elle était déjà partie entendre l'office dans sa paroisse, à l'église Saint-Merry.

— Grâce à Dieu, dit Mathilde d'une voix presque joyeuse, l'empereur quitte Paris demain. Coudrier va pouvoir s'occuper de Simon. J'ai tellement hâte de le serrer dans mes bras !

Gervais faillit lui révéler qu'elle pouvait y compter, car il était à peu près sûr d'avoir identifié les coupables, mais il se retint, comme si l'annoncer risquait d'empêcher que cela se produisît. Au lieu de l'accompagner, comme il l'avait fait plusieurs fois, il prétendit qu'il assisterait à la messe ailleurs. Il n'avait pas précisé où, et Mathilde avait dû supposer que c'était à l'église de son ancienne paroisse. En réalité, il lui était venu le désir de se rendre à Saint-Merry, qui pourrait devenir la sienne s'il offrait à Jeanne de s'unir à lui et si elle acceptait, comme il était en droit de l'espérer. Il voulait se faire accroire que c'était pour avoir une idée des lieux, et non, ce qui eût été ridicule à son âge, parce qu'il avait

envie de voir Jeanne après cette nuit ardente qui lui avait laissé de la mollesse dans les jambes et des nuages dans la tête. Il s'engagea rue de l'Espine et continua par la rue de la Poterie, ce qui le mena rue de la Verrerie, qu'il prit à gauche, jusqu'à l'angle de la rue Saint-Martin où se trouvait l'église. Chemin faisant, il passa devant des artisans qui proposaient de menus objets : ceintures, bourses, chapelets, des babioles lui ayant déjà inspiré le désir d'en acquérir une pour Jeanne, un geste qui eût été osé à l'époque — c'est-à-dire quelques jours plus tôt. Mais il ne s'y arrêta pas, ne voulant pas être en retard, et aussi parce qu'il souhaitait avoir tout son temps pour dénicher le colifichet adéquat, celui qui lui montrerait qu'il avait fait l'effort de le choisir pour elle.

Il ne la vit pas dans la nef centrale. Peut-être préférait-elle une chapelle des bas-côtés ? Là non plus elle n'y était pas. Alors, il imagina qu'elle avait dû se rendre chez elle. Depuis huit jours qu'elle s'était installée à l'hôtel Despréaux pour soutenir Mathilde, Jeanne devait avoir besoin de régler des affaires en souffrance. Il y passerait après la messe si elle n'était pas arrivée entre-temps. Dans les premiers moments de l'office, il eut quelque difficulté à se concentrer, mais la force de l'habitude chassa vite tout ce qui était étranger à la célébration du culte et il oublia jusqu'au lieu, pourtant inconnu, où il se trouvait.

La messe terminée, la pensée de Jeanne lui revint aussitôt. Il vérifia autour de lui : elle n'était pas venue. Il entreprit donc de localiser l'hôtel Roussel, qu'il savait proche sans en connaître l'exacte position. Sur le parvis où s'attardaient quelques bavardes, il s'informa. Elles le regardèrent avec surprise.

— Vous voulez dire l'hôtel Luillier ? demanda l'une d'elles.

— Non, l'hôtel Roussel.

— C'est bien ce que je dis : quand ils ont été ruinés, les Roussel l'ont vendu à la famille Luillier.

— Je l'ignorais. Savez-vous où ils vivent maintenant ?

La bouche de la bourgeoise se tordit de mépris.

— Dans une auberge, près de Saint-Jacques-la-Boucherie.

— Rue des Écrivains, précisa une autre tout aussi dédaigneusement.

Gervais remercia les mégères et s'éloigna, troublé. Il avait appris que le négoce des Roussel n'existait plus, mais ne se doutait pas qu'ils avaient tout

perdu. Jeanne parlait comme quelqu'un qui tient maison. Sans doute avait-elle honte de son état ? Son cœur se serra de pitié et de respect pour cette femme éprouvée par l'adversité qui avait la fierté de ne pas se plaindre.

Il retourna à l'hôtel Despréaux sans essayer de trouver l'auberge où Jeanne avait trouvé refuge : si elle préférait cacher sa situation, il ne forcerait pas la confiance. Il lui restait à attendre que Valentin vienne le chercher, ce qui signifierait un nouveau pas vers la résolution de l'enquête. Pour cela, il se retira dans sa chambre où il passa le temps à lire et méditer le livre d'heures. Quand il en sortit pour le repas de midi, le jeune mendiant ne s'était pas manifesté. Avant de se rendre chez Mathilde, il fit un détour par la cuisine pour s'enquérir de la recette du jour et — qui sait ? — glaner peut-être quelque information au sujet de l'intendant et du porteur d'eau. Il obtint tous les détails de la préparation des rissoles maigres, car on était vendredi, mais point de révélation sur l'un ou l'autre de ses suspects, dont le premier était malheureusement présent à la cuisine. Tout en écoutant Pernelle, il observa discrètement maître Robin. Il mangeait le premier de manière à vérifier la qualité de ce qui serait servi à la maîtresse. Comme déjà par le passé, Gervais s'ébaubissait qu'un assassin, ou l'instigateur d'un meurtre, en l'occurrence il ne savait trop, ne se distingue en rien d'un individu normal. Celui-ci affichait en tout temps un maintien sévère et donnait l'impression d'être éminemment fiable. À mieux l'observer, d'Anceny se rendit compte que l'homme était plus jeune qu'il ne l'avait cru, et plus vigoureux. Le personnage d'intendant stylé qu'il affectait n'était qu'un rôle de composition. Hors des regards, il devait marcher plus vite, ne pas froncer les sourcils, peut-être parler en faisant des gestes, voire sourire. Non, il ne pouvait pas l'imaginer souriant. Mais il n'aurait pas non plus pensé qu'il fût capable de tuer, ce qu'il n'excluait pas maintenant.

Le temps passa et l'heure de se rendre au souper chez son fils arriva sans que vinssent des nouvelles de Valentin. Il dut les attendre jusqu'au lendemain, quand il put enfin s'échapper pour retrouver Perrin à La Pomme vermeille. La soirée lui avait paru interminable, le jeune marchand italien n'atteignant pas la cheville de son père dont Gervais avait gardé le souvenir d'un joyeux luron. Le repas était bon, comme toujours chez sa bru. Cependant, ni le velouté de la porée au cresson ni les délicates saveurs de la chaudumée de brochet ne firent passer le temps plus vite. Quant à la

nuît sous son ancien toit, elle fut d'autant plus morose qu'il ne pouvait manquer de la comparer à celle de la veille et piaffer d'impatience dans l'attente de celle du lendemain. Il dormit peu, d'un sommeil qui ne le reposa pas. Au matin, il lui fallut encore faire bonne figure pour examiner avec son fils les échantillons de soie apportés par le visiteur. Il avait envie de dire à Philippe : « Décide sans moi, comme tu le fais, et le fais bien, depuis des années ». Mais celui-ci le consultait pour l'honorer et il dut y consacrer tout le temps requis.

À l'échoppe, Perrin lui avait fait un signe d'intelligence avant de disparaître. Depuis, il ne songeait qu'à déguerpir.

— Ouf ! dit-il en s'asseyant à la taverne. J'ai cru ne jamais pouvoir me dégager. Holà, maître Martin, apportez-nous à boire !

Perrin attendit que le vin soit servi pour lâcher :

— Valentin m'a transmis un message d'Isabelle : Hugon lui aurait confié que sa sœur a été tuée par l'intendant. Il prétend l'avoir vu.

— Voilà qui confirme mes déductions : je pensais que c'était soit lui, soit le porteur de bois. De toute manière, ils sont de connivence.

Pour sa part, il lui apprit qu'il avait suivi Adam la veille et lui raconta sa conversation avec l'aubergiste et la grand-mère, ce qui, ajouté à la révélation d'Isabelle au sujet des sentiments de l'intendant pour Guillotte, l'avait conduit à soupçonner les deux hommes.

— Mais j'y pense, si elle a pu fournir cette information, c'est qu'Hugon a reparu ?

— Je n'en sais rien et Valentin non plus. Il m'a assuré qu'il ne l'a pas vu et qu'Isabelle est toujours restée sous surveillance. Sans doute le lui avait-il confié avant de fuir et a-t-elle décidé, peut-être poussée par sa grand-mère, de s'en remettre à toi.

— Pourtant j'aurais parié qu'elle l'ignorait.

— Moi aussi.

— Peu importe. Coudrier m'a promis de s'occuper de l'affaire dès demain. Je vais pouvoir lui apprendre que l'enquête est bouclée. Je me réjouis à l'avance du bonheur de ma nièce.

C'est également ce qu'il dit à Jeanne quand elle le rejoignit enfin dans son lit. À table, il s'était retenu d'en parler, car il craignait que, même en

s'assurant d'être loin des oreilles de l'intendant, la joie de Mathilde ne l'alerte. Pour être délivrée de son inquiétude, elle allait devoir attendre le lendemain quand Coudrier aurait procédé aux arrestations.

Au matin, Jeanne avait disparu, comme la première fois. Gervais supposa qu'elle ne voulait pas risquer d'être vue par son amie ou les membres du personnel. Bien que cette attitude soit légitime, il regretta son absence. Il eût aimé lui prouver la force de son désir au réveil. Cette vigueur inemployée lui laissait un sentiment de frustration, et pour s'en consoler, il imagina ce que serait leur vie s'ils officialisaient leur union. Il s'efforçait d'y mettre des « si », mais au fond de lui-même, il pensait « quand ». Son esprit erra avec volupté dans l'évocation cet avenir plaisant lorsqu'il lui revint qu'il y avait un problème. La veille, il l'avait écarté. N'étant plus préoccupé par l'affaire du meurtre, sur le point de se conclure, il avait tout loisir de réfléchir au lieu où il pourrait vivre avec Jeanne. Contrairement à ce qu'il avait cru, elle n'avait plus de demeure. Pour sa part, même si l'hôtel d'Anceny lui appartenait encore, il ne voulait même pas imaginer ce que serait la cohabitation avec sa bru. Jeanne n'était pas de celles qui s'accommodent des seconds rôles, sa gestion domestique de l'hôtel Despréaux, qu'elle avait pris en main avec autant de rapidité que d'efficacité, en témoignait. Quant à Mariette, elle se sentirait dépossédée de ce qui était son territoire depuis plusieurs années. Il faudrait envisager de réaménager le bâtiment. Après tout, comme le prouvaient les trois pignons, l'hôtel était fait de ce qui, à l'origine, était trois maisons mitoyennes ; il devrait être possible de le ramener à deux.

Il abandonna les spéculations pour se consacrer aux prières avant d'aller rejoindre Coudrier à la prévôté comme ils en avaient convenu. Dans son impatience, il ne fit même pas de détour par la cuisine, se contentant d'avalier une bolée de cidre chaud dans une taverne située sur son chemin. Guillebert était déjà là, qui faisait le point sur la visite de l'empereur avec ses deux commissaires.

— Je suis à toi dans un moment, lui dit-il. En attendant, un sergent va te conduire à la cellule de ton petit-neveu. Je t'y rejoindrai.

Gervais fut frappé par l'impact que les dix jours de détention avaient eu sur l'état du garçon. Il était couché sur la paille, allongé sur le dos, les bras le long du corps, abandonné comme un grand malade.

— Bonjour, Simon, lui dit-il sur un ton dont il força la jovialité.

Un réflexe de politesse le fit se lever, ce qui lui coûta un gros effort.

— Bonjour, mon oncle.

Le damoiseau qui fêtait ses quinze ans moins de deux semaines plus tôt n'existait plus. Son corps était amaigri, son visage avait perdu les rondeurs de l'enfance et son regard l'éclat de la vie.

— Je suis venu te tirer de là.

— Je ne crois pas, énonça-t-il, le timbre atone. Tout le monde me tient pour coupable.

— Mais moi j'ai démasqué le vrai meurtrier.

— Que m'importe puisque Viviane est morte.

Un instant désarçonné, Gervais lui parla de sa mère, qui avait tant souffert de le savoir au Châtelet et qui brûlait de le serrer dans ses bras. En l'absence de réponse, il allait insister lorsque Guillebert entra accompagné du commissaire Levert.

— Pourquoi as-tu tué la musicienne ? demanda-t-il au prisonnier d'une voix dure.

D'Anceny voulut s'interposer, mais il lui fit signe de se taire.

— Simon Despréaux, je t'ai posé une question : pourquoi l'as-tu tuée ?

— Ce n'est pas moi.

— Qui est-ce ?

Il haussa les épaules.

— Jeannot ? Maître Robin ? Je ne sais. Qui que ce soit, elle ne reviendra pas, alors...

— Tu n'as pas vu celui qui l'a fait ?

Il hocha négativement la tête, se recoucha sur la paille et leur tourna le dos.

— Ce n'est pas lui, intervint d'Anceny, j'en suis sûr.

— On le dirait, en effet. Viens nous expliquer tout cela.

Après le récit détaillé de son ami, Coudrier, que ce discours semblait avoir convaincu, décida d'aller arrêter l'intendant et le porteur de bois.

— On verra bien ce qui sortira de leur interrogatoire.

— Mais ils vont nier !

— On saura les faire parler, ne t'inquiète pas.

Gervais partit rassuré vers l'hôtel Despréaux avec Guillebert, Levert et quelques sergents. Il ne tarda pas à découvrir qu'il avait eu tort de croire la partie gagnée : les suspects se révélèrent introuvables. Pourtant, toutes les précautions avaient été prises pour qu'ils ne s'enfuient pas : deux sergents étaient postés à l'entrée et deux autres à la porte du fond du jardin dont Gervais n'avait pas oublié l'existence. Dès qu'elle avait entendu du bruit, Mathilde, qui espérait le retour de son fils, avait accouru.

— Et Simon ? Où est Simon ?

— Il reste une chose à régler, on ne tardera pas à te le rendre.

En deux mots, il lui avait expliqué la situation, ce qui l'avait laissée bouche bée ; l'intendant avait toute sa confiance et elle ne s'était jamais intéressée au porteur de bois. Quand elle eut retrouvé la parole, elle exprima violemment son indignation. Elle était prête à leur mettre elle-même la main au collet. Gervais la raisonna, aidé par Jeanne et Arnaut, et l'assura qu'il valait mieux que la police s'en occupe. De mauvais gré, elle accepta de s'effacer.

Comme ils n'avaient pas aperçu les suspects ce matin-là, Gervais conduisit son escorte à la cuisine où il pensait les trouver. Ils n'y étaient pas. Pernelle ne les avait pas vus, la nourrice non plus, ni personne d'autre depuis la veille au soir. Sans grand espoir, ils montèrent au galetas, dont l'échelle n'avait toujours pas de rampe — Gervais nota mentalement qu'il devait le signaler à Mathilde — et découvrirent que les deux chambres étaient rigoureusement vides. Il fallut se rendre à l'évidence : ils s'étaient enfuis.

— C'est insensé ! s'énerva d'Anceny, c'est comme s'ils avaient été avertis. Pourtant, je n'en ai parlé à personne.

— Personne ?

— Non. Seul Perrin est au courant. Je me suis gardé d'en informer Mathilde parce que je craignais que sa joie ne la trahisse.

— Voilà qui est fâcheux. Tu comprends que leur disparition change tout ? Sans les coupables, il te faut absolument un témoin, sinon ton neveu sera condamné. Je te rappelle que c'est son poignard qui a tué et que la victime a prononcé son nom avant de mourir. Le juge s'en contentera à moins que tu produises ce bateleur.

XXVIII

— Comment peut-on redouter qu'un événement se produise alors qu'il a eu lieu plusieurs semaines auparavant ? Pourtant, c'est ainsi, confia Godefroi à Gervais. Et même, je te l'avoue, je prie pour que tu sauves Simon.

— Si tu préfères connaître le dénouement tout de suite...

— Non ! Surtout pas. Continue, je suis tout ouïe.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Coudrier avait averti d'Anceny qu'ils ne disposaient que du dimanche : Simon serait jugé le lendemain. L'affaire avait déjà trop traîné. D'ordinaire, cela se réglait beaucoup plus vite. Cependant, Gervais hésitait à partir à cause de Mathilde. Ne pouvant admettre que son fils risque d'être accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis alors que plusieurs personnes étaient sûres de son innocence, elle arpentait la grande salle d'un pas saccadé, se tordait les mains, alternait gémissements et imprécations. Pour prévenir la crise nerveuse qui menaçait, il fallut presque la forcer à avaler une infusion calmante. Jeanne prit le gobelet apporté par Blanche et Gervais la vit y ajouter discrètement une poudre tirée de son aumônière avant de le tendre à Mathilde.

— Elle va dormir, lui dit-elle. Faites ce que vous avez à faire.

Il partit avec Coudrier. Comme promis, son ami se consacrait à l'affaire. Pendant que d'Anceny apaisait sa nièce, il avait interrogé le personnel. L'assurance que l'intendant était loin et ne reviendrait pas avait délié les langues : Pernelle et Blanche révélèrent qu'elles avaient été réveillées par des bruits provenant du local de maître Robin, et Robert, le

porteur d'eau, par le départ d'Adam, dont la chambre était voisine de la sienne. La simultanéité de leurs disparitions établissait la complicité des deux hommes, et leur fuite en pleine nuit, la nécessité pour eux de déguerpir. Cependant, comme Guillebert l'expliqua à Gervais, cela n'avait pas valeur de preuve si on ne les arrêtait pas pour les faire avouer. Et où les trouver ? Arnaut avait répété qu'il les avait présentés à Mathilde sur la recommandation de Raymond et qu'il ignorait d'où ils venaient et où ils auraient pu trouver refuge. Quant à Raymond, il était loin. Toujours selon Arnaut, il n'en savait probablement pas davantage, car, pour autant qu'il s'en souvienne, il y avait eu une chaîne d'intermédiaires. Par acquit de conscience le prévôt adjoint avait ordonné la fouille de l'hôtel pour le cas où les deux hommes se seraient cachés dans quelque resserre. Pas un recoin n'avait été oublié, mais les sergents ne les avaient pas trouvés.

— Essayons de mettre la main sur le bateleur témoin du crime. Où se tiennent ses compagnons ?

— Le matin, les femmes sont au pont aux Changeurs, et plus tard, le reste de la troupe à la taverne Au Bon vivre, sur la rive gauche.

— Va pour le pont.

Chemin faisant, pour distraire Gervais, il lui décrivit les multiples tâches et soucis occasionnés par la présence de l'empereur.

— Tu ne peux imaginer quel soulagement j'ai ressenti lorsque notre escorte et celle de l'illustre visiteur se sont séparées hier ! Grâce à Dieu, tout s'est bien passé du début à la fin.

— Avec les précautions qui avaient été prises, le contraire eût été étonnant.

— Il suffit de tellement peu pour qu'un événement à l'organisation parfaitement réglée tourne en catastrophe : un cheval qui s'emballe, un fou qui veut du mal à un dignitaire...

— Un assassin qui pressent qu'on va l'arrêter.

— Tu as dû te couper d'une manière ou d'une autre.

— Je ne le crois pas. Mais hier soir, pendant le repas, Mathilde ne cessait de répéter qu'elle avait hâte d'être à ce matin parce que tu allais délivrer Simon et trouver le vrai coupable. Peut-être ont-ils eu peur que la police les convoque, ainsi que tout le personnel, et parvienne à les faire avouer. Ils auront préféré fuir plutôt que courir ce risque.

— C'est possible. On ne le saura pas, sauf s'ils reparaissent, ce dont je doute. J'ai quand même laissé un sergent de garde à l'hôtel.

Sur le pont, ils eurent la chance de trouver Les Joyeux Corneurs au complet, à l'exception d'Hugon, malheureusement, et de la grand-mère, toujours malade. Isabelle jouait de la flûte, Jeannot faisait des cabrioles et le père jonglait. Après un premier mouvement de refus du père, ils suivirent d'Anceny et Coudrier à La Pomme vermeille, cédant à la menace de ce dernier de les conduire au Châtelet.

Perrin était là, à attendre les nouvelles, dont il comprit en voyant l'expression de Gervais qu'elles n'étaient pas bonnes.

De réticences en semi-révélation, après que Coudrier eut agité plusieurs fois l'épouvantail de la prison, il fut établi qu'ils savaient tous depuis le début que l'intendant avait poignardé Guillotte. Gervais eut du mal à se contenir : il avait envie de leur sauter à la gorge. S'ils l'avaient dit tout de suite, maître Robin aurait été arrêté et Simon serait libre. Pour leur défense, les bateleurs n'avaient d'autre argument que la peur inspirée par le meurtrier, et il fallait bien admettre qu'un homme capable de tuer une jeune fille inoffensive en présence d'une assemblée de spectateurs et d'une police nombreuse était en mesure d'inspirer une forte crainte.

Bien qu'ils connussent le coupable, Les Joyeux Corneurs ne l'avaient pas vu commettre son crime et ils ne feraient pas des témoins valables devant le juge : trouver Hugon était indispensable. Or, du moins le prétendaient-ils, ils ignoraient sa destination. Selon Isabelle, il aurait affirmé avoir des amis chez qui se réfugier dans l'est du pays. L'est, c'était très vague et il n'avait rien dit de plus. La jeune fille avait déjà beaucoup menti, et les autres aussi, ce qui rendait leurs déclarations suspectes, mais ils les maintinrent même après que Coudrier eut laissé planer la menace de la question pour s'assurer qu'ils disaient vrai. Leurs visages terrifiés plaidaient en faveur de leur sincérité.

— Je vais les faire suivre. Ils nous mèneront peut-être à Hugon s'il n'a pas quitté Paris, dit Coudrier après leur départ. Toutefois, je n'y crois guère.

D'Anceny n'y croyait pas non plus.

— Tout ce que j'ai de sergents disponibles sera mobilisé pour interroger ceux qui gravitent dans les environs de l'hôtel Despréaux, afin

d'apprendre si quelqu'un a vu fuir les deux hommes, et de l'auberge Au Chien qui danse pour en faire autant au sujet d'Hugon. Nous ne sommes qu'au milieu de la matinée, d'ici ce soir nous en saurons sans doute davantage, ne te laisse pas abattre.

Tandis que Coudrier retournait au Châtelet donner ses ordres, Gervais resta à boire un pichet avec Perrin qui força sa réserve naturelle pour lui prodiguer quelques paroles de consolation. Y croyait-il lui-même ? Gervais n'en aurait pas juré, mais il était bon d'entendre que tout allait s'arranger.

La journée passa. Bien qu'ils la trouvassent interminable, les habitants de l'hôtel Despréaux voyaient avec angoisse le temps s'écouler sans que vienne de la prévôté la nouvelle espérée. De la chambre de Mathilde, où celle-ci tournait en rond sous l'œil désolé de Jeanne, Arnaut et Gervais, à la cuisine, où les uniques mots prononcés étaient les ordres brefs de Pernelle qui n'avait même pas le cœur à morigéner Jacquet, l'atmosphère était lugubre, et plus encore sans doute à cause du festin en cours de préparation. Mathilde avait voulu ce repas extraordinaire pour fêter le retour de Simon et elle l'avait maintenu parce que l'annuler aurait signifié renoncer à l'espoir.

Elle avait dormi plusieurs heures grâce à la potion administrée par Jeanne, mais s'était réveillée l'angoisse intacte. Nerveuse, impatiente, elle maudissait l'intendant et, dans la foulée, Raymond qui l'avait introduit dans la maison. Puis elle se mit en tête de voir Simon. Gervais essaya de lui représenter que c'était impossible, car les familles n'avaient pas accès aux prisonniers. Elle en fit une obsession : son enfant avait besoin d'elle, il était de son devoir de l'aider. De guerre lasse, il accepta de tenter de convaincre Guillebert d'organiser une entrevue entre la mère et le fils.

Coudrier était à la prévôté d'où il coordonnait les recherches. On touchait à la fin de l'après-midi et il n'avait obtenu aucun résultat. Il y avait lieu de s'inquiéter.

— S'ils ne trouvent ni l'intendant ni le bateleur, que va-t-il arriver ? demanda Gervais à son ami comme s'il espérait une réponse différente de ce qu'il savait déjà.

— Il sera jugé demain matin et condamné presque à coup sûr.

— Condamné à quoi, selon toi ?

— Sans doute au bannissement*. C'est moi qui exposerai le cas. Je ferai valoir à la fois sa grande jeunesse et le fait qu'un témoin aurait vu le meurtrier et que ce n'était pas lui.

— Crois-tu qu'il risque la pendaison ?

— C'est la sentence normale pour un homicide, mais en fait, c'est à la discrétion du juge.

— Le connais-tu ?

— Non, pas encore. Pas avant demain.

Gervais en vint ensuite à sa requête.

— Tu sais bien que les familles n'ont pas le droit de visiter les prisonniers.

— Mathilde ne veut rien entendre. Elle est désespérée. Ne crois-tu pas qu'il y aurait moyen de faire une exception ?

Coudrier était ennuyé. Cette affaire lui déplaisait à plus d'un titre : un de ses vieux amis en était affecté et il était à peu près certain de ne pas pouvoir protéger le détenu d'une sentence probablement imméritée.

Après réflexion, il répondit :

— Pas ouvertement. Il faudrait mettre au point un stratagème.

Ils y pensèrent un moment et imaginèrent une solution : Mathilde se grimerait en servante d'auberge venue apporter un repas au prévôt adjoint qui prendrait soin de demander devant témoins à d'Anceny de le lui commander en partant. C'était un peu tiré par les cheveux, car il eût été plus normal qu'il en charge un de ses sergents, mais personne n'oserait faire de remarque. De toute manière, c'était la seule idée qu'ils avaient eue. Guillebert accompagnerait Mathilde jusqu'à la cellule de son fils avec qui elle pourrait passer quelques instants. Elle devait promettre de se contenir : si elle pleurait ou criait, elle serait démasquée et lui-même aurait des ennuis.

Ainsi fut fait. Coudrier monta la garde à l'extérieur de la pièce. Personne n'assista à la rencontre et nul ne sut ce qui se dit entre la mère et le fils. Avant de quitter l'hôtel, Mathilde avait demandé à son oncle de lui exposer franchement la situation.

— Avant de le voir, dites-moi exactement ce qu'il en est. Pour lui, je serai forte, quoi que vous m'appreniez.

Il ne lui cacha ni les risques encourus par Simon ni le fait que son fils n'avait pas envie de se battre pour recouvrer sa liberté : il avait trop aimé la musicienne pour accepter qu'elle soit morte, et son propre avenir ne l'intéressait pas.

— Tout cela est de ma faute, se reprocha-t-elle. Je n'ai pas vu grandir Simon, je le tenais encore pour un enfant. Et j'ai laissé un serpent s'introduire dans ma maison. J'ai passé trop de temps à faire prospérer le négoce comme si les biens terrestres comptaient plus que tout. S'il arrive malheur à Simon, je renoncerai au monde et consacrerai le reste de ma vie à faire pénitence.

Après sa rencontre avec son fils, Mathilde ne voulut plus rien faire d'autre que prier et elle demanda à la maisonnée d'en faire autant. Une vigile fut organisée dans la grande salle où tous se réunirent. Gervais dirigea les prières.

XXIX

— Il y a vraiment lieu de s'inquiéter, n'est-ce pas ? commenta Godefroi, attristé. J'imagine que seul un miracle pourrait le sauver.

— Un miracle un peu forcé, peut-être, encore faut-il qu'il réussisse.

Tout s'enchaîna très vite : la sentence, la demande de rémission, son refus et la confirmation que Simon serait pendu. D'après ce que Coudrier rapporta à d'Anceny, le magistrat tenait à procéder rapidement et à huis clos, parce qu'il ne voulait pas donner de publicité à un jugement impliquant le fils d'une famille qui avait pignon sur rue. La foule étant imprévisible, on pouvait craindre des débordements aussi bien en faveur de l'accusé que contre lui selon que prévaudrait la pitié inspirée par son âge tendre ou l'indignation à l'encontre d'un nanti s'étant attaqué à une pauvre. Il se fit exposer les maigres faits et déclara, comme Guillebert s'y attendait, que c'était clair : le poignard appartenait au jeune homme et la victime l'avait désigné en mourant. Le prévôt adjoint avait argumenté que l'arme avait pu lui être dérobée, qu'avant de rendre l'âme Guillotte avait prononcé le nom de celui qu'elle aimait et non celui de son meurtrier et, surtout, qu'un membre de la troupe Les Joyeux Corneurs, dont elle faisait partie, avait vu l'auteur du crime qui n'était autre que l'intendant de la maison Despréaux, également amoureux de la musicienne. Le juge voulut que cet intendant comparût et fronça des sourcils fâchés en apprenant qu'il avait disparu. Faute de suspect, il était prêt à entendre le témoin, lui aussi, hélas !, introuvable. Il avait alors déclaré que les oui-dire n'étaient pas recevables et que la culpabilité de Simon Despréaux était d'autant plus*

évidente que l'existence de l'intendant lui donnait un mobile : la victime avait dû préférer un homme mûr à un jeune homme, ce qui avait provoqué la jalousie du jeune Despréaux, lequel était allé jusqu'à l'assassinat. Voyant qu'il ne pourrait pas le faire changer d'avis, Coudrier essaya d'obtenir la sentence la plus légère : le bannissement. Mais le juge considéra que le meurtre ayant eu lieu pendant un spectacle représentant un épisode d'une guerre sainte, cela en faisait une circonstance aggravante et il prononça la peine de mort.

Quand Guillebert retrouva Mathilde et Gervais qui l'attendaient dans une salle du Châtelet proche de celle où siégeait le tribunal, ils devinèrent la teneur du verdict à la désolation qu'exprimait son visage.

— C'est pour quand ? demanda simplement Mathilde.

— Demain matin. Reste la grâce du roi. Il faut lui présenter une lettre de rémission au plus vite. Le moment où il est le plus disposé à la clémence, c'est après l'office, quand il vient de recevoir le Seigneur.

Les familles Despréaux et d'Anceny étaient assez riches pour réunir rapidement la somme nécessaire et, grâce à Coudrier qui avait ses entrées au Palais royal, Mathilde fut autorisée à se placer sur le chemin du roi lorsqu'il sortit des vêpres en fin d'après-midi. Le prévôt adjoint l'accompagnait, muni du texte du jugement au cas où le roi demanderait à ce qu'il lui soit lu. Il le demanda, en effet, pour le malheur de Simon. Visiblement, la détresse de Mathilde, qui avait perdu tous ses enfants à l'exception de celui-là, toucha le souverain. Lui-même avait eu la douleur d'en voir mourir cinq sur les huit qui lui étaient nés et il allait être de nouveau père dans peu de temps. Il écouta Mathilde avec bonté puis se tourna vers Coudrier pour qu'il lui fît part des détails de la sentence. Mais lorsqu'il entendit que le meurtre avait eu lieu pendant la prise de Constantinople par les Croisés, son visage se ferma.

— Je ne puis, dit-il à la mère effondrée, et il se détourna.

Mathilde rentra à l'hôtel sans un mot et s'abîma dans la prière tandis que Gervais, après l'avoir raccompagnée, se rendait à La Pomme vermeille où l'attendait Perrin.

Il ne restait qu'un moyen de sauver Simon, et il était fort aléatoire. Il dépendait d'une personne qui pouvait refuser sa collaboration, et dont rien

n'assurait, si elle acceptait, qu'elle ne reculerait pas au dernier moment. Après avoir conféré avec Perrin, Gervais s'en fut la trouver, usa de toute sa force de persuasion et emporta sa promesse. Il ne fut pas complètement tranquilisé pour autant. Il fallait néanmoins lui faire confiance. Il n'en parla ni à Coudrier, qui aurait pu l'empêcher, ni à Jeanne, si peinée par la détresse de Mathilde qu'il ne voulait pas l'amener à nourrir de faux espoirs. Seul son vieux complice était au courant : c'était lui qui orchestrerait le sauvetage. La nuit précédant l'exécution, Gervais refusa la présence de son amante afin d'offrir ce petit sacrifice au Seigneur. Comme Mathilde, il consacra ce temps à la prière, implorant le Tout-Puissant de donner le courage d'intervenir à l'unique personne qui pouvait désormais éviter la corde à Simon.

Au matin, tous les habitants de l'hôtel Despréaux étaient devant le Châtelet afin d'accompagner le fils de la maison qui allait subir le pire des châtements pour un crime qu'il n'avait pas commis. Il y avait foule aux alentours de la prévôté, car la veille, un crieur avait parcouru les rues pour annoncer l'exécution, et les badauds, friands de spectacles de toutes sortes, se pressaient en nombre.

Gervais regarda Perrin qui lui confirma d'un clin d'œil que tout était en place. Auprès de lui se tenaient ceux qu'il espérait y voir, et les autres, que d'Anceny ne pouvait repérer faute de les connaître, devaient être dispersés dans la populace comme convenu. Devant la porte d'où sortirait le condamné, la charrette d'infamie attendait. Elle avait servi à collecter le contenu des baquets d'aisance et il coulait des restes de fèces et d'urine par les interstices entre les planches. La puanteur de cette charrette figurait celle de l'âme du criminel qu'il fallait traiter avec horreur et dégoût, ce que l'assistance se préparait à faire. Ces gens étaient là pour le conspuer, le vouer aux flammes de l'Enfer, cracher sur sa dépouille. Jeanne avait essayé de convaincre Mathilde de ne pas y aller, mais elle n'avait rien voulu entendre. Gervais n'avait rien dit : il préférerait qu'elle soit présente. Des sergents, mandatés par Coudrier, leur avaient permis d'accéder aux premiers rangs avant de former un cordon destiné à protéger à la fois le magistrat qui lirait la sentence devant la foule et le condamné qui devait être à l'abri d'une possible colère de cette même foule, car il devait parvenir

vivant aux fourches patibulaires.

Le magistrat arriva en premier, un feuillet à la main. Le condamné le suivait, soutenu par deux sergents. La stature des policiers, deux forts gaillards, mettait en évidence la fragilité du garçon. Il était en chemise, et son visage, encadré de cheveux blonds et bouclés, avait l'air aussi blanc que le tissu.

— On dirait un ange, murmura Mathilde.

Dans la foule passa un vent de compassion. Le juge le perçut et sentit qu'il fallait aller vite. Il s'éclaircit la gorge et commença :

— Simon Despréaux ici présent...

Gervais porta un regard inquiet sur la voisine de Perrin. Qu'est-ce qu'elle attendait ? C'était le moment ! Si elle n'intervenait pas tout de suite, la condamnation serait prononcée et il serait trop tard. Perrin lui parlait à l'oreille, mais elle semblait figée. Gervais était tordu d'angoisse. « Vas-y ! » pensait-il de toutes ses forces. « Sois courageuse ! Tu en es capable ! » Le juge allait continuer, il fallait agir. En désespoir de cause, Perrin la poussa légèrement vers l'avant. Ce geste la sortit de son atonie. Elle se glissa entre deux sergents et s'avança dans l'espace libre entre les policiers et le juge. Tout le monde retint son souffle. Que voulait cette belle jeune fille brune à la mise modeste ? Elle se jeta à genoux, ouvrit ses bras en croix et cria d'une voix forte, une voix bien posée de comédienne qui sait jouer sur les modulations :

— Grâce ! Grâce pour ce jeune homme. Si vous lui faites grâce, je m'engage à l'épouser.

Le juge était sidéré. Le cas n'était pas exceptionnel, certes, mais il n'était pas fréquent non plus, car les criminels suscitaient rarement chez les jeunes filles le désir de les sauver. Il pouvait accepter, et pour cela, il n'avait qu'un mot à dire, toutefois, il n'y était pas obligé et, à l'expression courroucée de son visage, on sentait qu'il allait refuser cette requête intempestive. Il amorçait déjà un geste pour ordonner aux sergents de se saisir de la fille. C'est alors que s'éleva la voix de Perrin.

— Grâce ! cria-t-il.

Stratégiquement placées parmi la foule, d'autres voix, qui n'attendaient que son signal, crièrent à leur tour : « Grâce ! Grâce ! »

Il y eut un flottement. C'était là que tout se jouait.

Prête à hurler « À mort ! », la foule hésita un instant, puis ce fut une clameur, répétée à l'unisson : « Grâce ! Grâce ! »

Ensuite, une voix forte clama : « Mariez-les ! » et la foule reprit : « Mariez-les ! »

Devant la persistance des cris, le juge n'avait pas le choix. Il leva la main pour obtenir le silence.

— Soit, dit-il.

Il s'adressa à la jeune fille.

— Qui es-tu ?

Elle répondit d'une voix claire :

— Isabelle la flûtiste.

— Es-tu libre d'époux ?

— Oui.

— Quelqu'un peut-il en témoigner ?

Il n'y eut pas un mot, pas un mouvement.

— Si personne ne peut en témoigner, je ne peux procéder.

Gervais n'avait pas prévu cela, mais il était empêché d'intervenir en raison de sa parenté avec le condamné. Il serrait les poings de toutes ses forces. Si près du but, ils ne pouvaient échouer !

Isabelle se retourna :

— Père ! Je vous en prie !

De mauvais gré, le bateleur s'avança et prononça distinctement :

— Cette fille n'a pas de mari.

— Qui êtes-vous ?

— Son père.

Devançant la question suivante du juge, le prévôt adjoint confirma leur parenté.

— Bien. Simon Despréaux, cette jeune fille propose d'unir sa vie à la vôtre pour vous épargner le châtimement des hommes. Êtes-vous prêt à être pour elle un époux aimant et protecteur ?

Tous les regards se portèrent vers Simon. Il semblait frappé de stupeur, comme s'il ne comprenait rien à ce qui se passait. Et effectivement, après l'isolement et le silence, tout ce bruit devait l'étourdir. Une nouvelle inquiétude saisit Gervais : que Simon ne réponde pas. Lui aussi avait sa partie à jouer, même si elle était minime, et elle était indispensable. Quand

Gervais avait combiné l'affaire avec Perrin, ils n'avaient pas envisagé que ce problème pût survenir. Simon restait plongé dans l'hébétude, le regard vague. S'il ne répondait pas, tout cela n'aurait servi à rien. Il fallait le secouer, mais comment ?

Un cri déchirant partit du premier rang.

— Simon, au nom du Ciel !

Il sembla recevoir un coup, vacilla un instant, posa les yeux sur sa mère, puis sur Isabelle toujours agenouillée. Celle-ci l'interpella à son tour, mais doucement, d'une voix pleine de tendresse.

— Simon, pour Viviane, dis oui.

Des larmes se mirent à couler sur les joues du jeune homme et, enfin, il énonça le « Oui » que tous attendaient. Le juge fit signe à Isabelle de s'avancer et de prendre la main de Simon avant de prononcer la phrase qui les déclarait unis par le mariage. Elle se perdit dans les vivats de la foule. Furieux, il fit demi-tour et s'engouffra dans le Châtelet.

Gervais posa sur les épaules de Simon la cape qu'il avait apportée pour le couvrir et Maria se précipita pour l'aider à enfiler des bottes, Mathilde l'étouffait dans ses bras, tout le monde pleurait de soulagement.

Comme Arnaut, qui aurait dû le faire, n'y pensait pas, Gervais se chargea d'inviter la foule à festoyer.

— Des tonneaux seront mis en perce devant l'hôtel Despréaux, venez tous !

La maisonnée se resserra avant de se diriger vers la place de Grève, escortée par tous ces gens qui s'appliquaient à fêter son bonheur retrouvé avec un enthousiasme égal à celui qui aurait été le leur pour célébrer le supplice infamant de l'un des siens.

Un sourire éclairait les traits émaciés de Godefroi.

— Je suis heureux que tu aies réussi à le tirer d'affaire.

— Attends, ne te réjouis pas trop vite : il y a eu un dernier rebondissement.

La lumière disparut de la figure du gisant.

— Si tu veux, s'empressa Gervais désolé, je peux en finir tout de suite.

— Non. Si je m'inquiète pour quelqu'un, cela signifie que je suis

toujours vivant. À demain.

XXX

Gervais trouva Godefroi presque assis sur sa couche.

— Si je suis allongé, expliqua-t-il, je ne parviens plus à respirer. Il ne me reste qu'un souffle. Finis ton histoire, je t'écoute.

Il ferma les yeux, et son ami, le cœur serré, commença la lecture de la dernière étape de sa chronique.

D'Anceny rattrapa Isabelle, qui s'éloignait furtivement à la suite de son père et de Jeannot, par la large manche de sa robe d'emprunt. Ce vêtement était une heureuse trouvaille de Perrin, qui avait dû l'acheter à quelque boutiquière dont c'était la tenue du dimanche : si la jeune fille s'était montrée dans sa défroque à rayures de bateleuse, elle aurait été rejetée aussi bien par le juge que par la foule, car un membre de cette confrérie n'aurait pas été considéré comme digne d'être entendu.

— Où vas-tu ?

— Chez moi. Mon rôle est terminé. Je l'ai joué au mieux, n'est-ce pas ? Vous n'avez plus rien à me demander.

— Tu es mariée, maintenant, petite. Il faut que tu vives sous le même toit que ton époux.

— Ce n'est pas un vrai mariage, cela ne compte pas.

— Si tu n'apparais pas comme sa femme, les sergents vont venir le reprendre.

— Vous ne me l'aviez pas dit !

— C'était évident, je pensais que tu l'avais compris.

— Mais je ne veux pas, moi ! Je n'ai rien à faire avec ces gens-là !

Ses yeux ne se posaient nulle part. Ils cherchaient une issue, comme

une bête prise au piège, à la fois terrifiée et prête à mordre. Gervais ne la lâcha pas.

— Là, maintenant, il est absolument indispensable que tu viennes avec nous. Contrairement à ce que tu crois, ton rôle n'est pas terminé, tous les regards sont sur vous. Ensuite, quand les choses seront calmées, on pourra trouver des aménagements.

Il lui maintint fermement le bras et ils avancèrent ainsi, comme le faisaient devant eux Mathilde et Simon, la mère accrochée à son fils amorphe, et, troisième couple tout aussi bancal, Arnaut et Jeanne. Celle-ci soutenait le jeune homme qui semblait mal en point. Pourtant, la veille au soir, il allait bien. Peut-être n'était-ce pas le cas au matin ? Gervais, qui avait eu bien d'autres soucis, ne l'avait pas remarqué.

Arrivés à l'hôtel, Arnaut et Jeanne s'éclipsèrent. Mathilde ne voulait pas lâcher Simon, mais Maria intervint avec l'autorité que lui avait conféré autrefois son statut de nourrice, et dont elle se prévalut sans que la mère songe à la contester. Elle affirma que « le petiot » avait besoin d'être lavé, nourri et couché dans un bon lit moelleux, et que c'était à elle de s'en occuper. Gervais et Isabelle se retrouvèrent seuls avec Mathilde.

— Mon oncle, commença-t-elle, il faut que je vous remercie pour tout ce que vous avez fait. Sans vous...

— Si tu commençais par remercier ta bru ? l'interrompit-il avec douceur.

Elle posa sur la flûtiste un regard égaré.

— Ma bru...

Visiblement, elle n'avait pas cru à ce mariage plus que l'intéressée.

— Sans elle, Simon serait à Montfaucon.

Mathilde frissonna violemment.

— J'ai tellement prié pour que cela n'arrive pas !

— Et Isabelle a engagé sa vie. Si elle n'apparaît pas dans la maison en tant qu'épouse de Simon, cette union sera dénoncée comme une supercherie et la sentence redeviendra valide.

— Seigneur ! Est-ce possible ?

— C'est même certain. Accueille ta bru, Mathilde, et donne-lui la place qui lui revient à l'hôtel Despréaux.

Pour la première fois, Mathilde regarda vraiment Isabelle. Elle

réalisait enfin ce qui s'était réellement passé et ce qu'elle lui devait. Dans un élan, elle s'approcha de la jeune fille, prit ses mains malgré sa réticence, et lui dit avec chaleur :

— Bienvenue chez toi Isabelle. Tu as sauvé mon fils. Je t'en serai éternellement reconnaissante.

Isabelle se détendit un peu.

— Merci, ma dame, répondit-elle respectueusement.

Mathilde ouvrit la bouche, vraisemblablement pour lui demander de l'appeler mère, mais Gervais lui coupa la parole : c'était trop tôt.

— La grand-mère d'Isabelle est malade, je l'accompagne auprès d'elle. Nous reviendrons pour souper.

— Je comprends, allez.

Il entraîna la jeune fille dont le soulagement était visible.

— Tu vas t'envelopper dans une cape et nous passerons par le fond du jardin, lui dit-il.

Pendant le trajet jusqu'à la rue de la Colombe, il s'employa à la rassurer : Mathilde serait bonne pour elle et, en tant que bru d'une maison riche, elle pourrait veiller au bien-être des siens. Elle le laissa parler sans répondre et il n'insista pas. Il la quitta au pied de l'escalier menant au galeas de l'auberge et l'avertit qu'il viendrait la reprendre avant la nuit. Il allait sortir lorsque l'aubergiste surgit du coin de l'âtre où l'obscurité la dissimulait. Elle l'interpella, agressive comme de coutume :

— Qu'est-ce qui va lui arriver, maintenant, à Isabelle ?

— Rien de mauvais, j'y veille.

Il s'arrêta ensuite à La Pomme vermeille où il félicita Perrin.

— La chance a joué. Il aurait suffi de peu pour que cela échoue. Quand j'ai vu qu'elle n'était pas capable de bouger ni d'ouvrir la bouche, j'ai eu chaud. Et il y a eu un autre moment délicat : lorsque le père ne voulait pas déclarer qu'elle était célibataire.

— Grâce à Dieu, nous avons réussi.

— Comment cela se passe-t-il, maintenant ? Est-elle contente d'être devenue une épouse bourgeoise ?

— Pas du tout : elle croyait que c'était fini et elle était prête à retourner avec sa famille. Elle avait imaginé qu'il s'agissait d'un rôle comme lorsqu'elle est sur scène. Je lui ai expliqué qu'elle était vraiment

mariée et obligée de vivre à l'hôtel Despréaux sous peine de voir la grâce annulée. Elle a l'impression d'avoir été trompée. Je viens de la conduire auprès de sa grand-mère, Au Chien qui danse, où je dois la reprendre ce soir. J'espère qu'elle ne va pas en profiter pour disparaître.

— Je la fais surveiller ?

— Non, elle s'en apercevrait. Je veux lui faire confiance et qu'elle ait confiance en moi. C'est un risque que je dois courir.

En pénétrant à l'hôtel d'Anceny, il repensa à l'éventualité de le scinder pour qu'il abrite deux couples et deux maîtresses de maison. Il n'avait pas idée de la manière dont Mariette avait utilisé l'espace depuis qu'il n'y vivait plus. Après avoir réfléchi à la meilleure façon de l'amener à lui proposer une visite de la demeure, il décida de recourir à la flatterie, une méthode éprouvée. Sa bru, ravie du compliment qu'il lui fit sur l'aménagement de sa chambre, l'invita à voir le reste. À mesure qu'elle lui faisait admirer les lieux — la pièce que Colin partageait avec sa nourrice, celle réservée aux membres étrangers de la corporation de passage à Paris, celle qu'elle lui gardait pour ses séjours — et surtout, lorsqu'elle lui eut exposé son projet de grande salle où elle organiserait des banquets, ce qui nécessiterait d'abattre plusieurs cloisons, il comprit que ce n'était pas là qu'il pourrait s'installer avec Jeanne, à moins de vouloir la guerre. Il faudrait penser à une autre solution, il y songerait plus tard. Après avoir fait l'aimable avec Mariette, il accompagna Colin dans une visite au clapier destinée à le consoler de ne pouvoir l'emmener sur « Fiélotte », qu'il avait laissée chez sa nièce, puis il retourna Au Chien qui danse.

En pénétrant dans l'auberge, il n'aurait pas été plus surpris d'apprendre qu'Isabelle s'était enfuie que de la trouver à l'attendre. Elle était là cependant, pâle et les lèvres serrées.

— Comment va ta grand-mère ?

— Elle va guérir.

— Je te conduirai ici tous les jours, si tu le souhaites.

— C'est inutile.

— Il vaut mieux que tu ne sortes pas seule les premiers temps.

— Je ne reviendrai pas.

— Pourquoi ?

— Ils m'ont chassée. Mon père et ma grand-mère. Ils ne veulent plus me voir. Ils prétendent que je les ai trahis.

Il aurait aimé la réconforter en lui disant qu'elle allait trouver une autre famille, mais jugea plus décent de se taire.

Le repas fut morne et guindé, personne ne sachant comment se comporter : les nouveaux mariés restèrent muets, les yeux fixés sur leur écuelle, Arnaut, qui décidément n'avait pas l'air bien, n'ouvrit pas non plus la bouche, les quelques essais de conversation de Jeanne tombèrent à plat malgré les efforts de Mathilde et de Gervais pour lui donner la réplique. Le soulagement fut général quand la maîtresse de maison déclara que tout le monde était fatigué et avait besoin de dormir.

Gervais, qui attendait Jeanne avec impatience, lui prit le plateau des mains dès qu'elle pénétra dans la chambre. Il le déposa sur sa table à écrire et lui ouvrit les bras. Elle se coula contre lui et son corps réagit à son contact avec une telle force qu'il eût voulu la porter immédiatement sur le lit. Mais avant, il avait à lui parler.

— Maintenant que cette malheureuse affaire est terminée, m'amie, nous pouvons songer à nous.

Le sourire d'invité de Jeanne laissait présager que sa proposition serait bien reçue. Il poursuivit :

— Je suis prêt à quitter le monastère si vous consentez à partager ma vie. Qu'en dites-vous ?

— À nos âges, minauda-t-elle, ne serait-ce pas un peu fou ? Que vont en penser les gens ?

— Qu'importe ce qu'ils en pensent ! C'est ce que vous en pensez vous qui compte. Me trouvez-vous trop vieux ?

— Il faudrait que je le vérifie, le taquina-t-elle.

En réponse, il entreprit de délayer sa cotte. Mutine, elle feignit de ne pas vouloir, glissa d'entre ses mains, se réfugia derrière le lit, se laissa attraper, s'enfuit de nouveau pour finir par s'abattre sur la paillasse en l'entraînant sur elle, tout un manège qui augmenta l'ardeur de son amoureux. Lorsqu'il s'écarta d'elle, comblé, mais hors d'haleine, elle lui fit une chiquenaude sur le nez.

— C'est bien ce que je croyais : vous êtes en mesure de rendre une femme heureuse.

— Donc vous acceptez ?

— J'accepte.

Même s'il n'en avait pas vraiment douté, il était content qu'elle le lui confirme.

— Dans votre fougue, vous avez oublié la tisane, messire mon futur mari.

— Tant pis pour moi, je la boirai froide.

— Fermez les yeux pendant que je vais la chercher, je serais gênée que vous me vissiez à demi nue.

Gervais, qui feignit d'obéir, maintint ses paupières entrouvertes parce que, justement, il ne voulait pas se priver du spectacle. Jeanne n'avait pas ce que l'on pouvait appeler un beau corps : elle manquait de chair pour cela, mais il était bien placé pour savoir qu'elle n'était pas moins sensuelle pour autant. S'il lui faisait manger quelques-unes des recettes apprises de Pernelle, peut-être grossirait-elle un peu ? Il baignait dans une sorte de torpeur bienheureuse, agrémentée de visions plaisantes, quand un mouvement insolite de Jeanne éveilla son attention. Elle avait ramassé sa ceinture, qui avait chuté au sol dans la fougue du déshabillage, et prélevé dans son aumônière une pincée de poudre. Avant de la lâcher dans la tisane, elle lui lança un regard aigu. Il ne broncha pas, ne voulant pas être pris en flagrant délit de désobéissance. Qu'ajoutait-elle à leurs boissons ? Non, pas à leurs deux boissons : elle ne mit de la poudre que dans un seul gobelet. Il se souvint de lui avoir vu faire le même geste après le verdict. C'était dans la tisane de Mathilde qui, par la suite, avait dormi pendant des heures. Jeanne avait-elle des problèmes de sommeil ? Voulait-elle s'assurer une bonne nuit ?

— Voici votre gobelet, mon ami.

Contrairement à ce qu'il avait supposé, elle lui donna celui dans lequel elle avait ajouté la poudre. Il se demanda quelles étaient les vertus de cette médecine. Était-ce de la poudre de cantharide* destinée à stimuler la virilité ? Craignait-elle qu'il n'ait pas assez de forces pour un nouvel assaut ? Il était prêt à lui prouver le contraire. Comme elle ne disait rien à ce sujet, il fit celui qui n'avait pas vu. Même s'il pensait ne pas en avoir

besoin, il ne répugnait pas à essayer ce fameux aphrodisiaque, dont ils riaient avec Coudrier quand ils étaient jeunes. Peut-être ne serait-ce pas inutile s'il voulait rester fringant sur la longue durée ? Il trempa les lèvres dans la tisane et fit innocemment remarquer qu'elle n'avait pas le goût habituel. Jeanne parut étonnée, prit une gorgée de la sienne et affirma qu'elle était exactement comme chaque soir. Soit, elle ne voulait rien dire, il n'insisterait pas. Il allait avaler le contenu de son gobelet quand une crampe malencontreuse lui tordit le bras. Le liquide se renversa sur la paillasse. Jeanne, qui ramassait ses habits éparpillés, n'avait rien vu. Pour ne pas la contrarier, il ne le lui dit pas.

— Finalement, prétendit-il, vous avez raison, cette infusion n'a rien de particulier. Le gobelet avait dû être mal rincé et j'y aurai trouvé le goût de l'hydromel ou du porto.

— C'est certainement cela. Dormons maintenant. Nos ébats m'ont fatiguée.

Il approuva. Lui aussi était fatigué. Quand elle eut mouché la bougie, elle ne bougea plus, mais pas à la façon de quelqu'un qui dort. Il la sentait aux aguets, ce qui le tint lui-même éveillé. Elle avait l'air d'attendre quelque chose. La curiosité piquée, il décida de faire semblant de s'endormir. Il commença par respirer de manière audible, puis ralentit peu à peu le rythme de son souffle. Se souvenant que Margaux lui reprochait de le déranger avec ses ronflements, il en simula un, puis un autre jusqu'à parvenir à une fréquence régulière. Après l'amour, il semblait toujours très vite ; s'il ne voulait pas réellement s'endormir, il devait être très attentif. Il sentit le souffle de Jeanne penchée sur lui : elle vérifiait la profondeur de son sommeil. Il continua sa comédie. Alors, elle se glissa hors du lit et il entendit des froissements de tissu : elle s'habillait. Ensuite, ce furent des pas, la porte qui s'ouvrait, puis le silence. Il se leva à son tour, enfila rapidement ses chausses, poussa la porte mal refermée et se retrouva dans le corridor obscur. Des voix étouffées parvenaient de la chambre d'Arnaut : Jeanne était tout simplement allée parler à son fils. Il faillit se recoucher. Tout de même, ce luxe de précautions pour rencontrer nuitamment Arnaut était pour le moins bizarre. Puisqu'il était là, autant découvrir ce qu'elle avait à apprendre à son fils qui ne souffrait pas d'attendre au lendemain. Serait-ce sa demande en mariage ?

— Mais oui, disait Jeanne d'un ton agacé, il dort, j'en suis sûre. Il en a pour des heures avec la dose de valériane que je lui ai administrée.

Gervais eut un haut-le-corps. Qu'est ce que cela signifiait ?

— Il ne faudrait pas qu'il se méfie, insista Arnaut.

— Il ne se méfiera pas, il croit tout ce que je lui dis.

— Bien. Alors, agissons.

— Que veux-tu faire ?

— Éliminer Simon. Et sa femme aussi, bien sûr.

Gervais eut l'impression de recevoir un seau d'eau glacée sur la tête.

— Sa femme ! ricana amèrement Arnaut. Tout avait si bien fonctionné. Simon exécuté, j'avais le champ libre : j'épousais sa mère et je mettais la main sur le négoce. Il a fallu que ce maudit d'Anceny monte cette fourberie. Peu importe, je vais y remédier tout de suite. C'était aujourd'hui qu'il devait mourir, il mourra aujourd'hui.

— Et qui va s'en charger ?

— Toi et moi. J'ai deux poignards : je m'occupe de lui et toi de la fille.

— Calme-toi, Arnaut. C'est inutile d'en arriver là. Le barbon veut m'épouser, on est tirés d'affaire.

Dans le corridor, le barbon avala sa salive de travers.

— Toi, peut-être, mais moi ? Tu as l'air d'oublier qu'il a un fils.

— Il t'aidera à monter ton propre négoce, il ne peut rien me refuser.

— Ce ne sera jamais aussi important que la maison Despréaux. C'est cette affaire-là que je veux.

— Au moins, attends quelques jours. Tu en chargeras Robin, comme les autres fois. De cette manière, tu ne prendras aucun risque.

— Il n'y a pas de risques. Tu as vu comme Simon est déprimé ? On va lui mettre un poignard dans la main. Ainsi, il aura l'air d'avoir tué la fille et de s'être donné la mort ensuite. Personne n'en sera surpris.

Jeanne ne le dissuaderait pas. Gervais devait agir au plus vite pour sauver les jeunes gens. Il pénétra sans bruit dans leur chambre. La clarté de la lune permettait de se repérer dans la pièce. Il avança jusqu'au lit et tira la courtine. Ils dormaient côte à côte, comme un frère et une sœur, jeunes, innocents, promis à la mort s'il n'intervenait pas. Il secoua Simon pour le réveiller en prenant soin de le bâillonner avec la main afin qu'il ne crie pas. Quand le garçon eut les yeux bien ouverts, il lui dit de lui faire confiance,

qu'il lui expliquerait tout plus tard. Puis il fit de même avec Isabelle, qu'il obligea à s'accroupir derrière l'immense coffre qui servait aussi de banc, avec la recommandation de n'en point bouger. Il était sûr qu'elle obéirait, car elle était terrorisée. Il prit ensuite le tisonnier dans la cheminée et le donna à Simon. Pour lui-même, il chercha un autre objet qui aurait pu faire office d'arme. Faute de mieux, il empoigna une bûche. Puis il glissa dans le lit des hardes en guise de corps endormis.

— Arnaut et Jeanne vont entrer, expliqua-t-il au garçon en l'entraînant derrière la porte. Ils auront des poignards, ils viennent pour vous tuer. On va les laisser se rendre jusqu'au lit et planter les poignards dans le linge. C'est à ce moment-là que nous les assommerons d'un bon coup sur la tête. Toi, tu frappes Jeanne, moi Arnaut. D'accord ?

Malgré ce qu'il avait découvert, il ne pouvait pas faire du mal à Jeanne. Pourtant, il fallait la neutraliser.

Ils venaient à peine de se dissimuler lorsqu'ils entendirent des pas. La porte s'ouvrit. Tandis que les deux complices entraient dans la pièce à pas de loup et s'avançaient jusqu'au lit, Gervais espérait que Simon, qui n'avait pas eu le temps de lui répondre, avait bien compris son rôle et saurait le jouer.

— Maintenant ! commanda Arnaut en tirant la courtine d'un coup sec.

Les poignards des meurtriers s'abattirent presque simultanément et furent suivis des coups de tisonnier et de bûche de ceux qui les attendaient. Mère et fils piquèrent du nez sur le lit, leurs mains encore crispées sur les poignards.

— Ils sont pâmés, constata Gervais après les avoir examinés.

Isabelle sortit une tête prudente. Voyant que d'Anceny contrôlait la situation, elle quitta sa cachette et alluma une chandelle.

— Il faut les attacher avant qu'ils reprennent connaissance, ajouta ce dernier.

Isabelle lui donna le ruban qu'elle avait gardé dans ses cheveux et il s'en servit pour lier les poignets d'Arnaud. Quant à Jeanne, elle fut ligotée avec sa propre ceinture. Lorsque tout risque fut éliminé, ils s'effondrèrent tous les trois sur le coffre, épuisés par les émotions.

Ces événements brutaux avaient tiré Simon de sa prostration. Il

questionna son grand-oncle pour connaître tous les détails et s'indigna d'apprendre que Viviane n'avait été tuée que pour le faire accuser d'un crime afin de voler son héritage. Sa réaction rassura Gervais : la douleur apaisée, Simon recommencerait à vivre.

Même si la maisonnée avait besoin de repos, ils convinrent qu'il fallait réunir immédiatement tout le monde pour leur montrer ce qui s'était passé avant que les coupables ne reprennent leurs esprits. Ainsi, ils pourraient témoigner auprès de la police des agissements des Roussel. Mathilde allait de surprises en indignations. Les serviteurs, par contre, furent beaucoup moins étonnés que leur maîtresse, car ils s'étaient toujours méfiés des Roussel. Gervais, honteux, se souvint qu'il n'avait pas tenu compte de leurs mises en garde. S'il leur avait fait confiance, cela aurait évité les angoisses des derniers jours. Après avoir bien regardé cette scène, dont la lueur des chandelles accentuait la morbidité en allongeant démesurément les ombres, la maisonnée se réunit à la cuisine. Robert, qui s'occupait de porter le bois en plus de l'eau depuis la disparition d'Adam, ralluma le feu, Pernelle mit à chauffer la soupe de la veille, Maria coupa de grosses parts de jambon et Blanche des tranchoirs. Gervais vit du coin de l'œil Simon qui tenait la main d'Isabelle en lui prodiguant des mots de réconfort. Il ne sortirait pas que du mauvais de cette histoire.

— La cupidité... déplora Godefroi. Trois innocents en sont morts.

— Et un autre innocent est passé pour un benêt.

— Comment as-tu expliqué que tu avais surpris leur conversation ?

— Je ne l'ai pas expliqué. Je crains qu'ils l'aient tous compris, mais ils ont eu la charité de ne rien me demander.

— J'imagine qu'au matin tu as envoyé chercher Coudrier.

— Et également Perrin : il méritait d'assister dénouement.

— Qu'est-il arrivé aux Roussel ?

— Ils ont été bannis. Si Arnaut était l'instigateur des crimes, il ne les avait pas commis lui-même, et Jeanne, sa complice, n'avait pas non plus versé le sang.

— C'est pour aider Mathilde, privée de son assistant, que si tu es resté ensuite quelques semaines à Paris ?

— C'est bien cela. J'ai pu repartir quand Raymond a pris la relève à son retour.

— Il n'était donc pas de mèche avec les Roussel ?

— Pas du tout. Arnaud l'avait écarté à cause de sa loyauté.

— Est-ce que cette aventure t'a causé de l'amertume ?

— Non. Un peu de dépit à cause de ma crédulité. J'avoue cependant qu'avant d'être averti de la duplicité de ma séductrice, j'ai passé avec elle des moments fort agréables.

— Que celui qui n'a jamais péché...

— En réalité, je me suis juste laissé faire, ce n'est pas très glorieux.

— Par contre, tu peux te féliciter d'avoir sauvé Simon. Sans toi...

— Et sans Isabelle, sans Perrin, sans Valentin... Chacun a collaboré.

— Tout est bien qui finit bien. Il me reste à te remercier pour ces moments de plaisir que tu m'as donnés. Il est temps maintenant que tu cèdes la place à mon confesseur.

— Depuis le temps que tu es à l'infirmerie, tu ne dois pas avoir grand-chose à te faire pardonner.

— Tu oublies la jouissance que j'ai eue à écouter le récit de tes amours avec la belle Jeanne.

— Perfide lui conviendrait mieux.

— Mais voluptueuse, surtout pour une haridelle*.

— Là, tu y vas fort ! Elle n'était pas maigre. Enfin, pas trop.

Le rire que la mine vexée de Gervais déclencha chez le malade se transforma en une toux sévère et le père Joseph accourut. Il lui fit humer du marrube et la quinte passa, le laissant épuisé. Godefroi fit tout de même l'effort d'ouvrir les yeux pour échanger un regard d'adieu avec son ami.

ÉPILOGUE

Installé à son écritoire, Gervais effaçait à l'aide d'une pierre ponce les éléments de son manuscrit qui ne relevaient pas de la chronique. Jeanne Roussel n'y figurerait qu'en tant que mère d'Arnaut et amie de Mathilde. Ses propres états d'âme, remises en question de la vie conventuelle et élans du corps, n'en feraient plus partie. Lorsqu'il aurait ramené le texte à la stricte relation des faits, il le recopierait et l'enverrait à Guillebert. Tandis que son regard s'attardait sur la mésange qui becquetait l'offrande de frère Antoine, il perçut les coups d'œil étonnés du père bibliothécaire et des deux frères qu'il avait soupçonnés de lire son manuscrit. Il ne saurait pas qui avait commis l'indiscrétion pas plus qu'eux ne sauraient pourquoi il effaçait ce qu'il avait écrit.

Il reprit son travail de censure en songeant avec mélancolie à Godefroi. Son ami, qui s'était éteint quelques heures après la fin de son récit, avait été inhumé la veille.

Après none, à l'heure où il lui avait fait presque un mois durant sa visite quotidienne, ses pas le portèrent machinalement vers l'infirmierie. Le père Joseph le reçut avec un bon sourire.

— Prenez place, je vous prépare un thym miellé.

Gervais s'assit. Ils burent leur infusion en silence, chacun perdu dans ses pensées.

— Savez-vous, déclara soudainement l'infirmier, que tout cela va me manquer ?

— Je viendrai prendre une tisane avec vous tous les jours si cela vous fait plaisir.

— Ce n'est pas la seule chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dois vous avouer que je me suis comporté en curieux. Ou plutôt, en indiscret.

— Vous avez écouté mon récit ? demanda Gervais, stupéfait.

— La première fois, c'était involontaire. Après, j'avais envie de connaître la suite. Allez-vous me le pardonner ?

Gervais considéra le visage piteux du vieux moine et éclata de rire.

— Moi qui vous prenais pour un saint ! Cela me rassure que vous ne soyez qu'un homme.

GLOSSAIRE

Aisements : toilettes.

Aumône : les écoliers du collège de Hubant doivent accomplir de nombreux actes de charité, parmi lesquels une visite au Grand Châtelet pour donner quatre deniers à vingt-cinq prisonniers, la prison fournissant peu de choses aux détenus dont la survie dépend des aumônes. Cette aumône a lieu chaque année à Toussaint et non en janvier comme c'est le cas dans le roman.

Aumônière : bourse à coulant portée à la ceinture.

Bailli : officier qui représente le seigneur.

Bannissement : sentence qui chasse un individu d'une ville où il lui est interdit de retourner.

Bateleur : voir **Jongleur**.

Bréhaigne : stérile.

Brouet : bouillon, potage.

Caïman : mendiant, quémendeur.

Cantharide : insecte dont le corps desséché réduit en poudre est utilisé comme aphrodisiaque.

Carême : période de 40 jours (ouvrables) de jeûne. Il commence le mercredi des Cendres et se termine le Samedi saint, veille de Pâques. En 1378, du 2 mars au 17 avril. Durant le carême, les Bénédictins se contentent d'un repas quotidien, le soir, et ne mangent rien le Vendredi et le Samedi saints.

Casus belli : acte de nature à motiver une déclaration de guerre.

Catarrhe : rhume.

Cellérier : religieux préposé à l'intendance.

Chainse : chemise.

Châlit : cadre de lit en bois.

Chaperon : capuchon.

Charrette d'infamie : le condamné à mort est transporté jusqu'au lieu d'exécution dans la charrette qui sert au transport de la boue des rues et des ordures.

Châtelet : le Grand Châtelet est le lieu où siège le tribunal de la

prévôté de Paris et où sont gardés les prisonniers. Il est situé sur la rive droite de la Seine, à l'extrémité du pont aux Changeurs. Le Petit Châtelet est situé sur la rive gauche, à l'extrémité du Petit Pont. Les deux Châtelets commandent l'entrée dans l'île de la Cité. Les deux ponts abritent des maisons.

Chaudumée : ragoût de poisson.

Chausses : partie du vêtement masculin qui couvre le corps de la taille aux genoux.

Chroniqueur : terme qui désigne un historien au Moyen Âge.

Cimeterre : sabre oriental dont la lame est large et recourbée.

Clerc : celui qui est entré dans l'état ecclésiastique par réception de la tonsure*.

Cloître : lieu situé à l'intérieur d'un monastère ou contigu à une église comportant une galerie à colonnes qui encadre une cour ou un jardin.

Clôture : enceinte du monastère.

Commensal : personne qui mange à la même table qu'un ou plusieurs autres.

Complies : voir **Liturgie des heures**.

Compte (porter au) : tout s'achète à crédit. Chez le boulanger, on entaille une baguette et on paie à la fin du mois. Chez le tavernier, le client de passage paie son pot, mais l'habitué ne paie qu'à terme.

Consacrée (terre) : cimetière. Béni et consacré, le cimetière est un lieu d'inhumation obligatoire. En sont exclus tous ceux qui sont morts hors de la communion de l'Église : enfants non baptisés, hérétiques, excommuniés, suicidés, juifs (qui possèdent leurs propres lieux d'inhumation) ainsi que certaines catégories d'individus tels que les comédiens.

Contagion : on pense que l'air chargé d'odeurs de putréfaction, l'air pestilentiel, donne des maladies, en particulier la peste.

Convers : personne qui se consacre aux travaux manuels dans un monastère ou un couvent.

Courtine : rideau de lit.

Couvertement : discrètement.

Cotte : tunique masculine ou féminine.

Cotte-hardie : tunique féminine ajustée et décolletée.

Coule de bure : vêtement à capuchon taillé dans une grossière étoffe de laine brune.

Croisé : seigneur qui part en croisade. Il prend la croix pour combattre les infidèles.

Dariole : petit flan au lait et aux amandes ou tartelette à la crème ou au fromage.

Degré : escalier.

Échaudé : sorte de galette.

Épiphanie : fête religieuse également appelée « fête des Rois », ici, le 6 janvier 1378.

Essoriller : couper les oreilles.

Étuves : établissements commerciaux qui offrent des bains dans une cuve de bois dont l'intérieur est garni d'un drap protecteur pour éviter les échardes. Réservées soit aux hommes, soit aux femmes, soit alternativement aux uns et aux autres, elles offrent des soins médicaux, mais c'est aussi un loisir. On peut y boire, y manger, y jouer et parfois y trouver une galante compagnie tarifiée.

Facteur : personne qui commerce pour le compte d'une autre.

Farce : genre théâtral. Trois ou quatre personnages représentants de l'humanité quotidienne incarnent une fonction et une condition : femme, mari, amoureux, valet... Le scénario est fondé sur des rebondissements prévisibles avec pour principe dynamique la ruse qui permet d'obtenir ce que l'on n'a pas.

La scène de taverne que jouent les personnages du roman est librement inspirée d'un texte de François Villon.

Férule (sous la) : être dans l'obligation d'obéir à un maître. L'expression vient de la petite palette de bois ou de cuir avec laquelle ce dernier frappe la main des écoliers en faute.

Folieuse (fille) : prostituée.

Fourches patibulaires : gibet composé de deux fourches plantées en terre supportant une traverse à laquelle on suspend les suppliciés.

Fourrure : les fourrures sont généralement utilisées le poil en dedans, sauf lorsqu'elles décorent le col ou le poignet.

Frère : voir **Hiérarchie conventuelle**.

Gagne-denier : celui qui gagne sa vie au jour le jour sans avoir de

métier déterminé.

Galetas : logement pratiqué dans un grenier.

Galinier ou gelinier : poulailler.

Geline : poule.

Gonnelle : robe.

Goupil : renard.

Halbran : caneton.

Haridelle : cheval maigre et efflanqué.

Heures (livre d') : livre liturgique réunissant les prières, chants et lectures nécessaires à la célébration des offices.

Hiérarchie conventuelle : en ordre d'importance, il y a l'abbé ou le prieur, les pères, les frères, les convers et les novices.

Histrion : comédien jouant des farces grossières.

Hostellerie : partie du monastère où sont logés les laïcs de passage, principalement des pèlerins.

Houppelande : cape.

Hypocras : vin sucré dans lequel on a fait infuser de la cannelle et du girofle.

Jongleur : artiste professionnel ambulant qui peut réciter de la poésie, chanter, jouer d'un instrument, manipuler des objets, exécuter des acrobaties ou montrer des animaux dans les palais, cours seigneuriales, places publiques, rues, foires ou marchés.

Larron : celui qui vole furtivement.

Laudes : voir **Liturgie des heures**.

Lice (haute) : tapisserie dont les fils de chaîne sont disposés verticalement ; pour la basse lice, ils sont horizontaux.

Liturgie des heures : huit fois par jour, la communauté se rassemble pour prier en commun à partir des Psaumes et de la Bible. Il y a trois grands offices : matines ou vigiles (entre minuit et le lever du jour), laudes (à l'aurore) et vêpres (le soir) et les petites heures, offices plus courts : prime (vers 6 h), tierce (vers 9 h), sexte (vers 12 h), none (vers 15 h) et complies (dernière prière après le repas et une lecture en commun).

Lunettes : invention de la fin du XIII^e siècle. Ce sont des lentilles convexes qui ne corrigent pas la myopie. Les lentilles concaves ne

seront inventées qu'au début du XVI^e siècle.

Mains (homme à toutes) : homme à tout faire.

Maison aux Piliers : hôtel de ville de Paris au Moyen Âge. L'emplacement est le même qu'aujourd'hui.

Marché aux oiseaux : il est situé au débouché du pont aux Changeurs, où il est toujours actuellement.

Marguillier : laïc qui tient les registres paroissiaux.

Maritorne : femme laide, malpropre et désagréable.

Marrube blanc : plante utilisée pour ses vertus efficaces dans les maladies respiratoires.

Mâtin : grand et gros chien de garde.

Matines : voir **Liturgie des heures**.

Ménagier de Paris : traité de morale et d'économie domestique rédigé vers 1393. Il est attribué à un bourgeois parisien qui l'aurait écrit pour instruire sa jeune femme.

Montfaucon : fourches de grande justice. Voir **Fourches patibulaires**. Principal gibet parisien des rois de France jusqu'à Louis XIII, situé à proximité de l'actuelle place du Colonel-Fabien.

Mystère : genre théâtral qui met en scène des sujets religieux.

None : voir **Liturgie des heures**.

Novice : personne qui a pris récemment l'habit religieux et passe un temps d'épreuve dans un couvent avant de prononcer des vœux définitifs.

Oblat : personne qui s'est intégrée à une communauté religieuse en lui faisant donation d'une partie ou de la totalité de ses biens et en promettant d'observer le règlement, mais sans prononcer les vœux.

Orant : personnage en prière.

Oublie : pâtisserie légère, gaufrette.

Palais royal : résidence et siège du pouvoir des rois de France du X^e au XIV^e siècle. Il s'étend sur le site couvrant une partie de l'actuel Palais de justice de Paris. Il ne faut pas le confondre avec le Palais-Royal situé au nord du palais du Louvre et construit au XVII^e siècle.

Pâté norrois : pâté à la morue.

Pays : compatriote.

Pédagogue : maître, professeur particulier.

Pelisson : vêtement de dessus à la fourrure apparente.

Père : voir **Hiérarchie conventuelle**.

Peste : la peste noire apparaît en France en 1347 et se propage rapidement dans toute l'Europe. La perte de population est estimée à un tiers. Il y a eu par la suite de nombreuses récurrences de l'épidémie : 1360-1362, 1366-1369, 1374-1375...

Pignon : couronnement triangulaire d'un mur dont le sommet porte le bout du faîtage de l'espace compris entre le dernier étage et le toit. Chaque maison est pourvue d'un seul pignon. Les bourgeois qui veulent augmenter leur espace habitable achètent une ou deux maisons voisines et possèdent ainsi une demeure à deux ou trois pignons. Le nombre de pignons possédés est un signe reconnaissable de richesse.

Pont : voir Châtelet.

Portefaix : homme qui porte des fardeaux. Ici, homme sans formation particulière employé pour toutes sortes de besognes.

Poupard : bébé gros et joufflu.

Poulaine : chaussure à l'extrémité allongée en pointe, généralement relevée.

Pourpoint : vêtement d'homme qui couvre le torse jusqu'au-dessous de la ceinture.

Primaut : dans le *Roman de Renart**, Primaut est un loup, frère d'Ysengrin.

Prime : voir **Liturgie des heures**.

Prévôt : le prévôt de Paris est le principal agent local du roi dans la capitale. Il est chargé de faire crier les ordres royaux dans les rues par les crieurs publics, de les faire appliquer et de punir les contrevenants. Le relais entre le prévôt et la ville est assuré par les commissaires organisateurs au Châtelet. Ils sont chargés de mener les enquêtes, de faire incarcérer les prisonniers, de les inscrire sur le registre puis de les interroger. Ce sont les ancêtres des commissaires de police.

Psaltérion : instrument de musique à cordes pincées ou grattées, sorte de cithare.

Question : torture.

Rayures : il est déshonorant de porter des vêtements rayés. Certaines

catégories d'exclus y sont obligées : prostituées, jongleurs, bouffons, bourreaux. Dans les textes littéraires, les personnages mauvais ou négatifs en portent. Leur seule mention suffit au lecteur de l'époque pour savoir à qui il a affaire.

Rebec : instrument de musique à trois cordes et archet.

Recette : tout ce qui concerne la désignation et l'accommodement des mets a été rédigé d'après le ***Ménagier de Paris****.

Relation : un événement relaté, rapporté en détail. C'est le rôle du **chroniqueur***.

Rémision (lettre de) : moyen par lequel le roi interrompt le cours d'une procédure criminelle, souvent en cas d'homicide, en octroyant son pardon pour le crime commis avec remise de la peine encourue et rétablissement du coupable dans sa renommée et ses biens.

Renart (Roman de) : ensemble d'une trentaine de récits composés entre 1170 et 1250 environ par plusieurs auteurs qui utilisent la convention du zoomorphisme. Les personnages, qui sont des animaux, évoluent dans un univers relevant à la fois du monde animal, avec la quête de nourriture, et des activités spécifiquement humaines avec l'emploi de la parole, trompeuse et manipulatrice dans le cas de Renart. Le nom propre de l'animal est devenu nom commun et a remplacé le mot « goupil ».

Resserre : endroit servant à remiser certaines choses.

Robin : homme de robe, homme de loi, magistrat.

Routier : mercenaire employé par un prince ou un grand seigneur. Dans les périodes de paix, lorsqu'ils sont inemployés et sans ressource, les routiers se rassemblent en compagnies pour ravager les campagnes.

Sarrasin : nom donné aux peuples de confession musulmane.

Seille : seau en bois.

Sexte : voir la **Liturgie des heures**.

Scriptorium : atelier dans lequel les moines recopient les livres à la main.

Siècle : vivre dans le siècle, c'est vivre dans le monde par opposition à la vie religieuse.

Simple : plante médicinale.

Succade : sucrerie.

Surcot : vêtement porté sur la cotte.

Suicide : homicide contre soi-même, le suicide est un péché mortel. Il entraîne l'exclusion de la terre **consacrée*** ainsi que des conséquences pour la famille du défunt : outre l'opprobre, il peut y avoir confiscation de propriétés ou rituels de punition publique du corps du suicidé lequel peut être, quoique mort, décapité ou pendu.

Tierce : voir **Liturgie des heures**.

Tire-laine : voleur.

Toise : mesure de longueur équivalant à près de deux mètres.

Tonsure : petit cercle rasé au sommet de la tête des clercs.

Tourier : religieux qui s'occupe des relations avec l'extérieur.

Tranchoir : tranche de pain sur laquelle on pose la viande et qui sert d'assiette.

Tuerie : abattage.

Tympaniser : casser les oreilles.

Vair : écureuil nordique.

Vélin : peau de veau mort-né, plus fine que le parchemin ordinaire.

Vêpres : voir **Liturgie des heures**.

Verge : baguette insigne de l'autorité.

Vilain : paysan libre.

Visite de l'empereur du Saint-Empire romain germanique Charles IV à son neveu le roi de France Charles V en janvier 1378 (entrée dans Paris le 4 janvier, départ le 16), relatée par Christine de Pisan dans *Le livre des Fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*.

NOTE

1. Les termes accompagnés d'une étoile sont définis dans le glossaire à la fin du livre.



MARYSE ROUY

Le hasard est le meilleur ami de la littérature. C'est grâce à lui que ce roman existe. Dans une librairie où je flânais, deux œuvres du Moyen Âge finissant se côtoyaient sur un présentoir thématique : *Le livre des Fais et bonnes meurs du sage roy Charles V* de Christine de Pisan et *Le Journal d'un bourgeois de Paris*. Drôle de couple que celui-là : elle, toute passionnée d'histoire, de poésie, de philosophie, et lui, de la prospérité de ses affaires. Après avoir butiné un moment l'un et l'autre volume, je les ai finalement rajoutés au polar que j'étais venue acheter. Je les ai lus en même temps, passant de la lettre à l'écu et de l'écu à la lettre, de l'apologie du roi au récit de la vie quotidienne, et j'ai découvert peu à peu un Moyen Âge très différent du monde féodal qui m'est familier. Ce faisant, je me suis retrouvée vivant à l'heure du XIV^e siècle, avec en permanence à l'horizon la peste noire, qui revient sporadiquement semer la désolation, la guerre, qui menace ou sévit, les terribles sécheresses et les terribles famines. Dans ce XIV^e siècle où survivre et vivre sont des choses si difficiles, les mentalités changent, les certitudes sont bousculées, la violence est partout. Ces temps nouveaux engendrent des hommes nouveaux, et parmi eux, le bourgeois.

Tandis que je m'efforçais à mon habitude d'imaginer ce que l'on pouvait penser et ressentir à l'époque de Charles V, la littérature policière, dont je suis une lectrice

assidue, me rappelait qu'il n'y a rien de mieux qu'une enquête pour découvrir les sensibilités d'une société et un moment de l'histoire. Peu à peu, Gervais d'Anceny prit corps et vie, et c'est par les yeux de ce personnage de fiction que j'en suis venue à me représenter le monde dans lequel ses investigations le conduiraient : celui des grands bourgeois et des mendiants, des étudiants et des gagne-deniers, des sergents de la prévôté et des filles des étuves. Quant à l'intrigue, une fois trouvée l'idée qui lui a permis de démarrer, elle s'est construite au jour le jour, dans le plaisir d'imaginer et de raconter.